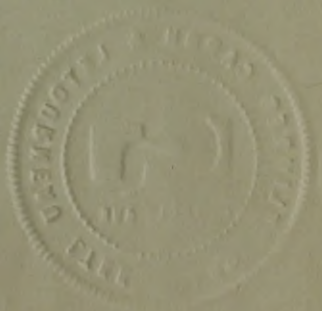
U d'/of OTTAWA
39003002341914



à Monsieur le Vague adjoint au
Maire du XVI^me^ Arrondissement
En souvenir de mon mariage
avec ma gratitude pour son
Dévouement et à la mémoire de
Poète, qui fait honneur à notre
Jenny Eugène Manuel

16 8^bre^ 1905

Mélanges en prose

249 - 396 - 1A

037

M

Léon Flameng

JUIL 24 1972

EUGÈNE MANUEL

Mélanges en prose

publiés avec une Introduction par ALBERT CAHEN

LA POÉSIE — BRIZEUX — SOULARY
LAURENT-PICHAT ET LE GÉNÉRAL PITTIÉ — OCTAVE FEUILLET
ADOLPHE FRANCK — JULES SIMON
DISCOURS UNIVERSITAIRES — LES MAITRES-RÉPÉTITEURS
L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES JEUNES FILLES
SOUVENIRS DE JEUNESSE ET D'ÉCOLE NORMALE
LETTRE AUX INSTITUTEURS SUR LA TOLÉRANCE

Ouvrage illustré d'un portrait par Léopold Flameng

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1905

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
2347
.M2M4
1905

INTRODUCTION

LES *SOUVENIRS* D'EUGÈNE MANUEL

Eugène Manuel avait, devant ses amis, souvent exprimé le désir, si la destinée lui en laissait le temps, de réunir les *Souvenirs* de sa vie. Ce qu'eussent été ces souvenirs, peut-être est-il permis de s'en former quelque idée d'après les fragments rédigés qu'on en trouvera dans ce volume même et d'après les notes éparses et manuscrites dont il nous a été donné de prendre connaissance. Ils se seraient assurément fait remarquer par une simplicité parfaite, qui n'eût pourtant exclu ni l'émotion sobre et sincère, ni le pittoresque, ni la variété : Eugène Manuel avait traversé tant de milieux divers !

I

Il était né, on le sait, d'une famille juive parisienne très attachée à sa foi, de fortune médiocre, mais de culture distinguée. Le grand-père maternel, Israël Lovy, premier chantre à la synagogue de Paris, était

un musicien passionné pour son art. De ses chants religieux [1], un grand nombre sont très caractéristiques et il en est un qui est sublime [2].

Mme Lovy était d'une famille de marchands qui avait été riche et que la Révolution avait ruinée, sans affaiblir sans doute son énergie, car plus tard, au cours de l'année terrible, on retrouve l'un de ses membres, le médecin Édouard Bamberger, député de Metz à l'Assemblée nationale, puis, après la perte de l'Alsace-Lorraine, député de Paris.

Le grand-père paternel était, sous le règne de Louis XVI, établi à Versailles, comme petit marchand lunetier, dans la galerie de la Chapelle.

Parmi ses nombreux enfants, nous rappellerons d'abord l'aîné, qui fut élève du Conservatoire de Paris. Il s'y rendait de Versailles en « coucou » dans les bons jours, et plus d'une fois à pied, emmenant avec lui un frère plus jeune, qui, dans la suite, abandonna la musique pour le commerce, mais non sans avoir remporté au Conservatoire un premier prix de flûte. Lui-même obtint en 1814 un premier prix de violoncelle et demeura fidèle à sa vocation artistique : pendant quarante ans M. Manuel-Brame fut attaché aux deux orchestres les plus renommés de Paris, celui des Italiens et celui de l'Opéra.

Quant au plus jeune des fils du petit marchand de Versailles, Moïse Manuel, qui fut le père d'Eugène, il commença, lui aussi, par s'adonner à la musique, et resta toute sa vie violoncelliste habile; mais enfin il se

1. Publiés par sa famille, Paris, in-4°, 1862.

2. J'ai eu l'occasion de faire jadis exécuter cette belle page au cours d'une conférence que je donnais au cercle Saint Simon, et je me souviens que le public, très vivement impressionné, en réclama, d'un mouvement unanime, une seconde audition.

décida pour la médecine, et, ses études terminées, vint s'établir à Paris.

C'est là qu'il épousa, le 14 août 1822, la fille d'Israël Lovy. Il en eut quatre enfants, une fille et trois fils, dont l'un mourut en bas âge : c'est le « pauvre enfant » à la mémoire duquel est consacrée, dans les *Pages intimes*, la poésie du *Rosier*.

Eugène était l'aîné. Il naquit le 13 juillet 1823 et l'oncle Jules Lovy, le frère de la jeune mère, célébra l'heureux événement dans de gaillards couplets à la mode du temps, que je puis lire encore en manuscrit sur un vieux cahier de papier à gros grain, qu'Eugène Manuel lui-même avait pieusement conservé. Malheureusement, le jeune ménage n'était pas riche, et, à mesure que la famille s'accrut, le médecin dut songer à étendre aussi sa clientèle, rechercher une installation dont il pût espérer plus de profits.

De là, après plusieurs déménagements (1823-1828), la résolution d'aller tenter la fortune hors de Paris : M. Manuel se fit médecin de campagne à Yerres, près de Villeneuve-Saint-Georges. Mais, soit que le succès n'eût pas répondu à ses espérances, soit que les événements lui fissent un devoir de rentrer à Paris, il revint, après la mort de son beau-père (1832), habiter la capitale.

Notre poète se remémorait aisément ces épisodes de sa première enfance. Le séjour à Yerres surtout eût été, si j'en crois ses notes, l'objet, dans son livre, d'un chapitre très vivant et très coloré. Le voyage d'abord : une expédition ! On met aujourd'hui une demi-heure pour se rendre par le chemin de fer à Montgeron, d'où l'on parvient en quelques minutes à Yerres. Il fallait cinq heures en 1830 pour achever le trajet par la diligence qu'on prenait rue Jean-

Beaussire, près de la Bastille, et qui, une ou deux fois par jour, emportait une trentaine de voyageurs vers les localités de la banlieue aujourd'hui desservie par la compagnie de Lyon.

Eugène Manuel gardait la vision très nette du Paris d'alors, du Paris qui ne connaissait ni les chemins de fer, ni l'éclairage au gaz. Il en a même esquissé le dessin en quelques feuillets destinés peut-être dans sa pensée à ouvrir son volume de *Souvenirs*. Bien des figures aussi, croyons-nous, du village familier, le jardinier, le curé, le notaire, la châtelaine, bien des coins de la forêt de Sénart nous auraient été décrits, bien des anecdotes contées, relatives soit à l'ancienne histoire d'Yerres, de son abbaye de bénédictines ou de l'abbaye voisine des camaldules de Grosbois, soit à des événements plus récents, à la Révolution de 1830, par exemple.

Mais de tous les tableaux de son enfance qu'eût évoqués Eugène Manuel, nul sans doute n'aurait été plus pittoresque que celui qu'il nous eût tracé du petit monde parisien au milieu duquel il avait grandi. Ici la perte est irréparable : personne ne rappellera plus, comme il eût su le faire, le souvenir de cette communauté juive du Paris du temps de la Restauration et du début de la Monarchie de juillet.

C'était la première génération après celle qui avait directement bénéficié des conquêtes de la Révolution. Pour la première fois, des hommes nés dans le judaïsme étaient nés citoyens français. Ils n'éprouvaient plus la surprise du bienfait; mais leurs pères en attestaient la grandeur, et leur attachement instinctif à la seule patrie qu'ils eussent jamais connue se fortifiait d'un sentiment de gratitude active, tout bouillonnant d'une sève trop longtemps comprimée. Ceux mêmes

que l'insuffisance de la culture maintenait aux rangs les plus obscurs, asservissait aux tâches les plus humbles, faisaient le rêve de tous les pauvres gens qui sont en même temps d'honnêtes gens : ils espéraient pour leurs enfants une destinée meilleure, qui ferait d'eux des hommes plus heureux, des citoyens plus utiles, et leurs efforts persévérants, leurs sacrifices méritoires secondaient leurs espérances. Quant aux coutumes religieuses du vieil Israël, elles commençaient à s'effriter au contact de la société moderne. De jour en jour il paraissait plus difficile d'en concilier le respect avec les exigences de la vie commune. Dans cette lutte de l'esprit pratique et de l'esprit de tradition, on entend bien que ce n'est pas au dernier que la victoire devait rester. Toutefois ces liens séculaires ne se rompent pas si brusquement, et la maison de prières, la pauvre synagogue de la rue Sainte-Avoie, puis, à partir de 1822, le temple plus somptueux de la rue Notre-Dame-de-Nazareth restait comme le centre de ce petit monde, qui s'y trouvait encore attiré par les beaux chants d'Israël Lovy.

La poésie se dégage naturellement du souvenir des choses qui furent et qui ne seront plus, et l'évocation en est toujours attachante. De quelle émotion donc ces tableaux d'autrefois se fussent animés sous la plume de Manuel, qui ne parla jamais de cette époque de sa vie qu'avec tendresse! On en retrouve la trace dans une lettre qu'il écrivait soixante ans plus tard à un ami d'enfance pour lui rappeler les impressions qu'il avait gardées de sa première éducation.

Car il avait fallu, au milieu de toutes les pérégrinations du jeune ménage Manuel, songer à l'instruction du fils aîné.

C'est « sur les genoux », pour reprendre sa propre

expression, d'une institutrice excellente, d'une amie de la famille, c'est à la petite école de Mme Cahen, située rue des Marais-Saint-Martin, que l'enfant avait appris à lire. De là il était passé à l'école du mari de Mme Cahen, maître remarquable, qui devait se distinguer en faisant paraître, quelques années après, une savante traduction de la Bible.

M. Cahen enseignait rue de Paradis. « Ah ! l'affreuse maison et les pauvres ressources ! s'écrie Manuel lui-même. La porte cochère, ouvrant sur une cour étroite et obscure, me semblait un antre où venaient s'engouffrer des centaines d'enfants, se bousculant et se battant dans le roide escalier de l'école. De propreté, d'hygiène, d'ordre, ni là ni ailleurs, il n'en était encore question à cette époque... Quant à Samuel Cahen, je le revois, lui aussi, donnant son coup d'œil aux groupes d'enfants placés en demi-cercle pour l'enseignement mutuel. Sa petite taille, sa pétulance, ses regards qui étincelaient, son geste fréquent et rapide, sa voix aiguë, tout me revient à l'oreille ; tout a survécu dans mon souvenir. Nous tremblions à son approche, et il m'a laissé l'idée d'un général passant devant le front de ses troupes. »

Quoi qu'il en soit, après le retour d'Yerres, en 1833 sans doute, l'enfant dut quitter l'école primaire pour commencer des études un peu plus élevées dans une petite pension de la rue Boucherat[1], la pension Sarrazin.

Il s'y rendait de chez sa grand'mère, qui demeurait maintenant à l'entrée du faubourg du Temple ; elle vivait là avec son fils, Jules Lovy, l'un des hommes

1. C'est la partie extrême de la rue de Turenne actuelle.

qui eurent certainement le plus d'influence sur les goûts et la vocation de l'écolier.

Né en 1801, Jules Lovy avait d'abord songé à la carrière du droit. Mais son esprit, à la fois mordant et jovial, l'avait entraîné irrésistiblement vers le journalisme — le petit journalisme, comme on disait alors — celui qui procédait non par grands articles dogmatiques, mais par pointes et par saillies. Jules Lovy tournait agréablement le couplet, nous l'avons vu, et le jeu de mots jaillissait aisément de sa plume. Dès la fondation de l'ancien *Figaro*, en 1826, il avait été attaché à la rédaction de ce journal; il y faisait campagne en tirailleur, aux côtés de quelques jeunes gens qui s'appelaient Jules Janin, Nestor Roqueplan, Alphonse Karr, Léon Gozlan. Sans avoir fourni une carrière aussi éclatante que ces brillants chroniqueurs, Jules Lovy, qui devait mourir, en 1863, rédacteur en chef du *Ménestrel*, demeura toute sa vie une des personnalités notables de ce journalisme « boulevardier », qui donna si longtemps le ton au « tout Paris des premières ». Quoi qu'il en soit, le spirituel écrivain était, en 1833, l'homme de lettres de la famille.

L'inspiration d'Eugène Manuel devait toujours rester bien différente de celle de son oncle. Mais, à voir la reconnaissance qu'il ne cessa de lui témoigner, on ne peut douter que Jules Lovy n'ait été celui dont les conseils l'ont d'abord guidé, et que cet homme excellent n'ait salué avec une vive joie le premier éveil chez le jeune homme du goût littéraire et de l'instinct poétique.

C'est aussi l'oncle Jules sans doute qui inspira à Eugène Manuel cette passion de la lecture qui subsista chez lui jusqu'à la fin de sa vie. Dès douze ans, dit-il dans une note manuscrite, il lisait, comme il lut de-

puis, tout et toujours, et sur tous sujets, lettres, sciences, arts, industrie. Il est vraisemblable pourtant que les œuvres d'imagination étaient celles qui l'intéressaient le plus ; les contes de Perrault, le *Journal des enfants*, Berquin, les *Mille et une Nuit*, La Fontaine, *Télémaque*, le théâtre de Molière, *Don Quichotte*, *Gil Blas*, Walter Scott et Fenimore Cooper, telles furent ses premières lectures. Walter Scott surtout, alors si à la mode, dut le ravir, car, à dix ou onze ans, il composa, à son exemple, ou ébaucha un roman dont Charles-Quint était le héros.

Mais non moins que le livre, le théâtre tentait l'imagination de l'enfant. Si les *Souvenirs* avaient été rédigés, nous y trouverions, d'abord, l'histoire d'un théâtre de marionnettes muni de ses décors, qu'il avait tout entier, avec son camarade Théodore Nicole, construit de ses mains, pour y représenter des pièces de son invention, drames et féeries ; — et, plus tard, le tableau de ces « jeudis de famille » consacrés à représenter quelques charades, quelques proverbes de Théodore Leclercq, ou quelques scènes de Molière, les plus divertissantes, celles du *Bourgeois gentilhomme* et du *Médecin malgré lui*. Nous y trouverions surtout le souvenir des émotions de l'enfant, chaque fois que l'oncle Jules l'emmenait à quelqu'un des vrais théâtres de Paris, petits ou grands, dans lesquels il avait ses entrées.

La maison paternelle, sans doute, était moins gaie que celle de l'oncle Jules. M. Manuel père habitait maintenant rue Culture-Sainte-Catherine : il était médecin d'un comité de bienfaisance, ce qui lui assurait une petite rétribution ; mais sa clientèle n'était composée que de pauvres, et les vertus du médecin —

dont son fils esquissera plus d'une fois la grave et humaine figure, et qui devait plus tard, lors d'une épidémie de choléra, recevoir une médaille pour prix de son dévouement — étaient de celles qui n'enrichissent guère. La vie était donc, chez les Manuel, très modeste et presque difficile. Voilà pourquoi ils avaient songé à pourvoir le plus tôt possible leur fils aîné d'un état qui lui permît de subvenir à ses propres besoins.

Les arts pourtant parurent convenir à cet enfant de goûts délicats et de santé chétive (ses études à l'école Sarrazin avaient été coupées d'absences fréquentes) beaucoup mieux que le commerce ou l'apprentissage d'un métier. On pensa d'abord à la peinture. Puis, la carrière sembla-t-elle trop hasardeuse ou quelque occasion qui se présenta eut-elle pour effet de modifier ce premier dessein ? Toujours est-il que, vers l'âge de treize ans, Eugène fut envoyé comme apprenti chez M. Lion, architecte de l'entrepôt des douanes, qui demeurait non loin de chez M^me^ Lovy, rue du Faubourg-Saint-Martin.

L'enfant ne resta que six mois chez son nouveau maître. C'est qu'on ne tarda guère sans doute à reconnaître que sa vocation ne l'appelait pas de ce côté. Cependant, le temps qu'il passa chez l'architecte ne fut pas perdu pour Manuel. Cet esprit qui, à toutes les époques, fut curieux de toutes connaissances, dut non pas y prendre, mais y assurer le sens très fin du dessin qui persista chez lui ; on retrouverait dans ses papiers quelques croquis, quelques vues prises en passant des lieux ou des personnes, d'un trait aussi juste que délicat.

Enfin, l'expérience, nous l'avons dit, n'ayant pas duré et sa grand'mère ayant quitté le Faubourg du

Temple pour la rue Neuve-des-Petits-Champs, l'enfant fut placé (1836-1837) à la pension Leullier, rue Sainte-Anne, et c'est là qu'il commença le latin. Puis le parti de lui faire achever ses études étant, cette fois, bien pris, Eugène revint à la fin de l'année scolaire chez ses parents, rue Culture-Sainte-Catherine, afin de suivre les cours du collège Charlemagne.

On sait que cet établissement recevait, outre des externes libres, les élèves des pensions du quartier : c'est en qualité d'élève de la pension Sarrazin, où il était d'abord retourné prendre sa place, qu'Eugène Manuel, après une préparation latine un peu hâtive, suivit le cours de quatrième (1837-1838). Mais, l'année d'après, un confrère de M. Manuel le père, médecin de l'institution Jauffret, qui était située précisément rue Culture-Sainte-Catherine, s'entremit pour faire recevoir l'enfant dans cette grande maison, et il y réussit en rappelant sans doute les succès qu'Eugène avait obtenus déjà malgré l'insuffisance de ses études préparatoires. A partir de ce moment la destinée scolaire de l'adolescent est fixée. Son travail, ses succès le firent dès lors regarder comme un futur candidat à l'École Normale.

II

Ce fut dans sa vie le commencement d'une nouvelle période, dont il avait également conservé des souvenirs très précis. On retrouvera ici même [1] la mention attendrie de plusieurs de ses camarades et de ses

1. Pages 133-136.

maîtres, Régnier et Berger, ses professeurs de rhétorique[1]; Franck et Barni, ses professeurs de philosophie. Ses notes mentionnent d'autres noms encore, pour nous tout à fait obscurs, mais qui paraissent avoir rappelé à sa mémoire des épisodes particulièrement touchants. Il nous aurait dit aussi ses impressions d'écolier, sa joie des succès obtenus, ses appréhensions ou ses espoirs au sujet des succès à venir.

Enfin il entra à l'École Normale (1843), après des études régulièrement faites, du moins depuis la quatrième, et du premier coup. Il y noua des amitiés solides. Quelques-uns de ses camarades devinrent illustres; d'autres demeurèrent plus modestes: il se montra légitimement fier de la fidélité des premiers; il ne garda pas aux seconds à Helleu, à Lanzi, à Edmond Lévy, à Bretignières [2], un souvenir moins constant et moins tendre.

Quant à la vie même de l'École à cette époque, Eugène Manuel nous en a conté deux épisodes qu'on trouvera dans le présent volume, l'annuelle visite aux grands hommes, et l'amusante solennité des concerts intimes. Mais il avait conservé le souvenir de bien d'autres scènes. Beaucoup de ses amis se rappellent par exemple lui avoir entendu donner cette preuve de l'extrême popularité de Béranger vers 1843 : « A l'École Normale, racontait-il, oui, à l'École, parmi ces jeunes gens de la culture la plus raffinée, mais qui étaient alors peut-être plus prompts à l'enthousiasme et moins sensibles à de prétendus ridicules que les

1. Régnier et Pottier en première rhétorique; Berger et Caboche dans l'année de vétérance.

2. Aux notices qu'il consacra à ces quatre camarades dans l'annuaire de l'Association des anciens élèves de l'École Normale, il faut joindre celles de Talbert, de Chappuis, de Duchesne, de Réaume, qui parurent dans le même recueil.

générations qui leur ont succédé, je vois encore Hatzfeld — (cet Hatzfeld que nous avons, nous autres, connu quelque peu différent) — montant sur le poêle de la salle de conférences et déclamant *La Sainte Alliance des peuples* au milieu d'un cercle de camarades qui partageaient son admiration ». Et c'est ainsi qu'Eugène Manuel, s'il eût écrit tout au long ses souvenirs de l'École, eût fourni sans doute quelques agréables documents à l'histoire toujours amusante des révolutions du goût et des réputations littéraires.

Mais plus intéressants encore eussent été les souvenirs consacrés à ses maîtres. Il en était apprécié; il conservait avec reconnaissance la formule du jugement qu'ils avaient porté sur lui à la fin de sa seconde année d'École[1] : « Dans une année, disaient-ils, où tous ont beaucoup travaillé, ce jeune homme s'est fait particulièrement remarquer par l'étendue et la distinction de ses travaux. »

A cette note flatteuse, il semble que nous puissions encore ajouter. On sait qu'Eugène Manuel conçut un instant à l'École le projet de se tourner vers la philosophie. Quelles que soient les raisons qui l'aient ensuite détourné de ce dessein, il avait gardé soigneusement parmi ses papiers le « travail de philosophie » qu'en première année (février 1844) il avait composé pour la « conférence de M. Jules Simon ». Ce travail, nous avons cru bien faire en l'insérant dans le présent volume[2]. Les hommes de notre métier trouveront peut-être quelque intérêt à comparer aux mémoires si strictement scientifiques de nos étudiants d'aujourd'hui

1. *Journal général de l'instruction publique*, 19 novembre 1845 : Rapport sur les travaux de l'École Normale, par M. Vacherot, directeur des études.

2. Voir à l'*Appendice*, page 249.

ces « pensées sur la prière et l'adoration », qui le sont si peu : il n'est guère de témoignage plus capable de nous faire mesurer le chemin parcouru au cours de la deuxième moitié du XIXe siècle par l'enseignement philosophique en France [1]. Et pourtant, si nous ne nous trompons, ce simple devoir d'étudiant provoquera chez les lecteurs d'autres sentiments que celui d'une indifférente curiosité : en dépit de certaines inexpériences du goût et de la forme naïvement oratoire de quelques développements, ils seront touchés de la sincérité pénétrante de cette profession de foi, où se révèle pour la première fois l'âme naturellement religieuse, et tendre, et tolérante d'Eugène Manuel.

On aime à croire que ces mérites n'échappèrent ni à ses maîtres ni à ses camarades et ne contribuèrent pas peu à lui conquérir l'affection des meilleurs. Mais ce sont là choses que n'expriment guère en général les notes officielles. Aussi bien les maîtres de ce temps n'étaient-ils pas prolixes en fait d'appréciations. J'ai beau chercher dans les marges du manuscrit d'Eugène Manuel les observations de Jules Simon, je n'y découvre à deux reprises que deux petites lignes transversales qui symbolisent probablement un *desideratum* — ou peut-être une approbation, — mais dont le motif déterminant est resté le secret du correcteur. Et je ne suis pas bien sûr que, si les *Souvenirs* avaient été publiés, Eugène Manuel — le Manuel doucement caustique que ses amis ont aussi connu — ne s'y fût pas un peu égayé avec nous de cette désinvolture pédagogique, qui, elle non plus, n'est plus tout à fait de notre goût.

1. Sur l'orientation nouvelle de l'esprit philosophique, on retrouvera les sentiments complexes, mais, en définitive, sympathiques, de Manuel lui-même dans son étude sur *Adolphe Franck* (voir pages 94 et suivantes).

III

Eugène Manuel sortit de l'École Normale en 1846 et professa successivement à Dijon (1846-1847), à Grenoble (1847-1848), à Tours (1848-1849), à Paris enfin, aux lycées Saint-Louis et Charlemagne d'abord, ensuite au lycée Bonaparte (aujourd'hui Condorcet), où il demeura plusieurs années chargé de la classe de troisième, puis de celle de seconde.

Nous ne savons si cette partie de sa vie eût beaucoup fourni au recueil des *Souvenirs :* on ne trouve rien dans ses notes qui y soit relatif. Ce n'est pas, toutefois, que la vie de province qui se révélait à lui, ni que les graves événements qui s'accomplissaient alors ne lui aient inspiré nul sentiment personnel, nulle réflexion, et, si nous ne nous trompons, la publication de sa correspondance nous réserve ici plus d'un piquant tableau, plus d'une intéressante confidence. Mais peut-être est-ce précisément l'abondance des lettres qui explique la pénurie des notes. Des lettres de Dijon, humoristiques et touchantes, écrites au cours de la première année d' « exil », se seraient sans doute retrouvées dans les *Souvenirs*; et c'est à l'aide de celles de Grenoble et de Tours que Manuel eût retracé le tableau de la bourgeoisie provinciale et du monde universitaire au lendemain de la révolution de février et pendant cette année 1849, qui fut celle du ministère Falloux. Époque vraiment critique et redoutable : notre modeste débutant lui-même ressentit les effets des défiances que l'Université suscitait alors. J'ai sous les yeux le discours qu'il prononça à la distribution des prix du lycée de Tours, et, dans cette apologie

chaleureuse et sincère, mais toute traditionnelle, des études désintéressées, dans ces allusions confiantes et respectueuses à la loi, alors en préparation, sur la liberté de l'enseignement secondaire, je cherche vainement l'alinéa, la phrase, le mot qui a pu, même en ce temps, éveiller les susceptibilités des puissances. L'autorité ecclésiastique n'en demanda pas moins, paraît-il, le déplacement du fonctionnaire ; — déplacement qui n'eut d'ailleurs rien d'une disgrâce, puisque Manuel ne quitta Tours que pour Paris.

Le souvenir qu'on avait conservé de lui à l'École Normale explique sans doute en partie la bienveillance dont il fut l'objet en cette occasion. Car, dès le mois d'août, M. Dubois, directeur de l'École, avait soumis au jeune professeur une proposition à la fois séduisante et flatteuse. Une place se trouvait vacante à l'École d'Athènes, et M. Dubois songeait à présenter Eugène Manuel au choix du ministre. Manuel remercia, hésita, mais enfin refusa, ne jugeant pas que sa vocation l'appelât de ce côté : il se sentait poète, non pas archéologue; et son refus nous valut un archéologue et un poète : la place qu'il ne prit pas fut donnée à Beulé. Aussi Manuel prétendait-il plaisamment qu'en bonne justice on lui devait faire sa part dans toute introduction à l'histoire des fouilles de l'Acropole.

Quant à sa vie privée, elle lui avait laissé le souvenir de quelques voyages que nous devons regretter qu'il ne nous ait pas contés. Il avait rédigé de courtes notes sur une excursion à Allevard pendant son séjour à Grenoble. En septembre 1851, il était allé avec sa mère visiter Londres, à l'occasion de l'exposition universelle. En 1856, il partit seul pour Strasbourg. Solennel et émouvant épisode! Il s'agissait d'un « parti », — un « beau parti » sans doute. Des amis, des parents,

avaient ménagé l'entrevue. Ils songèrent à tout, sauf aux goûts et aux aversions naturelles d'une âme pure, délicate et désintéressée. A oublier l'idéal qu'il avait conçu, le « songe » dont il était épris, il parut au jeune homme qu'il consentirait à une sorte de déchéance. Il ne fut plus question du mariage. Mais tout n'était pas perdu : il avait vu Strasbourg; il y avait fait un pieux pèlerinage aux maisons qu'avaient jadis habitées sa mère et ses grands-parents; il avait relevé en artiste toutes les curiosités, parcouru toutes les vieilles rues de la cité ; puis il avait poussé jusqu'à Baden-Baden, et nous eussions trouvé dans les *Souvenirs* la piquante peinture de cette aimable résidence, alors dans toute sa vogue; notre voyageur avait même noté quelques-unes des personnalités qu'il avait coudoyées et observées au salon de jeu : le chanteur Levassor, Arsène Houssaye, Amédée Achard, le peintre Winterhalter et le chancelier de Nesselrode.

Mais le véritable intérêt de la vie privée du jeune professeur à cette époque, ce n'est pas dans ces menues aventures qu'il le faut chercher; c'est dans le travail de son esprit, dans les soucis sérieux du pédagogue, dans les projets d'avenir de l'écrivain.

Ici, à défaut des *Souvenirs*, nous avons, pour nous renseigner, les articles qu'il écrivit dans le *Conseiller de l'enseignement public* (1852-1857), et, avec d'autres travaux de même nature, cette publication si neuve, et dont le succès scolaire fut considérable, *La France*, livre de lecture courante pour toutes les écoles, qu'il entreprit en collaboration avec le mari de sa sœur, M. Ernest Lévi-Alvarès. Et pourtant, ce seraient les *Souvenirs* encore, qui remettraient ces travaux dans leur cadre, et, nous initiant aux soucis des universitaires de cette époque,

nons en feraient goûter pleinement l'inspiration sérieuse et originale. L'histoire, notamment, du *Conseiller de l'enseignement* n'eût pas laissé d'être instructive.

On était au lendemain de la loi de 1850. L'Université ne venait pas seulement de perdre son monopole; elle se savait surveillée, épiée sans bienveillance par les puissants amis de l'enseignement rival. On lui adressait volontiers, dès lors, les reproches qu'une opposition intéressée s'est efforcée de tout temps de faire résonner aux oreilles du public : on ne niait pas que ses professeurs fussent savants; on insinuait qu'ils n'étaient pas des éducateurs. C'est pour obvier à cette critique qu'une librairie scolaire, celle de Dezobry et Magdelaine, fonda, au mois d'août 1852, un journal strictement universitaire et pédagogique. Ce journal ne subsista que sept ans, et il faut reconnaître qu'il ne pouvait rivaliser en intérêt avec la brillante et toute littéraire *Revue de l'Instruction publique*. Mais aussi se proposait-il un but beaucoup plus précis et pratique. Eugène Manuel qui, à la même époque, donnait à la librairie Dezobry son excellente édition de J.-B. Rousseau et quelques articles pour le dictionnaire de Dezobry et Bachelet, se trouva être, pour ainsi dire, le collaborateur naturel de la nouvelle publication. Quelques-uns de ses articles, purement techniques, sont anonymes. D'autres, d'un intérêt plus général, sont signés, et, parmi ceux-la, se distingueraient naturellement les onze chapitres dont la série forme un véritable petit traité sur *La Discipline dans l'éducation*. Nous n'avons pas ici à les juger; encore moins voulons-nous les surfaire. La gravité en est, à notre goût, un peu uniforme. On y souhaiterait, aujourd'hui, quelque chose de plus souriant, de moins

tendu. L'auteur de ces articles a un peu trop l'air de les avoir écrits comme on faisait alors la classe, en costume officiel,— et nous ne portons plus la toge. Manuel aurait d'ailleurs, le premier et avec bonne grâce, reconnu le changement heureux qui s'était accompli dans l'allure des professeurs de l'Université depuis le temps lointain de ses débuts. Il n'en est pas moins vrai que ces articles d'un pédagogue qui est essentiellement un moraliste, et d'un professeur qui veut être essentiellement un éducateur étaient tout à fait capables d'honorer, aux yeux des plus prévenus, l'enseignement universitaire.

Plus intéressante encore est *La France*, si l'on rapproche d'une autre tentative de Manuel ce travail qui paraît conçu surtout en vue d'un enseignement populaire élevé. C'est, on s'en souvient, par son père, médecin de pauvres gens, que le poète futur des *Ouvriers* avait connu les besoins moraux des pauvres, non moins pressants que leurs besoins matériels. Dès son retour à Paris, il avait prêté son concours à une société d'apprentissage qui venait de fonder des cours du soir. C'est ainsi qu'il fut amené à faire toutes les semaines, pendant plusieurs années, à partir de 1858, un « cours de français, » dans une école du Marais, à des apprentis et à des ouvriers. Le programme des leçons était de tout point excellent. On y faisait une part tout à la fois aux exercices pratiques et aux divertissements intelligents. On y éveillait le goût, mais pour y affiner en même temps le sens moral, et, par les études les plus humbles, comme par les conférences et les lectures, on se proposait de travailler à atténuer, à effacer (j'emploie les termes mêmes du rapporteur de la société) « certaines différences trop sensibles et trop choquantes entre les diverses classes sociales ».

Eugène Manuel avait conservé un très vif souvenir de cette tentative, qu'il rappelle dans sa *Lettre aux instituteurs*[1], et lorsque, dans les derniers mois de sa vie, il vit éclore ces entreprises d'affranchissement intellectuel et de solidarité sociale que voulurent être les « universités populaires », il y applaudit comme à la réalisation d'un des espoirs de sa jeunesse.

IV

Mais tandis que son zèle de pédagogue et de moraliste se manifestait de tant de façons, Manuel ne perdait pas l'espoir de se distinguer aussi comme écrivain et comme poète. On se souvient de ses essais d'enfant. Collégien, candidat à l'École Normale, il avait déjà pris l'habitude d'écrire, et surtout en vers. En 1842, la mort du duc d'Orléans lui avait inspiré une pièce à propos de laquelle la reine Amélie lui fit adresser des remerciements. Nous n'avons plus ces vers; mais Manuel a pris plaisir à en recueillir d'autres d'un ton tout différent et qui sont de l'année suivante; il les a insérés dans son article sur la *Musique à l'École Normale*[2]. D'ailleurs les pièces des *Pages intimes* qu'il consacra plus tard à la mémoire de son oncle témoignent de l'activité poétique qu'il dut déployer à cette époque, en écolier docile, sous la direction affectueuse de Jules Lovy[3]. A plus forte raison, une fois sorti de l'École Nor-

1. Voir page 235.
2. Voir page 227.
3. Je relève parmi les papiers d'Eugène Manuel la note suivante : « Aujourd'hui, 7 novembre 1848, assis devant un bon feu, j'ai mis en ordre mes vieux papiers et brûlé les premiers vers de ma jeunesse. Je les lisais avec une certaine honte mêlée d'émotion.

male, plus libre d'ordonner sa tâche à sa guise, dut-il consacrer à ses projets littéraires le temps que ne lui prenaient pas ses travaux professionnels. Bien des idées de pièces et de romans s'ébauchèrent alors dans son esprit. Il nous eût sans doute conté ses essais et ses espérances et il est difficile de le suppléer ici avec quelque certitude. Il semble pourtant que ce soit à cette epoque de sa vie qu'il faille rapporter l'ébauche d'une sorte de grand drame philosophique en prose, *Le Docteur Dubius*. Le nom même du héros dit assez son caractère : il est le symbole du scepticisme, d'un scepticisme universel, résolu d'avance à la dérision à l'égard de tous les systèmes, à l'indifférence en face des spectacles les plus émouvants et les plus sublimes. Dubius n'est pourtant pas incapable de bonté et quoi-

et j'avais comme un remords de les livrer à la flamme, pauvres vers de l'enfant, que je sacrifie à ma vanité de jeune homme !

« Quels en étaient les sujets ? C'étaient, chose, bizarre, des vers philosophiques sur Dieu, sur l'âme, sur la nature, en style ridicule. C'étaient encore des souvenirs, des scènes de famille, des vers pour des fêtes, une promenade à Charenton, une distribution de prix, un morceau sur la guerre, des imitations burlesques du style alors à la mode, des scènes de drame à la façon de Victor Hugo, des apostrophes à des poignards, ou à du poison, des chansons d'une malice grossière, des imprécations contre l'avare, le libertin, l'envieux, tout un code de morale emphatique qui reflète mes impressions d'enfant, mes lectures. — Oh ! que j'étais vertueux alors !

« Quelques-unes de ces pièces sont annotées, critiquées, louées par mes amis d'alors, Grenier, Thiénot ; ils y mettent des *bien*, des *assez bien*, des *mal*. Oh ! les doux et indulgents critiques ! et comme je redoutais leurs traits d'encre, et comme j'aimais leurs observations élogieuses ! Heureux temps !

Bien. — Grands dieux ! que de sanglots vont payer cette guerre !

et d'autres encore, de l'école de Delille, de ces vers français, pareils à des vers latins que l'on fabrique et que l'on tâche de rendre retentissants...

qu'il raille la naïveté des humbles, il ne méprise pas leur misère. En somme, le sentiment qu'il devait inspirer aux lecteurs était double, et l'auteur, qui met son sceptique bien au-dessous du poète enthousiaste et religieux, le préfère d'autre part aux philosophes raisonneurs et systématiques. Aussi bien ceux-là ne représentent-ils pas toute la philosophie. La vraie philosophie, c'est à un disciple de Confucius que Manuel confiait, dans une scène qui représentait un congrès de philosophes, le soin de l'exposer.

Le mandarin vient d'analyser et de repousser le matérialisme étroit et grossier des gens d'affaires aussi bien que le naturalisme hédoniste, le positivisme tranchant et dédaigneux, ou l'idéalisme transcendental des philosophes de profession. Il en arrive enfin à ceux qui voient dans la philosophie une « science pratique, une loi morale conforme à la faiblesse de notre nature ». Ceux-là sont des cœurs simples. Philosophie pour eux « signifie espérance et consolation ».

« Cette philosophie double leur joie, elle diminue leurs peines. C'est qu'ils sont philosophes pour eux-mêmes et le petit nombre d'amis qui les entoure, et non pour l'humanité tout entière Et si chacun était philosophe en particulier, il ne serait pas nécessaire qu'un homme fût philosophe pour mille autres, comme on le voit trop souvent. Ceux dont je parle sont les plus dignes de louanges; ils sont aussi les plus heureux. Ceux-là seuls aperçoivent véritablement le Créateur derrière et au-dessus de la créature; ils conversent avec la Providence; ils comprennent ses œuvres; Fo-hi est visible pour eux. Ils prient le matin, ils prient le soir, et ils admirent, et ils remercient, le matin et le soir. Ceux-là sont les vrais philosophes. »

On le voit, cette « philosophie » tout individuelle, intérieure et simple, est moins une doctrine qu'un

sentiment et ce sentiment, c'est, de son vrai nom, le sentiment religieux.

Pour tout dire, — et la véritable nature de Manuel se retrouve à ce trait, — c'est ce sentiment qui dominait l'œuvre tout entière et à l'expression duquel elle aboutissait. Il n'est guère possible de reconstituer les péripéties à travers lesquelles devait se dérouler le drame. Mais une note nous renseigne sur la scène qui devait en être la conclusion. L'auteur avait d'abord songé pour son héros au suicide. Dubius se tuait, après avoir composé son épitaphe sur le mode ironique. Puis, il semble que Manuel ait renoncé à ce dénouement : c'est de sa mort naturelle qu'il faisait mourir Dubius, à moitié converti par la douce et religieuse parole d'une humble garde-malade. Et le dernier mot était le jugement d'un sage sur ce sceptique : « Il était honnête, il était bon, au fond peut-être était-il religieux, car *quel homme ne l'est pas?* Mais il abusait de sa pensée. »

Avouons-le pourtant. Avec quelque sympathie que nous envisagions cette ébauche, le drame de *Dubius*, qui, par la forme de certaines scènes, semble rappeler *Faust* ou *Manfred*, nous laisse très loin de la profonde et complexe philosophie de l'un, ou du lyrisme désespéré de l'autre. Et Manuel eut bien le sentiment qu'il y avait quelque disproportion entre la grandeur de l'effort tenté et la médiocre originalité de la doctrine, puisque enfin il renonça à son dessein. Il eut peur aussi par avance de la déclamation, qui est l'écueil des conceptions de ce genre, et, de tous les défauts littéraires, la déclamation est peut-être celui qu'a le plus redouté cet esprit généreux, mais mesuré et sincère.

La sincérité ! ce sera assurément, aux yeux des critiques à venir, l'un des traits essentiels du talent de

Manuel. Aussi ne s'étonnera-t-on pas que ramenant, par une heureuse diversion, ses prétentions à des essais plus modestes, il ait dès lors puisé son inspiration aux deux sources auxquelles il ne devait plus cesser de l'alimenter : la pitié sociale et l'intimité du foyer « Partons, disait-il, »

Muse, partons pour les faubourgs!
Ce luxe, qui grandit toujours
Et nous enserre,
Fatigue mes yeux éblouis.
Je veux aller dans le pays
De la misère !

. . . . . .

Assez de luxe!... Allons ailleurs.
Je veux voir tous ces travailleurs
En blouse grise ;
Je veux, au fond des vieux quartiers,
Saluer ces rudes métiers
Que l'on méprise.

Je veux voir ces héros obscurs,
Au teint de bronze, aux muscles durs,
A l'âme altière,
Qui sont les puissances d'en bas
Et livrent d'éternels combats
A la matière.

Je veux même, pour bien savoir,
Descendre dans le gouffre noir
Plus bas encore,
M'arrêtant quand j'aurai touché
D'un doigt tremblant le mal caché
Qui nous dévore.

Je veux voir ces vieilles maisons
Pour qui vainement les saisons
Semblent se suivre ;
Qui couvrent dans leurs profondeurs
Des ténèbres et des odeurs
Où l'on peut vivre!

Je veux, trébuchant au grenier,
Rendre visite au prisonnier
De la mansarde,
Et pénétrer jusqu'à ces toits
Où, par des soupiraux étroits,
Dieu seul regarde,

Et là repaître mes regards
De ces milliers d'êtres hagards
Au masque étrange,
Enfants flétris, vieillards honteux,
Fourmillement d'êtres hideux
Nés de la fange.

Sans quoi, les yeux clos ou distraits,
Peut-être je vous oublierais
Dans ma démence,
Sueurs des pénibles travaux,
Combats obscurs des temps nouveaux,
Misère immense.

Puis, après avoir protesté contre les timidités et les dégoûts des délicats et des égoïstes : Poète, s'écriait-il,

Poète, va sans nul souci
Des railleurs, qui voudraient ici
Clore ta bouche.
Qu'importe si, parfois brutal,
Ton chant plein d'un souffle vital
Les effarouche?

Parle! tu ne peux pas mentir,
Si tu sais aimer et sentir
Comme la foule!
La poésie au jet puissant
Jaillit du pavé frémissant
Que ton pied foule.

Fais palpiter dans tes chansons
Tant d'âmes à tous les buissons
Endolories :
Ton cœur est le creuset sacré,
Où tout métal est épuré
De ses scories.

Cette pièce d'un mouvement si heureux eût mérité de devenir la véritable préface des *Poèmes populaires*. Mais quand ceux-ci parurent, le poète avait atteint depuis plusieurs années à la célébrité, et certaines faiblesses d'expression le détournèrent sans doute de donner dans ses œuvres au *Pays de la misère* la place qui lui convenait[1].

A tout le moins, il eût fait mention dans ses *Souvenirs* de cet essai, intéressant à tant de titres.

Aussi bien, dans les *Poèmes populaires*, en trouvera-t-on quelques-uns qui remontent à peu près à la même époque : *Le Credo du pauvre homme* est de 1841 ; *Les Nuages* sont de 1846 ; *La Prière*, de 1851 ; *L'Aveugle*, de 1852 ; *Sommeil*, *La Rixe*, *Dialogue*, *Villanelle*, *La Sœur grise*, *Le Poète des cafés* ont été composés entre 1853 et 1858.

L'autre production, celle qui prend sa source dans les émotions intimes n'est pas alors moins active. Vingt-trois pièces des *Pages intimes* sont antérieures à 1858.

V

Si nous arrêtons à cette date cette première période de la vie littéraire de Manuel, c'est qu'il faut faire commencer la seconde à son mariage[2], tant il est vrai qu'en lui l'homme et le poète se confondent. Alors entre dans sa vie celle qui devait être désormais pour l'écrivain lui-même l'inspiratrice toujours présente, le

1. Il en a utilisé du moins plusieurs strophes dans la pièce plus courte, mais dictée par la même inspiration, intitulée *Voyage*.

2. Il épousait M^lle^ Jenny Hirsch, fille d'un professeur du lycée de Metz (voir Alfred Mézières, *Au temps passé*. II. *Revue des Deux-Mondes* du 1^er^ mars 1905).

conseiller toujours écouté. Parmi les pièces qui, après 1858, chantent les joies et les tristesses personnelles du poète, on en peut compter au moins une sur cinq dont « J... » est ou l'objet ou la destinataire.

Sur ces émotions de la vie journalière, Eugène Manuel ne se fût pas sans doute longuement répandu dans ses *Souvenirs* : ses vraies, sincères, pénétrantes confidences, ses poésies ne nous les livrent-elles pas ? « Mes vers, lisons-nous dans une note inédite, mes vers sont ma vie même. Veut-on la connaître? Qu'on prenne la peine de les lire ; on y trouvera l'essentiel. »

On a raconté, d'ailleurs, il a raconté lui-même comment « l'heureuse indiscrétion d'un ami [1] » fit connaître au public quelques-unes de ces poésies qu'il avait tenues jusque là soigneusement manuscrites. La *Revue des Deux-Mondes* les publia, et Manuel « connut ce premier sourire du succès que rien n'égale en douceur » ; il avait trente-neuf ans.

Le recueil complet des *Pages intimes* parut quatre ans plus tard et valut à l'auteur un prix de l'Académie et la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Ainsi les prévisions de l'amitié, les encouragements du foyer domestique se trouvaient justifiés par la plus périlleuse des épreuves.

Si le succès semble appeler le succès, c'est que la confiance d'abord engendre la confiance. C'en est donc fait désormais, non de la modestie, mais de la timidité du débutant. Manuel avait toujours professé, comme pédagogue, cette doctrine, que le professeur ne doit ni fuir le monde, ni le rechercher ; il regardait seulement comme souhaitable qu'il eût l'occasion d'y paraître et qu'il se montrât capable d'y faire

1. Gilbert, l'éditeur de Vauvenargues et de La Rochefoucauld.

figure. Aujourd'hui, c'était le monde qui le recherchait lui-même. Eugène Manuel fut sensible à ses attraits, et sans doute il eût noté dans ses *Souvenirs* les rencontres intéressantes qu'il put faire en divers salons, les entretiens auxquels il prit part.

Voici deux scènes, par exemple, qu'il faut regretter qu'il n'ait pas retracées comme il se proposait de le faire : la première est une conversation avec George Sand. Il lui fut présenté à une soirée qui eut lieu chez About, au mois de mars 1866, et à laquelle assistaient, avec l'illustre romancier, son fils Maurice, les deux Dumas et le Dr Marchal, Ch. Robin, Taine et le peintre Baudry. En rentrant chez lui Manuel avait rédigé de mémoire une sorte de résumé de cet entretien sur la destinée hasardeuse des gloires qui paraissent les mieux établies. Mais il ne le reprit plus et n'a jamais donné la dernière main à ce petit travail.

L'autre scène doit être à peu près du même temps. On sait qu'en 1855, la *Tolla* d'Edmond About fut l'occasion d'une vive polémique. On avait accusé About de plagiat. Un ancien camarade de collège du brillant écrivain, Louis Ulbach, entra dans la querelle en publiant contre lui un vigoureux article. About répondit sans plus de ménagement dans ses *Lettres d'un bon jeune homme*. La faveur d'ailleurs dont il jouissait dans le monde officiel et que l'opposition lui fit expier à la première représentation de *Gaëtana* n'était pas pour le rapprocher du journaliste républicain. Une réconciliation cependant fut enfin ménagée, par Manuel probablement, en tout cas chez Manuel, et le poète se proposait de nous décrire cette soirée mémorable, où, dit-il dans une note, X... (un ami commun, un universitaire de quelque notoriété, plus zélé sans doute que politique) « risqua de tout brouiller ».

Cependant le renom du poète se répandait de plus en plus. Manuel lui-même nous a conté ses succès de cette époque dans la préface des *Poésies complètes*. C'est alors qu'il s'enhardissait à demander à l'inspiration familière et généreuse qui lui avait déjà dicté *La Robe* et d'autres « poèmes populaires » le sujet d'un drame en vers destiné au Théâtre Français.

Les Ouvriers furent écrits à Beuzeval, pendant les vacances de 1868. Reçue à la Comédie Française, la pièce fut répétée en décembre 1869 et représentée le 17 janvier 1870.

La direction du théâtre prévoyait bien que cette œuvre de petite dimension était tout autre chose qu'un « lever de rideau » ; car elle lui avait assuré une interprétation hors de pair : Maubant et Coquelin, ce dernier, ami personnel du poète, M^me^ Nathalie et M^lle^ Reichemberg. Le succès répondit à l'attente, la dépassa. Cette heureuse fortune, la simplicité et le pathétique du sujet, l'habileté et la clarté de la composition, l'éloquence sobre et naturelle du style suffiraient à l'expliquer : ajoutons cependant qu'on s'intéressa à ce professeur, à cet universitaire, à ce moraliste, qui se révélait poète dramatique, et qu'on fut étonné et séduit de la hardiesse de sa tentative.

La hardiesse des *Ouvriers !* Le mot fera sourire les jeunes gens. Et cependant l'idée de faire dialoguer en vers les humbles héros de nos faubourgs et de les ennoblir du charme de l'art sans les défigurer, cette idée est-elle aujourd'hui même si sûre de rencontrer toujours l'assentiment du public ? Melpomène en fichu et en caraco ! Que de tact pour que le travestissement demeure tragique et favorise l'émotion bien loin de la troubler ou de la détruire ! Et puis ces misères physiques et morales de la vie des ouvriers, ces bienfaits de l'édu-

cation populaire, ce sont sujets sur lesquels l'accord s'est fait à peu près aujourd'hui ; sous l'Empire, c'étaient là des questions dont, en dépit des initiatives et des sentiments généreux d'un Duruy et de l'empereur Napoléon III lui-même, la bourgeoisie conservatrice n'aimait pas trop qu'on l'entretînt. Vraiment Manuel ne cédait pas au dessein de grandir une œuvre de proportions restreintes lorsqu'il se proposait de rappeler dans ses *Souvenirs*, comme il l'a fait très brièvement dans la préface de ses *Poésies complètes*, que *les Ouvriers* avaient été représentés pour la première fois en pleine agitation politique : on était au 17 janvier ; le 2, le ministère Olivier s'était constitué ; le 12, avaient eu lieu les funérailles de Victor Noir.

Le siège de Paris eût fourni, lui aussi, sans nul doute à Manuel la matière de pages intéressantes et fort originales. On sait assez généralement quelle fut, pendant cette terrible période, l'œuvre propre du poète. Tous les théâtres étaient fermés ; seul, le Théâtre Français se regardant avec raison comme un des organes essentiels de la vie nationale elle-même, se fit un devoir d'ouvrir ses portes une ou deux fois par semaine, dans la journée, à un public avide de demander à Molière, à Racine à Corneille, à Victor Hugo, un allègement et un réconfort. Entre deux chefs-d'œuvre consacrés, une place était réservée aux poésies de circonstance qu'inspiraient aux poètes contemporains les plus distingués les malheurs et les espérances de la patrie. C'est ainsi que furent récités par Coquelin et par M^lle^ Favart, après la scène *Pour les blessés*, qui est antérieure à l'investissement, trois des poésies les plus célèbres de Manuel, *Les Pigeons de la République* (6, 20, 27 novembre 1870, 2 janvier 1871),

Bonjour, bon an! (1er janvier 1871), *Henri Regnault* (27 janvier, 3 et 5 février 1871).

Au reste Manuel a expliqué tout cela d'une manière très vivante dans la préface du volume intitulé *Pendant la guerre* [1]. Mais on eût souhaité plus encore. Nul mieux que lui n'eût écrit, pour reprendre sa propre expression, « l'histoire littéraire du siège de Paris », ou, si l'on veut, l'histoire de ce que Legouvé, d'un mot excellent, appelait « l'alimentation morale pendant le siège ».

Il eût, si la destinée le lui eût permis, fait plus encore : il eût raconté, tels qu'il les vit ou qu'il en perçut les effets, les événements auxquels il assista pendant cette période extraordinaire. Très lié, dès la fin de l'Empire, avec Jules Simon, qui avait avec plaisir retrouvé dans le poète de *La Robe* et des *Ouvriers* son ancien élève de l'École Normale, il avait connu par lui plusieurs des hommes qui avaient maintenant une part dans le gouvernement de la France, les Ferry, les Dorian.

Il était chez Jules Simon lui-même pendant la soirée du 31 octobre, et quand, trois jours plus tard, le gouvernement de la défense nationale demanda aux Parisiens, par une sorte de *referendum*, s'ils entendaient ou non lui maintenir ses pouvoirs, le « citoyen Eugène Manuel » fut de ceux que le ministre de l'intérieur (Jules Favre) et le maire de Paris (Étienne Arago) chargèrent de « surveiller l'affichage des placards et de prendre toutes les mesures relatives à la surveillance et à la régularité des opérations du scrutin dans le VIIIe arrondissement ». Il crut également de son devoir

1. Voir encore, sur le même sujet, le livre d'Édouard Thierry : *La Comédie Française pendant les deux sièges*, Paris, 1887.

de faire partie du « conseil de famille » de la compagnie de la garde nationale dans laquelle il avait été incorporé. Il s'intéressa vivement aussi aux œuvres d'assistance et de philanthropie par l'école auxquelles Mme Eugène Manuel avait été gagnée par Mme Jules Simon, et quel commentaire c'eût été à la pièce sur *Henri Regnault*, par exemple, que le récit de cette vente de charité organisée en faveur d'une de ces œuvres dans les salons du ministère de l'Instruction publique, à la veille de Buzenval, et où le jeune et brillant artiste parut quelques instants pour saluer sa fiancée ! Et que d'autres pages eussent suggérées les souvenirs plus intimes, les privations, les absences, les deuils, les appréhensions !

Peut-être Manuel eut-il dès ce moment même l'idée de recueillir ses *Souvenirs*, car il avait réuni et conservé de cette époque tragique des documents en assez grand nombre. Mais d'autres soins allaient réclamer presque toute son activité. Jules Simon, nommé par Thiers ministre de l'Instruction publique, l'avait choisi (Manuel était alors professeur de rhétorique au lycée Henri IV) comme chef de cabinet. En 1872, il était nommé inspecteur d'académie en résidence à Paris et, en 1878, inspecteur général.

VI

Si nous faisions une biographie de Manuel, nous essaierions de montrer ici jusqu'à quel point à la situation l'homme sûrement allait convenir.

Non seulement il avait pour lui l'expérience professionnelle, non seulement il était, nous le savons, de ces maîtres qui ont longuement réfléchi sur leurs devoirs d'éducateurs; mais depuis longtemps on pouvait le deviner gagné par avance à la cause de la réforme de

l'enseignement secondaire qui commençait à triompher avec le ministère Jules Simon. Il y avait six ans déjà qu'on avait pu lire sa profession de foi pour ainsi dire publique dans le recueil des *Pages intimes :*

> Aux choses du passé ma foi n'est point servile;
> J'entends les bruits prochains qui font vibrer la ville:
> Je n'ai point rattaché l'homme et tout son destin
> Aux superstitions du grec et du latin :
> Pour moi l'antiquité n'a que son droit d'aînesse.

Mais il y a plus à dire : ce goût des choses modernes chez ce lettré, si respectueux pourtant et si épris des grandes traditions de l'antiquité (*Trois peuples m'ont donné ce qu'il me faut pour vivre.....*), n'était pas seulement le résultat de ses méditations théoriques. Il était né dans un milieu tout à fait étranger à l'esprit et à l'éducation universitaires. Un journaliste avait été le premier en date et le plus aimé de ses maîtres, son premier guide et son soutien constant. Plus récemment, ses succès poétiques et dramatiques avaient étendu ses relations : il comptait parmi ses amis, avec des professeurs ou des administrateurs de l'Université, des écrivains et des artistes, des savants et des industriels, des hommes politiques et des gens d'affaires. Si donc il est vrai que la question de l'éducation de la jeunesse met trop souvent aux prises les hommes du monde et les universitaires, qui se reprochent réciproquement leur incompétence ou leurs préjugés, nul mieux que Manuel ne semblait capable de concilier ce qu'il y a de légitime à la fois dans l'ardeur novatrice des uns et dans la circonspection des autres. Avec plus d'autorité que personne, il pouvait redresser en matière pédagogique les jugements intempérants des gens du monde; plus finement qu'aucun homme de métier, il avait le sentiment de ce qui manquait peut-

être à l'Université pour conquérir partout et sans restriction les sympathies du public. C'est cette sorte de double expérience qui fit de lui, pendant de longues années, pour l'administration de l'Instruction publique, un conseiller si précieux.

De toutes les périodes de la vie de Manuel, celle-ci eût été, avec les années de son enfance, celle sur laquelle il se fût le plus volontiers étendu. Et s'il eût pu réaliser son dessein, ces souvenirs d'inspection générale[1], embrassant une période de vingt-quatre années, de 1876 à 1899 inclusivement, eussent constitué peut-être, pour servir à l'histoire de l'enseignement secondaire en France pendant le dernier quart du XIX^e^ siècle, le document le plus vivant, le plus riche de faits et d'idées.

Manuel avait laissé en effet, pour s'en servir au besoin, trois catégories de notes sur ses voyages d'inspection. C'est d'abord une sorte de memento par feuillets séparés, relatant l'emploi de chacune de ses journées avec les souvenirs et les renseignements domestiques qui s'y rattachaient, les bonnes ou les mauvaises nouvelles, les joies ou les deuils, tout ce que les gens d'autrefois enfin inscrivaient dans leur *livre de raison*.

En second lieu, il avait conservé les notes individuelles qu'il avait prises au cours de ses inspections. Et ce sont, en trois lignes, autant de croquis où l'on sent le trait juste, fin, amusant par rencontre, parfois décisif.

De ces impressions fixées sur le papier au sortir de la classe inspectée, veut-on trois ou quatre exemples ? Nous ne citerons que les morts — ou les immortels.

1. Sur l'enveloppe qui contient la plupart des notes dont il va être parlé, je lis : « Figures, souvenirs et notes d'inspection générale. A utiliser pour mes souvenirs personnels. »

En 1879, à Saint-Étienne, inspection de la classe de Burdeau. Après l'excellence de la leçon (sur l'*intérêt personnel*), l'inspecteur note « la tenue parfaite, la parole très distinguée » du jeune professeur et le signale pour un poste supérieur.

A Versailles, en 1880, Girardin, l'aimable auteur de *L'Oncle Placide* et de tant de livres qui charmèrent des générations de collégiens : « Très aimé, dit l'inspecteur général, et très intelligent ; travaille beaucoup — pour les libraires. »

A Bordeaux, en 1882, Émile Faguet, remarqué l'année précédente à Clermont comme un professeur d'esprit très ouvert, mais parlant trop bas — et (faut-il l'avouer ?) « ne corrigeant pas de copies » ! — « Une tête à la J.-J. Weiss, grasse, rasée, expressive, des moustaches en brosse. Bon. Celui-là a bien, très bien compris le programme : à la bonne heure ! Cela vit, a de l'accent. Bon pour Paris. »

A Nîmes, en 1888, Trolliet : qui ne le verra revivre à travers les lignes de cette note ? « Figure fine, esprit délicat, voix faible. Plus de fantaisie que de méthode ; mais du goût et du charme. »

Les indications de ce genre, exactes et souvent divinatrices, abondent dans ces courts portraits. Mais plus intéressantes encore sont les notes générales que Manuel rédigea sur les sujets les plus variés pendant ses premières inspections. C'est de celles-là surtout qu'il se serait servi dans la partie de ses *Souvenirs* dont il eût voulu faire comme une sorte d'histoire de la réforme de 1880. Ici encore, qu'il nous soit permis de lui laisser la parole à lui-même et de mettre sous les yeux du lecteur un petit nombre de ces pages qui, aux alentours de cette date, ont été rédigées sans doute au jour le jour et suivant les réflexions que

l'inspection de tel ou tel établissement, de telle ou telle classe lui avait sugérées. Nous-même, nous insérons ces fragments au hasard de l'ordre alphabétique.

Chambriers. — Il y a dans diverses parties de la France, dans les Alpes, en Bretagne, en Auvergne, dans les départements pauvres, des collèges où subsiste le régime étrange des *chambriers*, fils de paysans, logeant dans l'établissement, mais apportant de chez eux leur nourriture, misérable, insuffisante, leur literie et leurs objets mobiliers, plus misérables encore. Ces chambriers mangent uniquement du pain, du beurre, du lard, boivent de l'eau, couchent dans des draps malpropres, portent des vêtements sordides, quand leurs camarades mangent de la viande, boivent du vin, jouissent du régime normal des lycées. C'est le moyen âge en plein XIX^e^ siècle. On prétend que, faute de laisser de telles facilités aux fils de paysans et de se prêter à ce régime, peu couteux pour les familles, on perdrait toute une clientèle de montagnards et de Bretons, qui, en somme, se civilisent un peu, même dans ces conditions. Mais il y a quelque honte pour l'Etat et pour l'administration à s'associer à de pareils calculs et à tolérer ce qu'on voit et ce qu'on devine dans les collèges dont je parle. Si les municipalités sont sauvages elles-mêmes, l'Etat, qui donne les maitres et souvent l'argent, a son contrôle, dont il n'use pas assez. — Faire une enquête sur le régime des chambriers.

Ecriture et exemples d'écriture dans les classes primaires. — Les cahiers réglés et gravés que l'on met aux mains des enfants pour les exercer à écrire présentent un défaut grave et presque général : sous prétexte de les habituer à écrire avec une même facilité tous les mots et toutes les lettres, on leur fait transcrire les mots les plus rares, les plus ridicules, les plus incompréhensibles, comme si les lettres *x*, *y*, *z*, ou les lettres combinées, *ph*, *ch*, etc., ne se rencontraient pas dans des mots simples et connus. J'ai vu des cahiers entiers, écrits par des enfants de six à huit ans, qui ne renfermaient pas un mot usuel, pas une expression familière et courante ; en revanche, ils copieront vingt fois *xylophage*, *pityriasis*, *Yucatan*, *zygomatique*, *lithophyte*, par une sorte de gageure des maitres d'écriture et des libraires éditeurs de

cahiers à l'usage des écoles, pour obstruer l'intelligence et stériliser l'enseignement. — Exiger que les élèves apprennent surtout à transcrire les noms des objets, animaux, plantes, outils, meubles usuels, à aller du connu à l'inconnu ; qu'ils ne perdent pas le temps à lire ce qui est étrange, inexplicable ou superflu.

Enseignement par les yeux. — I. L'enseignement par les yeux est tout à fait arriéré en France. Il l'est dans les lycées et collèges plus que dans les écoles primaires, parce qu'il est plus facile évidemment de couvrir les murs d'une salle d'école que ceux de vingt classes, d'autant de couloirs, de préaux, d'études, etc. La question est complexe : elle se rattache à la qualité des murs et des enduits, à la facilité ou à la difficulté de l'exécution, aux dépenses, au choix des objets peints ou appendus, à leur conservation et à la propreté des murs, etc. Mais il serait temps de tirer parti, pour l'enseignement, de ces vastes surfaces, mal recrépies ou badigeonnées, qui sont les murs d'attente d'un musée de nouvelle espèce. Quand on habite une grande ville, où les étalages des libraires, les vitrines des photographes et des *imagiers* de toute sorte, parlent aux yeux de tant de façons, on se doute à peine de l'ignorance profonde où sont les écoliers de la province, pour qui les représentations des choses n'existent pas plus que les choses elles-mêmes.

II. C'est déjà un grand progrès dans l'enseignement de l'histoire et de la géographie, que la multiplicité des cartes murales, des sphères, et l'introduction de quelques cartes en relief. Mais, d'une part, les lycées et les collèges offrent encore partout, dans les classes, dans les préaux, dans les vestibules, dans les galeries et les études, d'immenses surfaces nues, qui pourraient être si avantageusement couvertes de cartes, de plans, de tableaux utiles, de représentations figurées, de listes chronologiques, de nomenclatures chimiques, de notions générales d'histoire et de géographie, de noms propres, de renseignements de toute sorte : d'autre part, on n'a pas encore introduit dans l'enseignement les vues photographiques et stéréoscopiques, les gravures, dessins, plans portatifs, etc., en un mot les procédés *modernes* d'instruction par les yeux, pour la représentation des sites, des types, des monuments, des objets d'art, etc. La géographie pittoresque existe à peine. On n'a

ni collections photographiques, ni appareils, ni albums, même comme occupation récréative des jeunes enfants. Il y a là toute une réforme à opérer. L'initiative n'existe nulle part. La dépense serait minime, comparée aux avantages.

Enseignement secondaire des jeunes filles. — Il y a nécessité de créer ou d'encourager l'enseignement secondaire des jeunes filles. Le couvent a tué, en province, et même à Paris, les pensionnats laïques. Ils disparaissent ou végètent presque partout. A Paris, on a encore la ressource précieuse des *Cours pour les jeunes personnes*, qui se sont multipliés, mais où l'enseignement, sans programme officiel, sans contrôle suffisant, sans inspection sérieuse, est superficiel le plus souvent, et pour la montre. En province, cette ressource n'existe même pas. Et voici, comme conséquence, ce qu'on peut affirmer absolument : les couvents font difficulté de recevoir les jeunes filles dont les frères vont dans les lycées. Dans quelques villes que nous pourrions nommer, on fait même aux familles une condition : le couvent ne s'ouvrira pour la jeune fille que si le frère est lui-même dans une maison religieuse. Que feront les mères qui ne peuvent payer une institutrice à domicile ? Il faut opter. Avec l'influence de la femme au foyer domestique, cette situation est digne d'attention ; elle s'aggrave tous les jours dans le Nord, en Bretagne, dans la vallée du Rhône, dans tout le Midi. Le clergé veut l'unité d'éducation dans la famille : et, par les filles, qui n'ont pas le choix de l'établissement, il tient les garçons, ou espère les tenir.

La Famille universitaire.— Elle n'existe pas pour les maîtres, sans cesse déplacés et dépaysés[1] ; elle existe encore moins pour les élèves après leur sortie des lycées et collèges. Ne pourrait-on emprunter quelque chose aux écoles municipales de Paris, qui prolongent, par l'association, la solidarité et la mutualité des services rendus, la confraternité scolaire ? Ne pourrait-on encourager les associations d'anciens élèves d'un même établissement, comme on en trouve aussi dans les lycées de Paris ? Les proviseurs ne pourraient-ils pas suivre un peu plus leurs élèves au dehors, prendre intérêt à leur carrière, provoquer leur visite, leur

1. Ce regret fait lui-même l'objet de plusieurs notes de Manuel

assurer quelques appui pour l'avenir, trouver pour quelques-uns un emploi, leur ouvrir certaines administrations, etc.? Ils seraient alors réellement des chefs de famille; maintenus dans un même établissement, grâce à des avantages successifs et sur place, ils auraient dans la région des relations, des attaches, du crédit. Les chefs des maisons religieuses savent tirer un merveilleux parti de leurs relations dans le monde; ils sont volontiers les patrons de leurs élèves. Nos proviseurs pourraient entrer dans cette voie. — Il y aurait à demander un relevé des associations d'anciens élèves.

Les Familles. — Que les familles nobles, celles qui, par leurs traditions, leurs habitudes, leurs idées, leurs principes, ont gardé des sympathies pour l'ancien ordre de choses, confient uniquement leurs enfants aux établissements religieux, on se l'explique et l'on ne peut y trouver à redire. Ce qui est plus grave, c'est que les fonctionnaires de l'Etat, dans l'ordre administratif, judiciaire, dans l'armée, dans la marine, etc., n'envoient presque plus leurs enfants dans les lycées de l'Etat. Le corps des ponts et chaussées leur est à près seul fidèle. Sur les listes d'élèves que nous nous faisons présenter dans nos tournées, de classe en classe, nous cherchons vainement les noms des fonctionnaires notables, de ceux qui, dans chaque ville, devraient montrer la confiance et donner l'exemple. Il ne faudrait pas laisser répéter et colporter par l'ineptie ou la malveillance que nos établissements sont mal tenus, que nos maîtres manquent de zèle. Les inspecteurs d'académie, les proviseurs, les recteurs même manquent à leur devoir quand ils ne combattent pas directement par leur parole, par leurs relations, par une sorte d'activité *extérieure* et de propagande, ces bruits et ces lieux-communs. Quant aux fonctionnaires de l'Etat, ont-ils le droit de faire impunément de véritables manifestations en faveur des maisons rivales, spécialement aux distributions de prix?

La Rhétorique, le Concours et l'Ecole Normale. — Depuis que les grandes rhétoriques des lycées de Paris sont devenues presque exclusivement des classes préparatoires à l'Ecole Normale (faire à cet égard une enquête, qui sera significative pour les *têtes de classe* des lycées Louis-le-

Grand, Charlemagne et Fontanes), le caractère de l'enseignement et le choix des devoirs ont sensiblement changé dans ces classes. Le *discours* latin et surtout le *discours* français ont été remplacés par des *lettres*, ou, en tout cas, les sujets d'histoire littéraire et de critique littéraire se sont peu à peu substitués aux grands sujets historiques et politiques, qui pouvaient déplaire sous l'Empire; pour éviter les lieux communs de la politique et les déclamations creuses (ce qui était, en effet, un péril), on a fini même par sacrifier et par éliminer tout ce qui intéresse les idées générales, les émotions et les devoirs de la vie publique, les intérêts généraux d'un pays, les grandes figures de l'histoire ; on a craint de former des citoyens : on forme péniblement des critiques, de beaux esprits, des raffinés, des littérateurs, des dilettantes. J'ai vu, par un relevé des cahiers de devoirs, que telle est, depuis dix ans et plus, la tendance des maîtres. Le concours général y a contribué en préférant ces sortes de sujets. On fait beaucoup trop parler, en rhétorique, Boileau, Racine, Horace, et des personnages plus minces; on néglige, je ne dirai pas les rois et les princes, mais les ministres, les orateurs véritables, les citoyens, et, avec eux, les questions vitales qui intéressent un pays libre. En faisant autrement, on serait peut-être moins préparé pour l'Ecole Normale, mais plus apte à tenir une place dans une démocratie à qui manquent les guides et les modèles. La province, qui n'a pas en vue les concours ni surtout l'École Normale, suit pourtant Paris en cela, parce que tous les textes de devoirs viennent de Paris avec les normaliens. Quand on ne se préoccupe pas uniquement de faire des bacheliers, on forme des critiques, parce que les maîtres feront toujours les écoliers à leur image. Ainsi finit par manquer à la France une catégorie d'esprits fermes et solides, plus pratiques que littérateurs, et mieux exercés à traiter les questions d'affaires que les questions de goût.

Nous avons cité huit de ces fragments ; nous en aurions pu citer cinquante, dont la doctrine peut-être paraîtrait à quelques-uns çà et là discutable, mais qui témoigneraient tous du même souci du bien public, de la même intelligence des nécessités contemporaines, du

même désir de substituer l'enseignement des choses à celui des mots et des formules, et, par-dessus tout, de la même probité dans l'accomplissement d'une tâche, et de toutes les parties d'une tâche, que les circonstances faisaient exceptionnellement grave.

VII

Au reste, parmi tous les sujets qui sont traités dans les notes précédentes, il en est un qui mérite d'attirer particulièrement l'attention parce qu'il commençait alors à occuper sérieusement les efforts de l'administration universitaire : c'est l'enseignement secondaire des jeunes filles.

Certes, il importe de ne pas oublier que, dès 1867, le ministre Duruy, efficacement soutenu par l'Empereur et l'Impératrice, avait, en dépit d'oppositions puissantes [1], favorisé, à Paris et dans quarante-quatre villes de France, la création, pour les jeunes filles, de cours d'enseignement secondaire dirigés par des associations libres de professeurs universitaires. Mais ce n'étaient là après tout que des tentatives éparses et privées. La loi du 21 décembre 1880, complétée par celle du 26 juillet 1881, fit de l'instruction secondaire des jeunes filles une tâche nationale, un service public. Eugène Manuel, dans la note qu'on a lue plus haut, marque avec une netteté parfaite la portée et la conséquence de ce grand acte d'affranchissement intellectuel ; et nul, d'ailleurs, n'était mieux préparé que lui à s'intéresser à l'organisation d'un enseignement où rien n'était plus nécessaire que la délicatesse et l'esprit de modération.

1. Duruy : *Notes et Souvenirs*, X, III.

Il fut donc associé à toutes les mesures constitutives de l'enseignement des jeunes filles, et ce fut lui notamment qui rédigea, en 1883, le rapport dont les conclusions furent sanctionnées par les décrets et arrêtés relatifs à l'agrégation, au certificat d'aptitude et au concours de l'école de Sèvres.

Puis il fut chargé de présider au recrutement des professeurs de cet enseignement désormais organisé. Lorsque s'ouvrit le premier concours d'agrégation (1883), on en donna, il est vrai, la présidence à Ernest Legouvé, qu'on avait précédemment nommé directeur de l'école de Sèvres. Legouvé avait alors soixante-seize ans. Mais son nom même était lié en quelque sorte à l'histoire de l'éducation des femmes ; le public connaissait d'ailleurs cet aimable écrivain, appréciait les fins ouvrages dans lesquels il venait de se révéler éducateur et moraliste élégant, le savait enfin étranger à l'Université et par conséquent à tout préjugé professionnel : placer l'enseignement nouveau sous son patronage, c'était, dans une certaine mesure, en indiquer l'esprit, si opposé à tout pédantisme, et calmer les appréhensions des timorés qui n'étaient pas des ennemis irréductibles. Mais les épreuves du certificat furent présidées par Manuel. Puis, dès l'année suivante, il remplaça Legouvé au jury d'agrégation. Il en garda la présidence jusqu'en 1892, et c'est alors qu'il rédigea sur ce concours ces rapports annuels, véritables modèles, où le souci des directions générales se conciliait si naturellement avec la précision des appréciations particulières.

A ce qu'ils nous apprennent sur l'histoire de l'enseignement des jeunes filles, il n'y a pas lieu de croire que les *Souvenirs* eussent beaucoup ajouté. En revanche, il nous eussent dévoilé l'autre face de la vie de ce

haut fonctionnaire. Nous l'eussions vu chez lui, dans cet hôtel étroit mais exquis, artistique et familier, de la rue Raynouard, où tant d'universitaires, hommes et femmes, sont allés, à certains jours de doute ou de découragement, chercher une direction, un conseil, un appui.

Pour y paraître accueillant et affable, le maître de la maison n'avait point d'effort à faire : là, sa vraie nature, affectueuse et sensible, son cœur si prompt à la compassion, si profondément humain, se révélaient sans peine. Comme il était exigeant pour le bien public, sa mélancolie habituelle le faisait, dans le service, paraître morose ; il suffisait d'un quart d'heure de conversation avec lui pour voir transparaître sur son visage, toujours un peu triste, les vrais sentiments de ce cœur généreux, qui n'eut de haine que pour la haine et pour l'égoïsme. C'est pourquoi il aimait à se voir entouré ; il trouvait un vrai plaisir aux visites qu'on lui rendait, il était sincèrement touché de l'espèce de respect affectueux dont il était partout l'objet de la part de tous ceux, inférieurs ou égaux, dont il était connu.[1]

1. Plusieurs projets d'ouvrages se rapportent ou semblent se rapporter à cette période de la vie de Manuel. Il dirigeait alors une collection d'ouvrages publiés par la librairie Hachette et spécialement destinés à l'enseignement secondaire des jeunes filles et s'était chargé lui-même du *Traité de versification française* qui devait en faire partie. Il avait jeté sur le papier, à ce sujet, un assez grand nombre de notes, réuni bien des citations. Mais il n'a eu le temps de rédiger d'une manière continue aucune partie de l'ouvrage. D'autres notes sont relatives à deux petites comédies en vers, l'une : « *Ta mère !* », eût mis en scène un jeune ménage aspirant à se libérer de la tyrannie affectueuse et redoutable de la mère de Monsieur; — l'autre, « *Place aux jeunes !* », eût été une sorte de satire des artistes et des écrivains trop pressés d'arriver, et qui, à défaut de génie et de bon sens, cherchent à s'imposer par les paradoxes

Si c'est une faiblesse, il l'eût sans aucun doute avouée, comme il eût avoué le chagrin que lui causa l'unique déception de cette partie de sa carrière. Sans fausse modestie, comme sans fausse honte, il eût dit comment il avait conçu l'espoir d'entrer à l'Académie française, comment d'amicales instances, de précieux encouragements avaient pu le pousser à s'y présenter.

Il ne se faisait pas d'illusions sur la vraie nature et sur les limites de son talent : nul ne se jugea plus impartialement lui-même. Du moins par l'inspiration sincère d'une poésie qui n'avait point eu de modèle, par la dignité d'une œuvre qui s'était attiré les sympathies éclatantes du public sans chercher à éveiller en lui d'autres sentiments que les plus sains et les plus généreux, par la pureté toute classique d'une langue peu colorée, mais sobre sans sécheresse, précise sans raideur, naturelle sans négligence, il lui semblait avoir conquis dans la littérature contemporaine une place qui était bien à lui. C'était l'avis aussi de plus d'un ami sincère parmi

les plus tapageurs et le décri déclamatoire de leurs devanciers. M. Jules Claretie, dans son éloge funèbre d'Eugène Manuel, parle d'un grand drame en vers que le poète se proposait d'écrire et dont l'Espagne eût été le théâtre. C'est là, sans doute, le souvenir d'une conversation et le renseignement doit être retenu ; mais nous n'avons rien trouvé qui se rapportât à ce projet. — En revanche nous pouvons signaler, en dehors de divers scénarios, deux pièces en vers qui ont dû être entreprises, l'une presque au lendemain de la guerre, l'autre deux ou trois ans après : de la première, *les Soldats*, drame en deux actes, le poète a écrit les deux premières scènes ; de la seconde, une grande comédie de mœurs, *Judith Costa* (autres titres : *les Vieux partis*, *les Indécis*, *la Chèvre et le Chou*, *l'Ecole des partis*), il avait achevé complètement le premier acte et la première scène du second. Rappelons que le théâtre publié d'Eugène Manuel comprend, outre les *Ouvriers*, un drame en un acte, *l'Absent*, représenté à la Comédie Française, en 1875 et une petite comédie insérée dans le *Théâtre de Campagne* de la librairie Ollendorff : *Traitement thermal*.

les illustres dont il allait solliciter les suffrages; c'était l'avis de Pasteur et de Jules Simon, de Legouvé, de Duruy, de Dumas fils, pour ne parler ici que des disparus.

Dans la séance du 24 mars 1893, il obtint 14 voix au second tour, il lui en fallait 16 pour être élu; au troisième tour, il n'en avait plus que 12, au quatrième que 10. Il apparut alors qu'au lieu d'être encouragés par l'espoir du succès prochain, quelques-uns de ses partisans s'étaient dérobés au moment même où il semblait que leur politesse pût devenir sérieuse et entraîner des effets utiles. C'est du moins ce que pensa Manuel, qui crut à tort ou à raison à un « mot d'ordre ». La défection était-elle en effet concertée? Eut-il contre lui, comme il le crut, une influence princière? « J'ai eu, écrivait-il à Legouvé, de glorieux parrains, il m'a manqué, paraît-il, une marraine. » Fut-il, comme le lui disait à son tour Legouvé dans une lettre écrite plus tard, une « victime de la politique »? « Il y a chez nous, ajoutait ce fidèle ami, un parti qui n'a jamais pu vous pardonner d'avoir été le secrétaire général de Jules Simon. » Vaines conjectures! Mais sans doute Manuel nous eût avec grâce et sans trop d'amertume — après des années écoulées — conté dans ses *Souvenirs* les manœuvres probables et les trahisons avérées, et nous avons perdu là quelques jolies scènes d'une nouvelle comédie des *Académistes*.

VIII

Manuel se consolait d'ailleurs par la pensée des grandes amitiés qu'il avait su mériter. Hugo, Pasteur, avant tous les autres, eussent eu leur place dans les

Souvenirs. D'autres joies encore lui venaient, d'autres sujets de fierté : l'interdiction en Alsace-Lorraine de ses *Poésies du foyer et de l'école ;* plus tard la deux centième représentation des *Ouvriers*. Des témoignages précieux lui arrivaient encore du ministère de l'Instruction publique : avant sa retraite, la croix de commandeur ; après sa retraite, la désignation particulièrement flatteuse dont il fut l'objet, quand on l'appela de nouveau en 1900 à présider le concours de l'agrégation des jeunes filles, comme si l'Instruction publique ne pouvait se résoudre à laisser définitivement sans emploi sa compétence, son zèle et la finesse de son jugement.

Mais plus que sur ces satisfactions de l'amour-propre, Eugène Manuel, s'il eût raconté le cours de ses dernières années, eût insisté sur les tristesses civiques qui en furent la préoccupation constante. Le gouvernement libéral de Louis-Philippe et les leçons de l'École Normale, les ardeurs généreuses de 1848, la douceur des mœurs et l'esprit de tolérance de la génération du second Empire l'avaient habitué, comme tous ses contemporains, à considérer les conquêtes essentielles de la Révolution comme quelque chose de définitivement acquis et sur quoi la discussion même ne se pourrait jamais rouvrir. Juif de naissance, mais dégagé des rites traditionnels, c'est en libéral, en citoyen français sûr de la validité, fier de la force d'expansion des principes de la Révolution, qu'il s'était associé en 1860 à la fondation de cette Alliance israélite universelle, toute française par son origine comme par la générosité des principes qui l'inspiraient. Ce n'est pas assez dire du réveil de l'intolérance religieuse qu'il le surprit, qu'il l'attrista : ce retour imprévu, menaçant, de sentiments qu'on croyait abolis depuis plusieurs siècles dans la cons-

cience du peuple, cette abdication du sens critique, cette insouciance du droit, cette incroyable opposition qu'on prétendait établir entre l'idée de patrie et l'idée de justice, lui parurent renverser la logique même de l'histoire.

C'est sous l'empire de ces graves soucis [1] qu'il écrivit sa belle *Lettre aux Instituteurs sur la tolérance* [2]. Les *Souvenirs* l'eussent encadrée du récit de cette crise tragique, et c'eût été là le dernier épisode de ce livre « de bonne foi ».

Fut-ce l'influence persistante de ce drame national? fut-ce le pressentiment d'une fin prochaine? Ceux qui auraient eu la tâche d'ajouter au livre d'Eugène Manuel le *post-scriptum* suprême eussent peut-être remarqué que, sans que la douceur de son caractère en fût altérée, son esprit paraissait avoir, dans les derniers temps de sa vie, perdu quelque chose, non de sa délicatesse, mais de sa sérénité et de son optimisme. Les quelques notes qu'il rédigea pour lui-même et sur lui-même à cette époque sont d'une mélancolie un peu accusée. La mort de contemporains amis, de camarades des temps anciens, le laissait plus indifférent; il le remarquait, en s'étudiant lui-même, sans bien comprendre les raisons de cette espèce d'insensibilité dont il s'étonnait en la constatant.

Avec quel empressement cependant, quel renouveau de joie il accueillait toutes les occasions qui s'offraient à lui d'oublier les tristesses, de se faire serviable et souriant! Que de zèle, de cordialité, d'habileté dis-

1. On en trouvera également la trace dans quelques parties de l'étude sur *Adolphe Franck* (Voir ci-après, pages 78 et suivantes).

2. Voir page 235.

crète il apportait à la présidence de cette *Société historique d'Auteuil et de Passy* qui lui témoigna depuis publiquement sa reconnaissance. Surtout la pensée restait haute [1], soutenue par la confiance qui ne l'avait jamais abandonné, « en ce Dieu tout-puissant » dont ses ancêtres avaient « préservé l'unité et affirmé la justice [2] ».

Elle restait sincère aussi à l'égard d'elle-même. De tous les éloges qu'on lui peut décerner, c'est celui auquel Manuel eût le plus volontiers souscrit ; c'est celui que semble mériter toute son œuvre poétique ; c'est celui dont nous voudrions que parût digne encore le volume que nous publions aujourd'hui. Il n'est pas une des pages qui le composent que Manuel ait écrites en dilettante, en homme de lettres. Ces notices, ces discours, ces rapports, se rattachent presque toujours à quelque circonstance de sa vie, et font, en quelque sorte, eux aussi, partie de ses souvenirs. Dans celles mêmes de ces études qui sont d'un caractère plus général ou qui se rapportent moins étroitement à quelque date précise, Manuel est encore autre chose qu'un pur critique ou qu'un littérateur ; il n'en est aucune où le moraliste — et l'homme par conséquent — ne se révèle.

Ainsi, les regrets de ses amis s'atténueront peut-être de ne pouvoir lire ce livre qu'il eût voulu écrire et dont nous avons si imparfaitement tenté nous-même de reconstituer la matière.

C'est dire qu'en réunissant ces *Mélanges en prose*,

1. Sur ces dispositions diverses, voir, à l'appendice les deux pièces d'inspiration si différente, intitulées *31 décembre 1900* et *Ultima verba*.

2. Dispositions testamentaires. — Eugène Manuel est mort le 1er juin 1901.

nous ne nous proposons pas de renouveler l'idée que le public a pu, dès longtemps, d'après ses vers, concevoir d'Eugène Manuel. Nous espérons, au contraire, que la lecture de ce volume la fortifiera, et qu'en révélant un aspect jusqu'ici moins connu de la pensée et du talent de l'auteur, il fera mieux sentir la parfaite unité de cette âme, *source pure*, d'où s'épanchèrent, d'un flot égal, la poésie et l'action bienfaisante.

ALBERT CAHEN.

Paris, janvier 1905.

PREMIÈRE PARTIE

LA LITTERATURE

LA POÉSIE. — LES POÈTES. — LES PENSEURS

QU'EST-CE QUE LA POÉSIE?[1]

Ouvrons, au mot *poésie*, nos meilleurs dictionnaires; nous y trouverons toujours, à peu près dans les mêmes termes, la définition adoptée par l'Académie française : « La poésie est l'art de faire des ouvrages en vers. » Mais tous les dictionnaires reconnaissent aussi que ce mot peut recevoir une acception plus générale, et qu'il signifie tantôt l'œuvre poétique elle-même, tantôt les qualités spéciales qu'on lui demande, tantôt l'inspiration d'où elle est sortie. Néanmoins, pour la grande majorité des lecteurs, qui ont l'esprit peu cultivé et ne diffèrent guère, en un pareil sujet, des écoliers et des enfants, le vers même, le vers seul est le signe visible, la marque de la poésie. Il en faut toujours revenir à la leçon que le professeur de philosophie fait à M. Jourdain : « Tout ce qui n'est point prose est vers, et tout ce qui n'est point vers est prose. » Voilà la notion première, dans sa naïve simplicité. C'est par là qu'il faut débuter. Mais si nous avions à donner aux enfants et aux illettrés une idée de cette langue *qu'on ne parle pas* couramment, comme dit Molière, comment faudrait-il nous y prendre?

1. Composé pour le *Dictionnaire de Pédagogie*, publié sous la direction de M. Ferdinand Buisson (1880).

Il faudrait partir des idées générales de rythme et de cadence; appeler à notre aide le pas militaire ou gymnastique, le tic tac du moulin, les sons de la cloche, tous les bruits réguliers des machines en mouvement, des outils qui travaillent, tout ce qui marque la mesure, tout ce qui donne la sensation d'un arrangement ou d'une rencontre symétrique, tout ce qui constitue une alternance et une assonance, tout ce qui, dans la danse et dans la musique, est nécessaire à toutes deux sans être ni l'une ni l'autre. On arriverait ainsi, par analogie à faire voir que les sons de la voix, non pas seulement quand elle chante, mais simplement quand elle parle, peuvent être mesurés, rythmés, groupés selon des intervalles égaux et différents; qu'il y a comme une marche syllabique des mots et des phrases, que l'on peut battre la mesure de la parole comme on ferait celle du chant; et de même qu'avec les lignes on peut tracer des figures régulières, des ornements juxtaposés, alternés, accouplés, pareils ou divers, on peut, avec les mots, avec les syllabes, imaginer des combinaisons de rythmes, des figures sonores, sur lesquelles on appliquera ou non la musique ou la danse, qui ont une existence propre et produisent sur l'oreille une impression déterminée, plus précise, plus appréciable, plus intense ou plus délicate, à mesure que l'on s'est accoutumé davantage à la percevoir.

Ce premier point établi, on prendrait successivement des vers bien frappés, d'un rythme bien franc, d'abord des vers isolés, puis des vers accouplés, puis des stances, des strophes, avec leurs combinaisons variées de syllabes et de rimes, semblables à autant de figures géométriques distinctes; on

ferait compter les pieds, marquer les repos, accentuer les rimes ; on désarticulerait le vers, la phrase mesurée ; on grossirait, on simplifierait à dessein tous les effets pour les rendre plus sensibles; on ferait l'éducation de l'oreille, au point qu'un vers défectueux blesserait comme un accord incorrect, et une mauvaise rime comme une fausse note. Puis, poussant plus loin ces notions et ces exercices, expliquant que les différentes langues peuvent avoir des procédés différents, on ferait voir que, dans celles de ces langues où la quantité, c'est-à-dire la durée des syllabes pendant leur énonciation, est très sensible à l'oreille, elle fournit, avec le nombre, un nouvel élément de combinaisons rythmiques ; qu'il est d'autres sonorités finales que celles de la rime, d'autres valeurs prosodiques que celles de la syllabe ; qu'enfin les règles mêmes peuvent être plus ou moins sévères et les artifices de la parole mesurée plus ou moins perfectionnés. Voilà l'instrument de la poésie, voilà sa gamme et son annotation, son solfège et sa grammaire ; voilà cet art de poésie, qui est d'abord et avant tout l'art, plus ou moins grossier, de fabriquer des vers.

Mais quand on sait bien ce métier, quand on est devenu expert à compter les pieds, à fixer les rimes, à aligner les vers, à les entre-croiser, à les diversifier, quel nom mérite-t-on ? Est-ce là le poète ? Non, c'est là le versificateur, et chacun peut le devenir.

N'aurions-nous donc point encore fait un pas dans la question, et ne savons-nous pas ce que c'est que la poésie ? Est-ce à un autre point de vue qu'il faut nous placer ?

L'histoire de la littérature chez les peuples civilisés nous fait voir qu'on a généralement admis

différents genres de poésie, comme on a distingué différents genres de peinture. On a dit que la poésie était épique ou dramatique, lyrique ou élégiaque satirique ou didactique etc. Faut-il, pour trouver la poésie, étudier chacun de ces genres, et serait-ce dans le caractère propre à chacun d'eux que résiderait la poésie véritable? Y aurait-il autant de poésies différentes que de genres, et n auraient-ils de commun que le vers? Enfin, ne pourrait-on définir la poésie avec quelques développements qu'en la prenant dans une des formes distinctes qu'elle choisit, de sorte qu'il nous suffirait, dès à présent, et sans pousser plus loin notre tâche, de renvoyer aux articles[1] où l'on traite de ces genres?

Mais cette distinction des genres, pour être généralement admise, est-elle légitime? est-elle absolue? a-t-elle été reconnue de tout temps? a-t-elle été maintenue par la critique moderne? Ces divisions, ces distinctions, commodes comme tout classement, ne sont-elles pas un nouvel embarras, dès qu'on veut approfondir cette étude? La difficulté ne se présente-t-elle pas sous une autre forme, dès qu'on veut définir chacun de ces genres, et pour chacun d'eux? Ne se touchent-ils pas en plus d'un point? Et, pour ne prendre qu'un exemple, a-t-on pu donner seulement une bonne définition de l'épopée? Rappelons-nous ce mot de Voltaire[2], si profond et si vrai : « Il faut, dans tous les arts, se donner bien de garde de ces définitions trompeuses par lesquelles nous osons exclure toutes les beautés qui

1. *Aux articles* du *Dictionnaire de Pédagogie* (Voir la note de la page 3).

2. Dans l'*Essai sur la Poésie épique.*

nous sont inconnues ou que la coutume ne nous a point encore rendues familières. » Cette distinction des genres, elle n'a été acceptée ni dans tous les temps, ni chez tous les peuples ; des littératures entières ne pourraient s'y astreindre et se les appliquer.

En ces matières, tout est factice et de convention. Si tous les genres ne sont pas arbitraires, tous, même le théâtre, se font des emprunts mutuels ; ils empiètent, quand ils ne se confondent pas. On a essayé de simplifier, en ne reconnaissant que trois genres véritables, le lyrique, l'épique et le dramatique. Mais qu'on restreigne ou qu'on multiplie les cadres de la poésie, on n'a pas résolu le problème. Combien se complique-t-il davantage quand on remarque que la prose aussi, enrichissant sa palette, a fait à la poésie l'emprunt de bien des couleurs, de sorte qu'on a pu refuser à des versificateurs le don de la poésie, et qu'on accordait ce don, sans conteste, à des écrivains qui n'avaient jamais manié le vers, ou qui n'y faisaient preuve que de maladresse et d'insuffisance !

Serait-ce donc que la poésie ne réside ni dans le vers, ni dans la forme consacrée à chaque genre ? Et, pour arriver à connaître enfin ce qu'elle est, dans son essence, ne faudrait-il pas laisser un instant les œuvres mêmes, et observer celui qui les produit, le poète ? « L'élément humain, a dit Schiller dans sa correspondance avec Gœthe, est toujours le commencement de la poésie, qui n'en est que la plus haute expression. » C'est dans l'homme, en effet, dans ses facultés, dans quelques-unes de ses dispositions les plus intimes qu'est la solution cherchée. C'est à la psychologie qu'il faut s'adresser ; c'est à la source des lois esthétiques qu'il faut

remonter, c'est à tous les arts, et non pas à un seul, qu'il convient de demander d'abord le secret des belles œuvres de poésie, comme de toutes les belles œuvres. Le langage des esprits cultivés ne s'y trompe pas. Ils n'ont point réservé exclusivement à l'art des vers ce mot de *poésie* qui veut dire *création;* ils ont reconnu que, dans chaque art, il y avait, au-dessus des procédés particuliers qu'il emploie, un élément commun, l'inspiration, un langage commun aux poètes, aux peintres, aux sculpteurs, aux musiciens, s'adressant, par des moyens différents, à la sensibilité humaine, communiquant la notion du beau sous des formes variées, mais à des conditions identiques. Il en est de l'idée de la poésie comme de l'idée de la science, comme de l'idée du droit, comme de toutes les idées générales : elles s'élèvent avec le progrès des lumières, avec l'éducation, avec la comparaison ; elles sortent de l'inconscient ; chacune de ces idées s'enrichit, se complète, s'éclaire. La pratique des arts est ancienne ; la théorie qui les explique est récente.

Laissons donc un instant de côté les procédés mêmes, les lignes et les couleurs, les sons et les mots. L'objet de tous les arts étant l'expression des sensations et des sentiments, la traduction par l'homme et pour l'homme des choses du dehors et de celles du dedans, depuis la représentation matérielle des aspects et des phénomènes de la nature jusqu'à l'analyse des mouvements les plus secrets de l'âme, voyons ce qui se passe chez ceux qu'on appelle artistes, et parmi lesquels il faut ranger les poètes.

Il n'est pas contestable que certains hommes, doués de facultés mystérieuses et spéciales, aperçoivent mieux les formes et les contours des choses,

en sont plus vivement affectés, saisissent plus exactement les attitudes, les gestes, l'expression des visages, sont plus frappés de l'ensemble ou des détails d'un site et d'un aspect de la nature, plus profondément touchés d'un son de voix, plus émus d'une façon d'agir ou de parler, plus sensibles à la joie ou à la douleur d'autrui, plus attentifs aux rapports des choses entre elles, plus ardents à l'amour et à la haine, ou plus aptes à en surprendre chez d'autres les traits distinctifs et les manifestations multiples. L'homme ainsi doué voit vite et juste ; il conserve, il reproduit, il transforme. Si les circonstances l'ont favorisé, et qu'il ait à sa disposition l'instrument nécessaire dont on lui a appris ou dont il a reconnu l'usage, crayon, pinceau, ébauchoir, clavier, parole, il fait passer dans une œuvre tout ce qu'il ressent, tout ce qu'il aperçoit, tout ce qu'il pénètre ; il crée, il est poète, qu'il soit Dante, Puget, Raphaël ou Mozart. Création, expression : c'est ce qui constitue son génie ; c'est par là qu'il sera dans le groupe d'élite, tandis que d'autres manieront toute leur vie le pinceau, tiendront la plume, frapperont le clavier, modèleront l'argile, pour ne faire que des œuvres sans valeur, sans originalité, sans poésie ; car l'instrument ne vaut que par celui qui l'emploie ; le procédé, le métier est, sans doute, la condition de l'œuvre, mais il n'est pas plus l'œuvre même que la navette et les fils ne sont le tissu brodé, que les sept notes de la gamme, dans leurs mille combinaisons, ne sont la musique.

Ainsi, pour mériter ce nom d'artiste, il faut être doué d'abord, d'une façon générale, des facultés dont tous les arts ont un égal besoin, et par dessus tout, de la faculté mère, l'imagination inspiratrice ;

puis posséder, grâce à un autre don spécial, le maniement plus sûr et plus parfait de tel ou tel outil particulier ; mais ce maniement, qui est un art aussi, est peu de chose si la faculté première manque. Il faut voir et sentir d'une certaine manière, faire vivre en soi, pour y mettre sa marque, le monde extérieur et le monde intérieur ; il faut, par un phénomène unique, être à la fois en soi et hors de soi, sentir d'une façon personnelle et impersonnelle, afin d'être à la fois fidèle à soi-même et intelligible aux autres. Ainsi s'explique cet emploi que l'on fait si justement du mot *poésie*, pour l'appliquer aux œuvres d'art les plus diverses, aux objets naturels les plus dissemblables. Le point de rencontre de tant de sensations qui diffèrent est dans l'âme humaine qui les éprouve fortement, qui les épure, qui les fixe et qui les restitue. La foule, plus ou moins apte à recevoir ces sensations répercutées, ne comprend rien au phénomène qui les produit chez celui dont elle salue le génie. Elle voit, elle admire la nature, mais sans y découvrir elle-même ce que l'artiste lui en montre ; elle connaît, pour les avoir éprouvés, les mouvements de l'amour : mais, sans l'artiste, elle n'en pénétrerait souvent ni les agitations passionnées, ni les émotions délicates, ni les douceurs infinies ; elle a les élans du patriotisme ou de la foi : mais elle en trouve la plus haute expression dans les conceptions de l'art.

Ainsi l'art est l'interprète supérieur de toutes les émotions dont l'homme est susceptible ; l'art est la pensée, la sensibilité, l'imagination de l'humanité, fixées et cristallisées pour toute la suite des générations ; il est *la poésie*, dans son acception la plus générale. Mais si, parmi ces instruments dont l'art

fait usage, il en est un plus riche, plus souple, plus approprié à toutes les nuances de la pensée, qui peigne sans couleurs, chante sans musique, pénètre au delà des surfaces apparentes, précise les idées, approfondisse les sentiments, voyage dans le passé, devance l'avenir, exprime le visible et l'invisible, le fini et l'infini ; qui puisse s'étendre et se restreindre, se proportionner à tous les objets, traduire tous les phénomènes, parcourir le ciel et la terre, refléter l'âme et deviner Dieu, cet art-là ne sera-t-il pas le premier de tous, l'art vraiment créateur, et ne méritera-t-il pas plus que les autres de s'appeler *la poésie*, et ceux qui le cultivent, *les poètes* ?

Être poète, ce n'est donc pas seulement faire des vers, c'est avoir, avant tout, une sensibilité plus exquise et plus affinée, ou une imagination plus abondante, ou des impressions qui se prolongent et s'engendrent les unes les autres, ou tous ces dons ensemble, et, avec eux, un goût particulier de l'harmonie, un besoin de moduler les pensées ou les images et de les soumettre aux lois d'une musique spéciale.

La poésie a pu, dans le principe, et depuis encore, s'associer à la musique et à la danse : mais elle est un tout; elle se suffit à elle-même, et, selon les temps et les lieux, elle traduit à sa façon ce que l'humanité lui offre de plus expressif. On ne circonscrit pas le champ de la poésie : elle raconte, et nous avons l'épopée ; elle agit par des personnages, et nous sommes au théâtre ; elle invective, et l'iambe apparaît ; elle aime, elle chante, elle rit ou pleure, s'exalte ou se décourage, et voilà l'élégie ou l'ode; elle se joue en pièces gracieuses, et la poésie légère voltige au front des littératures ; elle s'impose des

règles et les transgresse; elle imagine des genres et s'en affranchit; elle peut être abondante ou laconique, attendrie ou cruelle, souriante ou irritée, hautaine ou familière, flottante et vague ou précise et à contours rigoureux; elle sera puissante et impétueuse ou calme et sereine; religieuse ou sceptique; pacifique ou guerrière: et ce sera toujours la poésie. Elle pourra vibrer comme une cloche, sonner comme une fanfare, soupirer comme une plainte, éclater comme un sanglot; caresser, crier, maudire; chanter la joie, le deuil, l'ivresse, la gloire: et ce sera toujours la poésie.

Rien de plus capricieux qu'elle: tantôt elle fuira l'histoire, tantôt elle y reviendra; elle dédaignera pendant des siècles la nature extérieure, et, tout à coup, ne verra plus qu'elle, s'absorbera en elle; elle sera générale, abstraite, idéale, créant des types, planant au-dessus de la réalité, ou bien elle s'enfoncera dans le réel, se nourrira des menus détails de la vie, sera exacte jusqu'à la brutalité, et, dans ses peintures, marquera fortement, uniquement, la personnalité restreinte du poète; elle dessinera de grandes figures historiques, ou de petites figures contemporaines; elle peindra au naturel César, Néron, Richard III, ou imaginera un Achille, une Didon, une Béatrix, un Hamlet; elle sera toute noblesse et toute harmonie avec Lamartine, mais peu accessible au vulgaire, ou franchement populaire et intelligible pour tous avec Béranger; elle s'élèvera, s'abaissera, se dissipera, se concentrera; elle sera pour les passions un stimulant ou un correctif; elle inspirera un poème de vingt mille vers ou un sonnet de quatorze vers, un long drame ou une courte chanson: et ce sera toujours la poésie,

c'est-à-dire un instrument à mille cordes, toujours accordé dans toutes les langues, et dont le génie ou le talent se plaît à jouer de mille manières, selon la disposition et le caprice du moment. Qui ressemble moins à Homère qu'Anacréon, à Virgile qu'Horace, à Dante que l'Arioste, à Ronsard que Boileau, à Pope que Byron, à la Fontaine que Lamartine, à Voltaire que Victor Hugo? Et tous sont poètes. La Palestine et l'Inde, la Grèce et Rome, le nord et le midi, le dix-septième et le dix-neuvième siècle ont conçu la poésie de bien des façons différentes : mais c'est toujours la poésie. Et ces formes dont nous avons parlé, qu'elles sont diverses, pour ne prendre que celles dont notre littérature nous offre des spécimens, épopées, tragédies, comédies, drames, mystères, odes, stances, chansons, ballades, idylles, élégies, allégories, cantates, héroïdes, dithyrambes, épithalames, fables, madrigaux, rondeaux, épîtres, poèmes de tout genre, didactiques, satiriques, érotiques, bachiques! Toutes ces formes peuvent contenir la poésie et la répandre, comme toutes aussi peuvent n'en offrir que l'image trompeuse, le moule vide, le flacon sans la liqueur, le foyer sans la flamme intérieure, sans l'âme et la vie.

Pourtant, comme tous les arts, la poésie a ses degrés, et ceux qui la cultivent sont placés à des niveaux différents. Ce n'est ni l'étendue d'une œuvre ni la nature du sujet qui y est traité qui font la renommée du poète : un long poème n'est même pas une présomption favorable, car il n'y a rien au-dessous de certains poèmes épiques du XVII^e^ siècle; mais on est poète avec une ode, avec une élégie, avec un sonnet, avec quelques strophes

heureuses. Quant aux grands poètes, on les reconnaît à la puissance d'une imagination extraordinaire qui se répand dans tous les genres, à ce don d'assimilation ou de propagation qui leur permet d'embrasser leur temps et tous les temps avec une même intelligence, et de mettre en circulation des vérités générales, de créer des types éternels, de sorte que dans leurs vers se reflète quelque chose de l'humanité tout entière. Ce sont là les vrais génies, qui dominent les littératures.

Quand l'inspiration atteint son degré le plus intense, que l'émotion est suraiguë, elle s'appelle le lyrisme ; il apparaît parfois dans des œuvres étrangères à la poésie pour les illuminer tout à coup d'une beauté supérieure ; mais il est presque inséparable de la grande poésie. On trouve des élans lyriques dans tous les genres de compositions : il y en a dans un mouvement oratoire, dans le développement religieux et moral d'un sermon, dans l'invective d'un pamphlet, dans une démonstration philosophique, dans les peintures émouvantes d'un roman, dans la chaleur même d'un développement scientifique. Mais, de plus en plus, c'est la poésie lyrique qui, dans son acception la plus générale, embrassant, absorbant tous les genres, est devenue le fond même de toute poésie. — Le poète dramatique est à part : un Sophocle, un Shakespeare, un Corneille, un Molière ont eu un don spécial ; ils sont doublement poètes. — C'est par l'élément lyrique que la poésie marque le mieux sa parenté avec la musique, c'est par là qu'elle prend un accent plus personnel et plus sincère, et qu'elle échappe aux froides inventions des formes moins libres. Pour avoir une idée complète de cette poésie, dont il faudrait

chercher les inspirations similaires dans les psaumes de David ou les extases douloureuses de l'*Imitation*, plutôt encore que chez Pindare ou Horace, on peut se représenter un Schiller écrivant le *Chant de la cloche*, un Lamartine composant les *Harmonies* ou *Jocelyn*, un Victor Hugo détachant ses *Feuilles d'automne*, un Musset s'enfiévrant lui-même de la poésie de ses *Nuits*. Le vers alors, presque aussi harmonieux que la musique, et plus précis, plus clair, plus substantiel qu'elle ne peut être, devient la langue par excellence, à la fois sentiment et sensation, esprit et matière. Alors se produit un phénomène extraordinaire comme toutes les manifestations du génie : il crée, il sait ce qu'il fait et ce qu'il veut faire, et pourtant il n'est qu'à moitié dans le secret de son inspiration. Il y a une part d'effort et de travail que la matière tyrannique impose au mieux doué, que le vers réclame, comme ailleurs le marbre qui résiste ou le pinceau qui tâtonne ; mais il y a surtout une force interne, un élan spontané, une flamme jaillissante, qui est le don même et l'impénétrable mystère. Platon déjà comparait le poète à un instrument sonore, vibrant sous la main de Dieu. Shakespeare disait[1] que la poésie doit couler du cœur de l'homme aussi naturellement que la gomme de l'arbre. Corneille écrivait ces deux beaux vers :

> Je me sens tout le cœur plein de grandes idées;
> Je les sens à l'envi s'en échapper sans moi[2].

1. *Timon d'Athènes*, acte I, sc. 1.

2. *L'Office de la Sainte Vierge*, A matines, psaume XLIV.

Lamartine montre le poète ravi comme Ganymède par l'aigle de Jupiter ; Hugo le compare à Mazeppa emporté sur un cheval indompté et tombant roi au bout de sa course furieuse.

Tous les poètes, d'ailleurs, anciens et modernes, ont admis et consacré l'enthousiasme poétique ; les plus froids ont parlé de ce délire qu'ils n'ont pas connu. Mais les modernes surtout ont, depuis un siècle, en étendant le champ de la poésie, marqué le rôle du poète. Il semble qu'il redevienne, comme à l'origine obscure des sociétés, un chantre, un prophète, un voyant, il faut lire tout ce que Schiller a écrit, à ce sujet, en prose et en vers ; le prologue du premier *Faust* de Gœthe est justement célèbre ; il n'y a point de plus admirable profession de foi pour les poètes que le fameux morceau de Lamartine sur les *Destinées de la poésie*.

Il serait pourtant juste de dire que de tout temps les grands poètes ont personnifié, idéalisé les vérités ambiantes, et marqué dans leurs œuvres une des étapes de l'humanité. Ils n'ont pas attendu le XVIII^e^ et le XIX^e^ siècle pour être les échos des émotions ou des aspirations contemporaines : ils l'ont fait dans des proportions, dans des conditions différentes ; mais ils n'auraient pas survécu, s'ils n'avaient fait aux idées générales la part nécessaire. Aristote, comparant, dans sa *Poétique*, la poésie et l'histoire, a dit : « La poésie a pour objet le général, et l'histoire le particulier. » Qu'il ait eu surtout en vue le théâtre, peu importe : il a reconnu la portée de la poésie et son caractère d'universalité.

C'est dire qu'elle peut s'adapter à toutes les opinions, à toutes les doctrines, à toutes les conditions sociales, comme à tous les sentiments et à toutes les

passions. On a dit que le matérialisme tuait la poésie : Lucrèce est là pour répondre ; que la science et le sens critique s'accordaient mal avec elle : Gœthe est la preuve du contraire. Pourtant, l'expression de la foi passionnée est son triomphe, et ses plus délicieux accents sont ceux de l'amour : quelles conceptions que Didon, Laure, Francesca, Juliette, Othello, Desdémone, Marguerite ! La poésie ne peut aller au delà : qui a mis en vers un vrai cri de la passion est sûr d'être immortel.

Voilà le fond de la poésie : son caractère essentiel est d'être indépendant de la versification, puisque le phénomène de l'inspiration poétique est d'abord tout entier dans l'âme, et qu'il y a parfois disjonction entre cette richesse de l'imagination créatrice et le don des vers, comme on en voit des exemples chez Fénelon, chez Rousseau, chez Chateaubriand, chez Michelet ou Quinet, chez George Sand.

Certains poètes, qui ont aussi écrit en prose, continuent à être poètes, là comme dans leurs vers ; d'autres, par une bizarrerie de nature, sont plus poètes dans la prose que dans le vers même : mais, en tout cas, il faut que le vers ait en soi, quand on le désarticule et qu'on le détruit, l'élément poétique qui surnage, *disjecti membra poetæ*. Et combien de poètes ont laissé des volumes entiers, qui n'ont été vraiment et absolument poètes qu'une fois ou deux, par rencontre, en quelques vers, heureuse inspiration d'un jour, d'une heure, d'une minute, qui démontre assez que la poésie est chose à part, étrangère et supérieure au procédé, comme un jet de lumière, éclipsant tout le reste !

Et, puisqu'il s'agit ici d'enseignement [1], un bon maître donnera sans peine la preuve à ses élèves de cette présence de la poésie dans la prose, de cette absence de la poésie dans les vers, et enfin de cette véritable inspiration dont les beaux vers s'illuminent. Une gradation ingénieuse, partant des morceaux les plus simples, des beautés poétiques les plus accessibles aux débutants, conduira jusqu'aux cimes de la grande poésie lyrique, et comme aux sources d'où elle jaillit.

Le maître devra faire voir, en même temps, que, pour être parfois inconsciente dans ses profondeurs, la grande poésie n'a rien de commun avec le désordre ; que cette ivresse et ce délire, dont on parle pour expliquer un mystère, n'existent nulle part ; que ni un Eschyle, ni un Dante, ni un Shakespeare n'ont perdu un instant la possession d'eux-mêmes ; que Corneille sait ce qu'il fait autant que Molière ; que le génie de Gœthe plane sur son œuvre entière et semble la surveiller ; que Lamartine se néglige, mais ne s'égare pas ; que, chez d'autres, l'apparence du désordre et de la confusion n'est que l'incapacité d'ordonner un ouvrage et d'y porter assez d'unité. Quand le vertige commence et que le jugement faiblit dans une imagination surexcitée, la poésie s'obscurcit en même temps. La folie créatrice du Tasse est une pure légende. En prose comme en vers, la plénitude du génie est la plénitude même de la raison.

Et maintenant nous pouvons revenir à notre point de départ et reparler des vers. Toute œuvre d'art n'arrive à la perfection ou ne s'en rapproche que

1. Voir la note de la page 3.

par la forme, par l'exécution, par le style. Pourquoi les vrais musiciens trouvent-ils que l'enchaînement seul des mélodies les plus heureuses ne saurait faire un musicien digne de ce nom, pourquoi les peintres n'ont-ils aucune estime pour des tableaux, dont l'idée première peut être forte ou agréable, dont la conception peut avoir sa poésie et sa grandeur même, sinon parce que, dans l'un et l'autre cas, la science propre à chaque art a fait défaut, parce que ce musicien manque d'étude et de style, parce que ce peintre sait rêver une œuvre, mais ne sait point la peindre, et que rien ne peut dispenser l'un de connaître les secrets de l'harmonie, l'autre de pratiquer l'art des lignes et des couleurs ? En un mot, le génie ne supprime pas le métier ; au contraire, il s'identifie avec lui, il en fait sa chose, il est maître des procédés et les tourne à sa guise. Il est permis aux versificateurs de n'être point poètes ; il n'est pas permis aux poètes de mal faire les vers. Chaque art peut s'inspirer aux mêmes sources que tous les autres ; mais chaque art aussi, ayant sa langue propre, doit savoir la parler. La langue de la poésie, ce sont les vers ; il y a là plus qu'une convention arbitraire : cette symétrie, ce nombre, cette cadence, ce rythme, ces rimes, tout ce mécanisme harmonieux complète la poésie, lui fait un domaine à part, lui permet de dire plus que la prose et souvent en moins de paroles, ajoute à la puissance de l'inspiration ce quelque chose de précis et de définitif que la plus belle prose ne peut donner. Quand on a bien discuté sur l'essence de la poésie, il faut toujours en revenir au vers, au vers bien fait, correct et libre, souple et ferme à la fois ; aux règles savamment observées, à la rime bien choisie ; au

tour heureux, à l'image frappante, à la cadence, à la coupe, au rejet, à la suspension, à tous les effets, à tous les détails, à toutes les grâces et à toutes les finesses de la facture. Il faut qu'après avoir admiré l'œuvre poétique dans sa conception première et dans ses développements, on puisse l'admirer encore dans sa forme, l'étudier et la commenter dans les ornements qu'elle comporte, dans les nuances infinies de style qu'elle présente. Après avoir bien généralisé, il faut en arriver toujours à prendre un poète, à le lire, surtout à haute voix, pour affirmer, avec preuve, que les vers sont beaux et bons, faits de main d'ouvrier, dignes du sentiment qui les inspire. Nous ne dirons pas avec J.-B. Rousseau, qui ne fut guère qu'un habile versificateur, que « c'est l'expression qui fait le poète et non la pensée », erreur que toute son école poétique a partagée : mais nous dirons que la langue, l'expression, le style, toutes les qualités de la belle prose relevées encore par toutes les qualités des bons vers, sont la marque même du talent et du génie. Le reste n'est que la copie et la parodie de l'art ; ce n'est point l'art même. Quant à la prose poétique, qui n'est pas sans charme, elle n'est pas plus la poésie qu'une mélopée sans contour n'est un chant, qu'un récitatif n'est un grand air. La prose peut être harmonie ; la poésie seule est harmonie et mélodie à la fois.

Ce n'est pas ici le lieu de traiter des règles de la versification en français et dans les diverses langues. Ce n'est pas non plus la place d'une étude sur les divers genres de poésie, ni d'une histoire de la poésie, qui est une partie de l'histoire des littératures. Ajoutons seulement que l'histoire de la poésie est celle même des grands courants d'idées et de

sentiments, de croyances et d'espérances, qui traversent chaque siècle ; c'est aussi l'histoire du goût dans ses altérations et ses transformations ; c'est surtout l'histoire des plus nobles émotions que l'homme connaisse : car c'est la poésie qui les recueille, et c'est elle qui les transmet d'âge en âge.

Dans quelle direction va-t-elle marcher, après avoir pris tant de formes et chanté tant d'objets différents ? Il semble qu'elle aille vers la science. Elle commence à en comprendre la grandeur et la fécondité, et c'est à ce contact qu'elle paraît appelée à subir une nouvelle transformation, qui ne sera probablement pas la dernière [1].

1. Eugène Manuel avait écrit d'abord : « une nouvelle et dernière transformation », et c'est ce texte qui a été imprimé dans le *Dictionnaire de pédagogie*. Mais il avait plus tard introduit lui-même sur son exemplaire la correction que nous donnons ici.

BRIZEUX[1]

Messieurs,

En prenant la parole à cette place j'éprouve un embarras qu'il est inutile de dissimuler. Pour répondre à la confiance sympathique et toute spontanée du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, qui a bien voulu me déléguer pour le représenter à cette cérémonie, je dois vous faire entendre quelques paroles qui ne soient indignes ni du choix qu'il a fait, ni de la circonstance, ni de mes auditeurs. D'autre part, tout ce que je pourrai vous dire ne fera que retarder la juste impatience, que vous partagez avec moi, d'applaudir des orateurs aimés [2], qui sont l'honneur de la Bretagne et de la France et par qui cette journée est doublement une fête des lettres.

Si j'arrête trop longtemps votre attention, mettez-le, je vous prie, sur le compte du devoir que je suis fier de remplir, et aussi d'un sentiment particulier que vous me pardonnerez de vous faire connaître.

Le hasard a de singulières et mystérieuses coïncidences. Il y a dix ans, — c'était au mois de juin 1878, — je me trouvais, pour la première fois, de passage à Lorient. Un désir bien naturel me vint

1. Discours prononcé le 9 septembre 1888, à l'inauguration de la statue de Brizeux (1803-1858) à Lorient. Eugène Manuel représentait à cette cérémonie le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

2. Voir page 31, notes 1 et 2.

d'entreprendre un pèlerinage à la tombe de Brizeux. Vous le dirai-je? J'eus quelque peine à me la faire indiquer, et nous la trouvâmes (car nous étions deux) un peu envahie par les ronces et les herbes folles qui poussent vite en bonne terre, et qui tentaient l'assaut du granit. Les tombes aussi ont grand besoin qu'on leur fasse leur toilette. Émus, nous nous chargeâmes de ce soin, en l'absence du jardinier, et il nous semblait que le poète, un peu délaissé, savait gré à ces visiteurs inconnus, penchés pieusement vers la grille pour ce défrichement improvisé! [1]

Pouvais-je me douter alors que, non content d'assister à la glorification du poète endormi, il me serait donné un jour de saluer solennellement son réveil? Brizeux lui-même, modeste dans la mort comme dans la vie, aurait-il osé espérer que la réparation — car c'en est une — s'accomplirait si éclatante, et que sa statue n'attendrait pas trop longtemps pour se dresser sur une des places de sa ville natale, comme celle de l'héroïque marin [2] ou du musicien populaire [3]?

Remercions-en ce comité bien inspiré et bien dirigé, dont l'initiative ne saurait être trop louée; remercions-en la ville et la municipalité de Lorient, et cet éminent artiste [4] dont le ciseau, par une divination spéciale, a si bien rendu cette poétique figure et traduit la pensée commune! Le frère même

1. Le souvenir de voyage que rappelle ici Eugène Manuel lui avait inspiré, dès 1878, la pièce intitulée : *La Tombe de Brizeux* (*En voyage*, XXIX.)

2. Le lieutenant de vaisseau Bisson.

3. Victor Massé.

4. Le sculpteur Ogé.

de Brizeux, que nous sommes heureux de voir ici, en rendrait témoignage.

C'est un beau jour, Messieurs, pour la Bretagne et pour la poésie; et l'État, sous une République amie des arts et des lettres, au nom d'un ministre qui saurait en bien parler [1], ne peut pas se désintéresser d'une manifestation si patriotique. Oui, les statues semblent sortir de terre ; oui, elles forment tout un peuple de bronze et de marbre, sur les places de nos villes : n'allons pas nous en plaindre ! Tout ce qui honore le passé, pour l'exemple de l'avenir, tout ce qui consacre les grands services, les inventions fécondes, les actes généreux ou les belles œuvres, tout ce qui entretient ou éveille le respect qu'on oublie ou l'admiration dont on se désaccoutume, mérite qu'on l'approuve et qu'on l'encourage. Nous avons grand besoin de compter toutes nos gloires pour nous consoler de tous nos revers.

Et, puisque cette fête est toute littéraire, n'allons pas, en un temps où la querelle des anciens et des modernes reparaît sous une forme nouvelle, marchander la renommée à ceux qui seront les classiques de l'avenir. J'en aperçois à mes côtés qui assistent comme à une répétition de leur propre apothéose, visible déjà dans un lointain que nos vœux prolongent! Parmi tant de popularités surfaites, n'est-ce pas un spectacle réconfortant et rassurant que cette statue élevée à ce noble rêveur, à ce chercheur d'idéal, à ce timide et un peu farouche génie ? Trente ans ont suffi pour le remettre en pleine lumière, tout surpris d'avoir sitôt raison de l'indif-

1. M. Lockroy.

férence et de l'oubli ! Il le disait d'avance dans un vers touchant :

Tous entendront ma voix : nul ne verra mes pleurs.

La destinée de Brizeux a été bien simple. Il est né ici, le 12 septembre 1803. Il eut pour premier maître l'abbé Lenir, le vieux curé d'Arzanno, qui lui expliquait Virgile, après la messe. Il lut les *Géorgiques* et l'*Énéide* avec un prêtre, en pleine lande bretonne : tout Brizeux est là. C'est entre l'Italie et la Bretagne qu'il a partagé sa vie, ce Celte qui eut le secret de la perfection antique. Ses études terminées à Vannes et à Arras, il vint à Paris ; c'était en 1824. Quel mouvement alors dans les esprits ! quel rajeunissement de toutes les formes littéraires ! quelle fermentation féconde et quelle ivresse ! que de leçons fameuses ! que d'œuvres puissantes ! quelle éclosion de poésie ! Brizeux laissa le droit, s'essaya au théâtre, fit des vers, se lia avec quelques écrivains d'élite, alors à leur début, fut entraîné vers Alfred de Vigny, lut André Chénier dans sa nouveauté inattendue, et connut Auguste Barbier, l'auteur des *Iambes*, qui fut plus tard son compagnon dans son premier voyage d'Italie.

Cependant la Bretagne avait laissé en lui son ineffaçable empreinte ; et comment ses fils pourraient-ils s'en détacher, quand ceux qui viennent en passant fouler son sol se prennent pour elle d'une si étrange tendresse ? Cinq ans avant *Jocelyn*, parut, sans nom d'auteur, ce poème de *Marie*, idylle ou roman en vers, suite de scènes et de tableaux adorables, où la Bretagne revit dans sa simplicité, sa tristesse et sa grâce : confidence ingé-

nue des plus délicats sentiments et des plus purs souvenirs ; œuvre absolument originale, qui assura, dès lors, à Brizeux, sa place parmi les jeunes poètes, qui la lui aurait faite plus grande encore si, en 1831, l'école nouvelle n'avait déjà poussé plus loin ses hardiesses lyriques. Marie, être réel et symbolique à la fois, figure suave et vaporeuse, dont le nom revient, de distance en distance, dans le poème, en pièces détachées pareilles à de longs refrains ; Marie, la jeune paysanne du Pont-Kerlo, la fleur de blé noir, avait fini par personnifier pour lui la patrie absente, vers laquelle son rêve intérieur le ramenait toujours. Grâce à cet amour de jeunesse, si vivant et pourtant si voilé, Brizeux, au milieu de Paris ou au cours de ses voyages, redevient breton pour rester fidèle à son inspiration première. On aurait dit que l'enfant aimée, transfigurée sans le vouloir, sans le savoir, — car elle ne lut jamais le poème qui vit par elle, — rappelait sans cesse le poète, aux heures sombres de la vie, vers la lande natale ; ce nom, c'était le talisman du barde, l'unité même de son œuvre, le point le plus lumineux de sa poésie. Par un secret échange, Marie lui donnait l'inspiration : il lui rendait l'immortalité.

Quatre fois Brizeux fit le voyage d'Italie, allant, comme il le dit,

> Parmi ces hommes bruns montrer l'œil bleu d'un Celte.

Mais un paysage, un souvenir évoqué, une fleur, un mot lui suffisait pour lui faire éprouver la nostalgie de la Bretagne. A peine, au retour, avait-il senti de nouveau l'odeur des genêts, revu, par-dessus les ajoncs et les bruyères, le dolmen familier, en-

tendu la voix sans pareille du flux et du reflux, rencontré sur son chemin le vieux pâtre,

Lui donnant le bonjour dans son langage antique,

qu'aussitôt le Breton l'emportait, et la flûte latine rendait les doux sons de la cornemuse d'Arzanno !

C'est alors qu'il résolut de te chanter,

O terre de granit recouverte de chênes !

Douze ans, il travailla à son œuvre capitale, à ce poème des *Bretons*, dont les vingt-quatre chants, tout pleins de parfaits tableaux et de vers admirables, resteront l'épopée rurale de l'Armorique moderne. Il s'y appliqua partout, en Bretagne d'abord, où il recueillit ses souvenirs et nota ses vives impressions, de Vannes à Quimper et de Saint-Pol à Tréguier ; puis à Paris, à Florence, à Rome. Ce n'est pas la Bretagne historique, la terre des héros anciens qu'il a voulu peindre. Il réservait, il ajournait, dit-on, pour un second poème, cette riche matière où d'autres poètes bretons ont, depuis, trouvé des inspirations remarquables. Ce qu'il célèbre, c'est la terre bretonne, c'est son génie familier, sa foi et ses croyances, ses mœurs et ses jeux, sa vie intime, du berceau à la tombe.

Il la connaissait si bien, il l'aimait d'un si grave et si candide amour, sa chère Bretagne ! Il en parlait, il en écrivait si bien la langue ; il s'était tant de fois assis à la table rustique de ses vieux amis, ou sur l'escabeau de chêne, au coin de l'âtre ! Il faut le remercier d'avoir écrit en français ses meilleurs poèmes, et d'avoir traduit les autres. Sa *Harpe d'Armorique*, ses chants en langue bretonne, — je n'ose m'aventurer à vous les nommer, — ont

cours dans les chaumières et résonnent dans les *pardons* ; ils étaient déjà populaires de son vivant, et il ne permettait pas qu'on changeât rien aux paroles.

La *Lyre d'or*, les *Histoires poétiques* surtout, ont élargi le champ de sa poésie. Au récit des amours de *Primel* et de *Nola* viennent se joindre successivement des pièces d'un intérêt plus général : les *Histoires poétiques*, dont on pourrait détacher tant de pièces excellentes, montrent le poète dans toute la variété de son talent toujours si pur, de ses sentiments d'une sincérité si touchante et d'une si haute moralité.

L'Académie française couronna les *Bretons* et les *Histoires poétiques* : sa faveur n'alla pas plus loin. Ces récompenses (pourquoi ne pas le dire ?) furent une ressource pour le poète, qui était pauvre. Faut-il rappeler que sa vie nomade fut celle du plus modeste des voyageurs ; que cet esprit si fin, si sensible à toutes les délicatesses, mais d'humeur un peu aventureuse, n'affectait la rusticité que pour cacher la gêne ; qu'il fuyait Paris pour être libre de souffrir et de se priver à sa guise ; qu'il se contentait de quelques amis sûrs et dignes de lui, se refusant de mettre les autres à l'épreuve, et trop fier pour s'exposer à prendre la mesure de leur indifférence ?

Dans le mouvement romantique, il s'éloignait des heureux, avait horreur de la publicité qu'on provoque, et des succès qui coûtent à la loyauté de l'homme ou de l'auteur. Il se dérobait et disparaissait à l'heure même où sa présence pouvait aider à sa renommée. Ce sont ses intérêts qu'il a sacrifiés, non ses devoirs ni ses goûts. Avec un peu plus de confiance en lui-même, plus d'assiduité auprès des

poètes et des critiques de son temps. Paris plus souvent habité, quelques servitudes mondaines plus docilement acceptées, peut-être une sensibilité moins irritable, on l'aurait vu prendre de son vivant la place qu'il a dû attendre.

D'ailleurs, il était déjà malade, et la Bretagne même lui était devenue funeste. C'était l'Italie, c'était le soleil du Midi qu'il lui fallait. Quand il obéit à de pressantes instances, quand on connut le mal qu'il ne soupçonnait pas lui-même, il était trop tard. En avril 1858, il arrivait à Montpellier, auprès d'un ami dévoué, et le 3 mai il y expirait, à cinquante-cinq ans, avec la sérénité d'un sage. L'ami de ces tristes jours sut grouper hâtivement autour de son cercueil des sympathies respectueuses. Son corps fut rapporté, non sans quelque pompe, à Lorient ; il fut chanté par les poètes dans sa langue natale, et l'on trouva l'argent de son tombeau.

A Paris, sa mort passa presque inaperçue ; à part l'adieu de quelques amis fidèles et de deux ou trois critiques clairvoyants, Brizeux disparut sans bruit, comme il avait vécu. Il entra, pour trente ans, dans cette silencieuse chapelle, dans ce caveau provisoire de la renommée, où tant de morts attendent, pendant qu'on les juge, ou leurs funérailles définitives ou leur glorieuse résurrection.

Trente ans d'attente ! C'est peu, sans doute, pour la postérité, c'est encore trop pour un poète tel que Brizeux. On est surpris de voir le peu de place qu'on lui a fait dans l'histoire de la poésie de ce siècle. Les sujets qu'il avait traités de préférence semblaient d'un poète trop cantonné dans sa province. Il fallait, pour en goûter l'émotion profonde

et les exquises douceurs, une simplicité d'âme de plus en plus rare. Si les mots d'idylle, d'élégie, de poésie pastorale avaient gardé leur sens et leur force, il serait en France le premier de ces chantres rustiques, sincères et charmants, qu'on pourrait asseoir à mi-côte, sur un rocher de granit, parmi les thyms odorants, à la lisière d'un bois de chênes, les yeux tournés vers la mer, comme ici.

Mais s'il a été pour nous un Théocrite, un Virgile avant l'*Énéide*, quelle haute idée Brizeux se faisait du rôle et des destinées de la poésie ! Il les a exposées dans cet essai hardi et incomplet de *Poétique nouvelle* en trois chants : *la Nature*, *la Cité*, *le Temple*. Ne sont-ce pas les trois sources éternelles où il a puisé jusqu'à la fin ?

Quelques mots encore, Messieurs. On a reproché à Brizeux de ne s'être pas mêlé plus étroitement aux luttes de la vie politique et sociale. Il se connaissait, il n'était pas fait pour l'action ; mais est-il resté étranger aux problèmes dont souffre notre siècle, ou aux devoirs qu'il impose, celui qui, en 1831, dans son poème de *Marie*, disait :

Au travail ! au travail ! qu'on entende partout
Le bruit sain du travail et d'un peuple debout !
Que partout on entende et la scie et la lime,
La voix du travailleur qui chante et qui s'anime !
Que la fournaise flambe, et que les lourds marteaux
Nuit et jour et sans fin tourmentent les métaux :
Rien n'est harmonieux comme l'acier qui vibre
Et le cri de l'outil aux mains d'un homme libre !

. . . . . .

Au travail ! au travail ! à l'œuvre ! aux ateliers !
Et vous, de la pensée habiles ouvriers,
A l'œuvre ! Travaillez, tous dans votre domaine,
La matière divine et la matière humaine !

Inventez, maniez, changez, embellissez !
La liberté jamais ne dira : « C'est assez ! »
Toute audace lui plaît : vers la nue orageuse
Elle aime à voir monter une aile courageuse.
Aimons la liberté : c'est le souffle de Dieu !

Et plus de vingt ans après, dans sa *Poétique nouvelle*, comment ce poète parlait-il de la Révolution française ?

A présent, levez-vous pour les races futures,
Fleurs d'une ère nouvelle, institutions pures,
Libre fraternité, droit pour chacun égal !
Bien, durement acquis, répare enfin le mal !

Il a donc partagé toutes les généreuses espérances comme il avait le droit d'avoir toutes les ambitions; mais après 1848, comme après 1852, déçu, découragé, n'est-il pas bien excusable de s'être rejeté vers la poésie pure ?

Baume des vers, couvrez toutes les cicatrices.

Il a donc vécu pour l'art sacré, qui seul ne trompe pas, et c'est pourquoi il a sa statue, qu'aucun parti ne lui conteste, parce qu'elle ne rappelle aux yeux de tous que la noblesse humaine et le souci de l'idéal.

Laissez-moi le répéter en finissant, Messieurs : c'est une belle journée pour la poésie, pour la justice, qui choisit son heure, pour la Bretagne, pour la ville de Lorient et pour la France ! Ceux qui vont vous le redire en prose [1] ou en vers [2] vous le persuaderont mieux que moi ; je m'en rapporte à leur éloquence.

1. Ernest Renan et Jules Simon.
2. MM. François Coppée, Léon Durocher, X. Quellien, Le Mouël, Adolphe Paban, Raoul Bonnery.

JOSÉPHIN SOULARY[1]

Messieurs,

Quand je lus pour la première fois, il y a bien des années, avec un ravissement juvénile, les sonnets récemment publiés de Joséphin Soulary ; quand, à la suite des juges les plus délicats et les plus difficiles, j'admirai, pour les graver dans ma mémoire, *Rêves ambitieux* et *Les Deux Cortèges*, charmé, sans en être surpris, que la Province pût envoyer à Paris des œuvres si exquises ; quand, longtemps après, je m'assis, un jour, à une table amie, entre Soulary et Chenavard, — double deuil[2] ! — quand il m'arriva enfin de gravir les pentes de la Croix-Rousse, et de franchir le modeste seuil des *Gloriettes*[3], pour y serrer la main du bon solitaire : — qui m'eût dit que je serais appelé à l'honneur inespéré de présider la cérémonie d'aujourd'hui, d'y prendre la parole devant un tel auditoire et de rendre un public hommage au poète dont vous perpétuez le souvenir?...

Un monument à Soulary ! Il en avait déjà un, qui aura aussi sa durée : c'est le livre consacré à sa mé-

1. Discours prononcé pour l'inauguration du monument élevé à Joséphin Soulary (Lyon, 27 octobre 1895). Eugène Manuel avait accepté de présider cette cérémonie. Soulary est mort en 1891, à soixante-seize ans.

2. Le peintre lyonnais Chenavard, né en 1807, venait de mourir le 12 avril 1895.

3. Cette maison où Soulary a longtemps habité et où il est mort est située près de la place Saint-Clair, où s'élève le monument.

moire [1], et dont l'ingénieuse idée est née le jour même de ses obsèques. Lui, qui n'était jamais plus heureux que lorsqu'il voyait ses vers imprimés comme on imprime à Lyon, aurait applaudi à ce rare volume, où la prose, la poésie et le crayon ont fait merveille, où des discours éloquents et une biographie magistrale font revivre la figure du poète en traits également ineffaçables. Le livre a précédé le marbre et le bronze ; mais le marbre et le bronze devaient avoir leur tour. Le livre consacrait déjà la renommée de Soulary : mais c'est aujourd'hui, Messieurs, grâce au concours de tant de talents et de bonnes volontés, c'est aujourd'hui la prise de possession véritable, et l'entrée dans la gloire !

La vie de Soulary n'est plus à faire, après le parfait narrateur que vous nommez tous [2]. Vous savez qu'elle fut simple, difficile, longtemps obscure et retirée, souvent triste au foyer, marquée au dehors par plus d'un mécompte. Mais elle a dû pourtant procurer des joies intenses et d'intimes compensations à celui qui voyait ses pensées, ses sentiments, les mille caprices de l'imagination la plus heureuse et la plus souple prendre corps sous sa plume et s'animer à son souffle ! Quand sa timidité inquiète comptait sur les bibliophiles et sur l'art du bon imprimeur Perrin pour faire accepter ses vers, il ne pouvait méconnaître, au fond de sa conscience d'artiste, que seuls les vrais joyaux sont

1. *A la Mémoire de Josephin Soulary*, recueil de pièces inédites, de souvenirs divers et d'éloges funèbres, publié par A. Storck, imprimeur à Lyon.

2. M. Aimé Vingtrinier, bibliothécaire en chef de la ville de de Lyon. Son abondante biographie de Joséphin Soulary ouvre le recueil que nous venons de citer.

mis en valeur par la monture et que les plus belles impressions du monde ne sauvent pas de l'oubli les œuvres médiocres. Il n'était pas homme à s'ignorer lui-même. La nouveauté, l'originalité de son talent, qui pourrait les mettre en doute? L'histoire littéraire dédaigne trop la chronologie; on ne remet pas assez à leur rang, en leur temps, à leur date, bien des écrivains débordés par la foule des imitateurs. Il n'est pas inutile de rappeler que, dès 1837, Soulary publiait en brochures ses sonnets de jeune homme[1]; que son premier recueil est de 1847[2], à la veille de la Révolution de février; qu'en un genre où il a excellé, il a précédé ceux dont on le fait disciple; qu'il a été le contemporain de Gautier, de Banville, de Baudelaire; quant à certaines nouveautés du Parnasse, la filiation doit être renversée à son profit, et la priorité ne saurait lui être disputée sans injustice. Il ne se piquait pas, d'ailleurs, comme d'autres, d'être impassible; et cette science du vers, si raffinée chez lui, s'allie aux émotions les plus pénétrantes comme à la plus subtile philosophie.

Mais, dit-on, la forme adoptée par lui est presque uniquement celle du sonnet! Oui, du sonnet ressuscité par Sainte-Beuve aux beaux jours du romantisme, du sonnet dont quelques poètes — et des plus grands — ont fait le moule préféré de leurs rêveries poétiques, sans se croire diminués par la dure convention d'un genre où ils ont eu pour ancêtres Dante et Pétrarque, Shakespeare et Milton. L'étreinte et la tyrannie dont il s'est joué lui-même

1. *A travers champs*, Lyon, in-8° de 16 pages.

2. *Les Éphémères*, Lyon, in-8°.

dans un sonnet célèbre plaisaient à Soulary, comme depuis à Sully-Prudhomme. Art savant, art de luxe, j'en conviens ; travail restreint, qui interdit l'inspiration abondante et veut la perfection ; art malaisé entre tous : car s'il se dérobe aux élans du lyrisme ou aux aventures épiques, il est tenu d'arriver à la variété par l'infini détail, et doit, dans les conditions modernes du genre, embrasser non seulement l'amour et toutes ses fantaisies, mais mille sentiments, mille peintures dont les autres genres lui fournissent la matière, et qu'il faut condenser en quelques vers par un prodige de virtuosité. Quel maître a surpassé Soulary dans ces innombrables métamorphoses du sonnet ? La révélation faite par Janin des deux pièces célèbres[1] qu'on a partout reproduites ou citées a fait tort au poète, comme il arrive souvent, par une publicité répétée, mais exclusive. C'est le péril des anthologies, mortelles à tout ce qu'elles ne propagent point.

Par bonheur, Soulary s'est fait lire, et alors, quel étonnement ! Que n'a-t-il pas fait entrer dans l'étroite prison, depuis ses chers paysages du Bugey, jusqu'aux rêves philosophiques des *Éphémères* et des *Papillons noirs* ; depuis les grâces spirituelles de ses *Mignardises* et de ses *Pastels* jusqu'aux étranges impressions qui se dégagent de *L'Hydre aux sept têtes* ou de la plupart des sonnets de sa *Chasse aux mouches d'or!* Ses visions et ses souvenirs, ses amours et ses colères, ses ironies et ses doutes, tous les combats de sa pensée troublée, toutes les tendresses de son âme compatissante, les plus navrantes mélancolies et les plus folles bou-

1. *Rêves ambitieux* et les *Deux cortèges*.

tades, il a tout versé dans ces flacons d'un si transparent cristal, si artistement taillés, remplis par lui des plus subtils parfums, des plus pénétrantes essences. Sainte-Beuve comparait déjà les *Figulines* aux merveilles que le musée Campana exposait dans les vitrines du Louvre ; nous songeons, nous, aux délicates statuettes de Tanagra, aux coupes ciselées des orfèvres de la Renaissance, aux fines peintures des émaux cloisonnés, aux intailles et aux camées de l'art antique ; ou bien encore, pour les plus légères et les plus aisées de ces petites pièces, à des oisillons d'espèce la plus rare, gazouillant dans la cage d'or du sonnet ! Même après des essais de plus longue haleine, même après cette double tentative vers le théâtre dont on sait l'histoire, il revenait à ses sonnets aimés, comme il revenait à son petit nid au bord du Rhône : il ne pouvait renoncer à faire de ces courts poèmes les échos de ses joies et de ses douleurs ; et quand les *papillons noirs* voltigeaient par trop obstinément autour de sa pensée, la colombe d'Anacréon voletait vers lui, et lui arrachait les feuillets désespérés.

Ce poète concentré en lui-même, étranger à la politique, en apparence indifférent aux intérêts qui se disputent le monde, était-ce un artiste à froid, un égoïste fermant les yeux aux misères d'autrui, s'amusant de son art merveilleux et glacé ? Vous tous qui m'écoutez, Messieurs, avec une si indulgente patience, vous savez bien le contraire ! Il a connu, il a traduit toutes les tristesses humaines. Ce qu'il a enserré dans les liens étroits de ses impeccables poèmes, ce sont, le plus souvent, les émotions d'une âme endolorie par le mal des autres :

Hommes de tous les temps, je communie en vous !

dit-il; et ailleurs :

Je ne veux point de ciel, s'il y manque un convive!

Faut-il rappeler les sonnets *Au coin du feu*, *L'Ouvrière*, *Sur la montagne*, *Le vieux Pauvre* et *Le Cri*, ces stances désolées d'une pitié si religieuse et si profonde ? Est-ce un pur pessimiste, celui qui a écrit ce beau vers :

La vie est un progrès en croissance divine ?

Même dans le volume des *Rimes ironiques*, où il semble qu'il ait voulu, sous d'autres formes, répandre toutes les amertumes de sa vieillesse, ne devine-t-on pas dans chaque moquerie une larme, un regret, une tendresse de cœur qui se trahit en plein scepticisme ? Et quand la guerre éclata, trompant ses rêves utopiques. n'a-t-il pas eu, comme Laprade, des accents d'un patriotisme exalté [1]? Et si sa plume s'est irritée souvent contre les hommes — et les femmes — s'il a jugé la vie souvent bien lourde et la lutte bien stérile, quelles contradictions consolantes dans ses actes ! Quelle charité discrète ! Comme il a menti à ses théories ! Tous les misérables, toutes les infidèles, comme sa haine les aimait ! Comme il plaignait, comme il servait tous ceux qu'il paraissait poursuivre de son dédain ! Ce railleur était bon, et les jeux de son esprit n'ont jamais fait tort à sa générosité native.

J'ai hâte, Messieurs, de finir ce portrait sur lequel mes souvenirs s'attardent. J'arrive aux dernières années de Soulary.

Il avait fini par occuper à Lyon une situation très honorable, et surtout conforme à ses goûts. Mais

1. *Pendant l'Invasion, poèmes patriotiques*. Lyon, 1870.

le poète, toujours jeune, s'attristait de vieillir: il souffrait d'avoir « la neige au front et le printemps dans l'âme. » Pourquoi eut-il un instant, lui aussi, son « rêve ambitieux » ? On l'y poussait imprudemment. Ce farouche, cet isolé, cet indépendant songea donc à l'Académie française. Il eut la vision de cette coupole qui en a fasciné d'autres. Il fit à Lyon une courte infidélité, et vint à Paris. Il vous revint mécontent, découragé, blessé dans sa fierté et dans ses chimériques espérances. Il n'était pas assez Parisien pour savoir ce que tout le monde sait à Paris, ni assez philosophe pour prendre son parti, sans aigreur, sur une déception qui ne surprit que lui.

Pour se consoler de n'être point de l'Académie française, il aurait pu, du reste, se dire que si les contemporains oublient vite qu'un auteur a failli en être, la génération qui suit oublie aussi vite qu'il n'en a pas été. Il trouva dans l'antique Académie de Lyon des sympathies et une estime qui auraient dû atténuer sa déception. Il eut une autre douleur, encore plus vive : il connut, en vieillissant, les rigueurs inattendues de la critique ; et comme il avait, à la fois, la sensibilité morbide et irritable du poète un peu oublié, et cette inquiétude toujours latente chez les esprits les plus distingués, qui se demandent tout bas s'ils ont vraiment fait une œuvre durable, Soulary, après avoir douté de trop de choses, se prit à douter de lui-même, ce qui est pour le talent ou le génie la pire souffrance.

Je ne prétends pas reprocher à la critique son droit de contrôle ; mais combien sa tâche est plus haute lorsqu'elle admire les qualités d'un écrivain que lorsqu'elle y veut découvrir des faiblesses ! Le

silence vaudrait mieux qu'un mot cruel, qui peut blesser irréparablement. Je connais des écrivains qui se sont abstenus de prendre la plume du critique pour n'avoir point à se reprocher, je ne dis pas une condamnation capitale, mais l'application même d'une peine un peu sévère pour délit de médiocrité. L'âme du grand enfant que fut Soulary éprouva donc, à la fin de sa vie, de cuisantes tristesses, en même temps que le corps s'affaiblissait sous les atteintes d'un mal incurable. Le voyage en Algérie, les soins dévoués d'une compagne qui rajeunissait son vieux foyer, les affections les plus tendres et les plus touchantes (je vois ici des regards qui les rappellent), rien ne put le sauver.

Il y a cinq ans, le 28 mars 1890, vous l'avez perdu, au moment où l'Académie lui accordait un de ses plus beaux prix. Vous lui avez fait d'éclatantes funérailles, et vous lui assurez, par ce monument dressé pour le pélerinage des poètes, ce qu'on appelle la gloire. Parmi tant de fils illustres que vous avez donnés à la France, Soulary est bien à vous ; ce Lyonnais n'a aimé que Lyon, n'a goûté qu'à Lyon ses joies les plus douces, ses amours et ses amitiés les plus vives, ses succès les plus complets. Il laisse après lui l'image charmante d'une inspiration toujours sincère, d'une probité littéraire sans tache, d'un talent aussi original que délicat, hardi sans vulgarité, mordant sans cruauté, toujours épris de la perfection, et qui l'a trouvée presque toujours !

Froment[1] a bien rendu l'image qu'il faut garder de cette poésie, lorsqu'en tête du volume dont j'ai parlé il a dessiné cette muse ailée, fine et d'une

1. M. Eugène Froment, graveur sur bois.

suprême élégance, la flamme au front, tenant entre ses doigts un crayon et une feuille légère, tandis qu'autour d'elle, à ses pieds, un essaim d'amours attristés éparpillent dans l'air les feuilles qu'elle laisse tomber de sa main sans en prendre souci ! Pour n'avoir pas les grands élans lyriques et les vastes développements des génies abondants qu'il admirait sans songer à les imiter, Soulary sera toujours lu et goûté davantage par les lecteurs les plus délicats. L'artiste a respecté en lui toutes les conditions de l'art. Quant à l'homme, en qui s'agitaient toutes les émotions inséparables de la nature humaine, il n'a rejeté aucun idéal, il n'a repoussé aucune espérance :

> Je vis, donc j'ai vécu ! Je meurs, donc je vivrai !
> Épuiserais-je tout dans un réveil d'une heure ?
> Et mon Père infini m'aurait-il fait un leurre
> De la soif d'infini dont je suis dévoré ?

Oui, le poète et l'homme à qui l'on doit de tels vers sont également dignes de l'honneur que vous leur rendez et feront vivre cette image, que j'aime à saluer avec vous.

DEUX POÈTES

LAURENT-PICHAT. — LE GÉNÉRAL PITTIÉ [1]

I

LAURENT-PICHAT

Cette année comptera parmi les plus éprouvées de notre Association. Avec bien d'autres pertes douloureuses, deux de nos plus chers présidents, et, dans ces dernières semaines, le fondateur même de cette œuvre [2], nous ont été ravis ; c'est à la tête en même temps qu'au cœur que nous sommes frappés ! Le poète qui fut un soldat de la pensée, le soldat qui fut un poète, ont prématurément disparu ; le Proviseur dont l'ardeur militante a réussi à grouper en un faisceau solide les forces trop éparses de notre vieux Lycée, les a suivis de près : tous trois laissent un grand vide dans nos rangs, un plus grand vide dans le souvenir de celui qui trace ces quelques mots d'adieu.

Léon Laurent-Pichat était né à Paris, le 12 juillet 1823. Placé tout jeune dans la pension dirigée, à

1. Notices rédigées pour l'annuaire de l'Association amicale des anciens élèves du lycée Charlemagne, 1887.

2. Élie Broca, ancien proviseur du lycée Charlemagne (1872 1878), mort le 18 mars 1887, à soixante-douze ans.

Saint-Mandé, par M. Chevreau, il suivit, avec les fils de ce dernier, les cours du lycée Charlemagne. C'était dans la maison de M. Chevreau, dans le pavillon même où Laurent-Pichat logeait, et où il continua d'habiter quelque temps, auprès de son maître et de ses amis, qu'avait été appporté mourant, en 1836, Armand Carrel; et l'on peut croire que ce souvenir ne fut pas sans influence sur l'imagination enthousiaste du jeune étudiant. D'ailleurs, dans ce lycée alors enflammé par toutes les nouveautés littéraires, non loin de cette place Royale et de cette maison de Victor Hugo, dont il apprit de bonne heure le chemin, il ne tarda pas à montrer, ainsi que son ami Henri Chevreau [1], un goût décidé pour la poésie. Beau, charmant, indépendant, grâce à une belle fortune dont il fit toujours le plus noble usage, il put suivre en toute liberté sa vocation pour les lettres. A vingt ans, les deux amis (c'était alors un grand voyage) partaient pour l'Italie, la Grèce, l'Égypte, la Syrie. Au retour, ils fixèrent, de compagnie, leurs impressions dans un intéressant recueil de vers, *Les Voyageuses*, qui parut en 1844, signé de leurs deux noms, mais sans distinguer leurs inspirations jumelles.

Les années qui suivirent furent fécondes pour cette obscure élaboration des idées générales, pour cette notation des sentiments et des images que l'écrivain retrouvera en lui-même quand il voudra produire, comme ces études dont un peintre emplit ses cartons. C'est dans ce temps que se fortifia notre liaison avec Laurent-Pichat par une correspon-

1. Henri Chevreau fut plus tard, sous le second Empire, préfet du Rhône, puis de la Seine, enfin ministre de l'Intérieur (10 août-4 septembre 1870).

dance littéraire de presque tous les jours, qui comblait l'intervalle des entretiens, et que nous nous sommes donné l'amer plaisir de relire récemment, avec l'émotion qu'on devine! L'ardeur exubérante de la plus généreuse nature y éclate partout chez lui; la prose, les vers traduisent alternativement cette forte pensée, cette riche imagination en travail.

Nous formions, à cette époque, un groupe de jeunes auteurs à huis clos, nous communiquant nos projets, nous lisant nos essais, ébauchant, les uns ou les autres, des poèmes, des romans, des drames; presque tous élèves de Charlemagne; quelques-uns déjà sûrs d'eux-mêmes, les autres cherchant leur voie, et engagés bientôt dans des carrières différentes. Nous permettra-t-on de dire qu'il y eut là, dans ces heureuses réunions, dont notre camarade Louis Ulbach [1] était l'âme (c'est chez lui que nous nous retrouvions chaque semaine), comme une première éclosion de poésie analogue à celle qui, plus tard, devint *le Parnasse;* c'est là qu'on essayait déjà, — même après Hugo, et dans le plein rayonnement de son génie, — quelques savantes recherches du rythme, des sévérités plus grandes de la rime; et même, pour le fond de la pensée poétique et l'emploi de ses sources vives, des nouveautés qui anticipaient sur les futures conceptions du maître. C'est une page d'histoire littéraire trop peu connue, qu'il y aurait justice à sauver de l'oubli, et où Pichat semblait devoir tenir la première place.

Déjà aussi, son esprit se passionnait pour les problèmes de la politique sociale; et, lutteur hardi,

1. Journaliste et romancier, Louis Ulbach resta, lui aussi, l'un des amis les plus fidèles d'Eugène Manuel. Il est mort en 1889 à soixante-huit ans.

l'utopiste ou le voyant se décelait, à sa façon, dans un beau recueil de vers, *Les Libres Paroles*, qui parut en 1847.

Il ne se doutait pas que la réalité répondrait si vite à ses rêves. 1848 arriva et fut, à la fois, pour Laurent-Pichat, le point de départ d'une vie nouvelle, et, pour le groupe ami, le signal de la dispersion passagère ou définitive. La politique, l'administration, l'enseignement, le journalisme se partagèrent les familiers du cénacle. Tous, je le sais, gardèrent au fond du cœur cet amour de la poésie qui survit à tout; et c'est encore par là qu'ils se sont longtemps retrouvés et reconnus, dans les situations et les destinées les plus diverses.

Laurent-Pichat se jeta dans la mêlée, avec toute son honnêteté et toute sa vaillance. Poète, romancier, publiciste, critique, directeur ou correspondant de journaux, engagé volontaire dans l'armée républicaine, et toujours à l'avant-garde, il ne cessa de payer de son talent et de sa personne, sans autre ambition que de semer partout ses espérances, ses illusions et ses rêves, comme un apôtre de la bonne doctrine, uniquement préoccupé de ne point varier et de demeurer en règle avec sa conscience. Tel il fut, avec Ulbach, au *Propagateur de l'Aube*; tel, sous l'Empire, comme directeur de la *Revue de Paris*, de 1853 à 1858, époque de la suppression de cette revue militante; tel dans ses conférences de la rue de la Paix, d'où sortit, en 1862, un livre éloquent, les *Poètes de Combat;* tel dans ses correspondances si remarquées au *Phare de la Loire;* tel enfin dans les procès qu'il eut à subir et dans cette prison où il paya, pendant quelques mois, sa dette à la cause de la démocratie, qu'il représentait avec

un dévouement si chevaleresque et si désintéressé, qu'il était impossible, malgré la fougue de sa pensée, de le confondre avec les sectaires de son parti.

Dans le même temps, il publiait une série de romans et de nouvelles, *Cartes sur Table* (1855), *La Païenne* (1857), *La Sibylle* (1859), *Gaston* (1860), *Les Commentaires de la Vie* (1868), œuvres étudiées, sincères, d'une forme laborieuse, savante et originale, où ses vues trop personnelles sur l'homme et la société se faisaient jour encore, et qui méritaient *La Sibylle* surtout, un succès que l'on ne marchande guère aujourd'hui à des études moins dignes d'attention.

La poésie non plus n'était pas négligée. En 1856, avec les *Chroniques rimées*, — trois ans avant la *Légende des Siècles* de Victor Hugo, — il introduisait les vieux récits et l'histoire dans une sorte d'épopée poétique, dont la date n'a pas été assez remarquée, et qui renferme des beautés de premier ordre. De même qu'en 1847, les *Libres Paroles* préludaient à la révoluion de Février, en 1869, le volume de vers *Avant le Jour* était comme une prophétique vision de 1870. Pour assurer à ces différents ouvrages une large popularité et les imposer au grand public, qu'aurait-il fallu à Laurent-Pichat? Quelques sacrifices de plus aux conventions légitimes de l'art, une condensation plus sévère, quelque chose de plus accessible et de moins abstrait dans les pensées ou dans la forme; peut-être aussi une réserve moins modeste et moins fière, un moindre dédain de la publicité courante, moins d'indépendance et plus de besoins. Il songeait, avant tout, à se satisfaire lui-même, trop enclin à cacher dans un fourreau sombre une lame de la plus pure trempe.

Après le Siège et la Commune, où sa bienfaisance et son dévouement furent de tous les instants, tout le désignait à l'attention de ses amis, et même de ses adversaires politiques. Il fut élu représentant de la Seine à l'Assemblée nationale le 2 juillet 1871, et sénateur inamovible en décembre 1875. Il siégeait à l'extrême gauche : mais il comptait des sympathies dans toutes les opinions, et il imposait à tous le respect par la sincérité de ses convictions et la loyauté impeccable de son caractère. Ses salons, dont il faisait les honneurs, avec son beau-frère et sa sœur, M. et Mme Beaujean [1], en homme du monde accompli, furent des premiers ouverts, à la suite de nos deuils et de nos luttes civiles, comme un rendez-vous où venaient indistinctement se mêler la politique, les sciences, les arts et les lettres. On pouvait croire que la conciliation y serait toujours facile. On aimait sa personne, on était touché de ses inflexibles théories, même quand on ne les partageait pas ; on voyait en lui comme un représentant de plus en plus rare de cette démocratie idéale, pour laquelle il avait combattu trente ans, et qu'il persistait à concevoir comme possible, au milieu des difficultés, des périls et des mécomptes de la réalité.

La lutte des partis, avec ses désaccords inévitables, finit par l'attrister. Peu fait pour la parole publique, et trop longtemps tout d'une pièce pour se prêter, sur le tard, aux mouvements de la lutte journalière et aux compromis nécessaires de la politique courante, il ne sut pas prendre l'influence décisive qui met les hommes en lumière et leur assure un rôle actif dans les affaires du pays. Ce poète délicat, ce polémiste ardent de la plume, ce

1. Sur Beaujean, voir page 222, fin de la note.

noble et discret travailleur, ce citoyen irréprochable, assistait avec une amertume mal dissimulée, et comme un rêveur déçu et désarmé, à ces assauts du pouvoir, si différents des abstractions généreuses dont il avait vécu !

Un jour — avec quelle douleur ! — nous apprîmes que la maladie avait irrémédiablement frappé ce corps robuste, cette belle âme. Que de dévouements l'entourèrent pendant de longs mois ! Que de tristesse alors dans cette double famille, où tant de joies intimes avaient successivement ravi, fortifié, consolé le frère et le père ! Nous étions absents alors, et c'est au loin que nous arriva la nouvelle soudaine de sa mort, le 12 juin 1886. Il n'avait pas soixante-trois ans.

Tous les partis se retrouvèrent à ses funérailles, tous les amis, les plus anciens comme les plus nouveaux, étaient là ; ce fut, pour plus d'un, un retour mélancolique vers les années de jeunesse, vers les hasards et les épreuves de la vie, vers les espérances passées et le spectacle changeant des choses. Les éloquents discours ne manquèrent point : citons ceux de M. Humbert, qui parla au nom du Sénat, dont il était vice-président ; de M. de Mahy, son ancien collègue à l'Assemblée nationale et son ami particulier, qui fut l'interprète de la famille ; de M. Deschamps, vice-président du Conseil municipal ; de M. Henri de Lapommeraye, au nom de l'Association polytechnique, dont Laurent-Pichat avait été trois ans président. Enfin, un inconnu, un de ces humbles qui gardaient à leur bienfaiteur une reconnaissante pensée, prononça simplement quelques paroles d'adieu qui ne furent pas les moins touchantes. Ce jour là, ce qu'on loua surtout, ce fut

le citoyen et la droiture de son caractère. Plus tard, quand se sera calmée cette vie de fièvre qui ne laisse le loisir de s'attarder sur rien, on reprendra les œuvres de Laurent-Pichat, on les lira, on les étudiera, on y trouvera les marques d'un rare talent, trop peu apprécié, et d'une pensée vraiment puissante, qui n'a pas eu le temps de trouver sa dernière expression : car ainsi qu'un publiciste éminent l'a écrit : « Il était d'un esprit supérieur à ses livres, comme ses livres sont supérieurs à leur réputation. » On fera sa place non-seulement au poète original, mais au romancier, au critique d'art, au publiciste sincère. Que de preuves nous pourrions donner nous-même de la supériorité et de la diversité de cet esprit charmant, si ces confidences de l'amitié n'étaient pas ici hors de leur place et si notre douleur nous permettait même de nous y arrêter !

II

LE GÉNÉRAL PITTIÉ

Francis-Gabriel Pittié est né à Nevers, le 4 janvier 1829; il avait donc, le 3 décembre 1886, jour de sa mort, cinquante-huit ans. C'est bien prématurément, en pleine force, qu'il nous a été enlevé et qu'il a été ravi à l'affection de sa digne femme, de son fils aîné et de ses deux jeunes enfants, qui auraient eu encore tant besoin de son affection et de son appui. Douze jours auparavant, il expédiait les affaires de la Présidence, et c'est à peine s'il a gardé le lit six jours, sous l'action presque foudroyante d'une méningite aiguë.

Il était fils d'un instituteur de la Nièvre, dont l'instruction était très supérieure à sa condition, et qui était doué lui-même pour la poésie. Il envoya son fils à Paris et le plaça à l'institution Verdot, dont les élèves suivaient les cours du lycée Charlemagne. Le jeune Pittié s'y prépara à Saint-Cyr, où il entra à dix-huit ans, à la première tentative. Il obéissait à une vocation irrésistible.

Sous-lieutenant en 1849, lieutenant en 1854, il prenait part à la campagne de Crimée, comme officier d'ordonnance du général Levaillant. Une bombe le frappait de deux blessures, au début du siège de Sébastopol. Il refusa de rentrer en France, et, à peine guéri, reparut au danger. Le jour de l'assaut, un biscaïen lui fracassa le pied gauche. Il y gagnait d'être capitaine, à vingt-six ans, avec la croix.

En 1859, il prit part à la guerre d'Italie. Il s'était

marié dans l'intervalle, et, en devenant le gendre de notre ancien maître, M. Bétolaud, dont l'enseignement au lycée Charlemagne a laissé de si durables souvenirs[1], il se trouvait comme une seconde fois l'un des nôtres. Mais il n'était pas homme à se dérober au devoir, et, au premier appel, il rejoignit son corps en Lombardie. Une balle qui lui traversa l'épaule, à Solférino, le contraignit à prendre enfin un repos mérité, à Brescia d'abord, où il fut soigné pendant deux mois de sa blessure, puis en France, auprès des siens. Il était revenu de Crimée avec la médaille anglaise et l'ordre du Medjidié ; il rapportait, cette fois, les médailles d'Italie et de la Valeur Militaire de Sardaigne.

Quand éclata la guerre d'Allemagne, il était à la tête d'un bataillon du 46e de ligne. Il demanda aussitôt du service dans un bataillon de marche, et prit part à toutes les opérations de l'armée de Metz, non sans gémir impatiemment des lenteurs d'une défense qu'il jugeait avec sévérité. Plutôt que de subir la honte de la capitulation, il s'évada, traversa les lignes prussiennes, métamorphosé en journaliste, échappa par miracle à mille dangers qui mirent à l'épreuve son esprit et son sang-froid en même temps que sa bravoure, et parvint à rejoindre le général Faidherbe, à l'armée du Nord. Nommé lieutenant-colonel, et chargé d'organiser le 68e régiment de marche, il prit aussitôt part aux opérations, fut promu colonel le 20 décembre et nommé commandant de la 2e brigade de la 1re division du 22e corps, Il se battit à Amiens, à Bapaume, à Pont-Noyelles, où il fut blessé, en sauvant la situation.

1. Voir la note de la page 133.

Sa brigade avait contenu, toute la journée, l'attaque des colonnes allemandes, qui préparaient un mouvement tournant.

Mal guéri de sa blessure, nous le retrouvons cependant à Saint-Quentin : et voici dans quels termes, qu'il nous est doux de faire lire ici, comme un patriotique souvenir, le général en chef appréciait sa conduite, dans son rapport officiel : « Les hauteurs avancées de Gauchy furent assaillies six fois par des troupes fraîches qui se renouvelaient sans cesse. Six fois nos soldats, animés par le courage et l'intrépidité du colonel Pittié, repoussèrent ces assauts. Dans ces attaques, on dut souvent marcher à la baïonnette, et c'est ainsi que nos soldats approchèrent plusieurs fois jusqu'à vingt pas de l'ennemi. »

Le bruit de sa mort, qui avait couru, n'avait rien d'invraisemblable, tant il avait payé de sa personne. Qu'on en juge par le fait suivant, recueilli de la bouche de témoins oculaires.

Un moment, les troupes de sa brigade semblaient faiblir; un bataillon de mobiles surtout, qui s'avançait sous une grêle de balles, hésite et s'arrête. Le colonel Pittié accourt :

« Pourquoi ne marchez-vous pas?

— Mais, mon colonel, répondent les officiers, nous allons tous être tués jusqu'au dernier.

— Allons donc ! »

Et Pittié, mettant son cheval au galop, se dirige du côté de l'ennemi, le sabre au poing, et fait ainsi plus de cinquante mètres, sous le feu de la mitraille. Après quoi, il fait volte-face, revient pas à pas vers ses mobiles, et leur dit :

« Eh ! bien, suis-je mort? »

Le bataillon n'hésita plus et marcha en avant.

Puis vint la guerre civile, avec le second siège de Paris. Ce fut son régiment qui occupa le premier les hauteurs de Montmartre. Il reçut la croix de commandeur.

En 1874, il commandait le 61e de ligne, à Toulon. Veuf depuis plusieurs années, il s'y remaria dans une des plus honorables familles de la ville ; c'est là que nous eûmes, un jour, le plaisir si vif de le retrouver ; c'est là que vint le chercher le choix bien inspiré de M. Grévy, récemment élu Président de la République, pour le double poste de chef de sa maison militaire et de secrétaire général de la Présidence.

Ce que fut Pittié dans ces fonctions si nouvelles pour lui, il est à peine besoin de le rappeler. L'armée savait ce qu'il était, la bravoure et la loyauté même. Elle applaudit quand il devint général de brigade, puis général de division. La haute société officielle qui gravite autour du chef de l'État, le monde politique et diplomatique, les solliciteurs de tout ordre et de tout rang, et, d'autre part, ceux qui, dans les lettres, les sciences ou les arts, sont l'objet de l'attention et de la déférence des pouvoirs publics, tous surent bientôt quel tact, quelle courtoisie, quelles délicatesses d'esprit et de cœur, quel dévouement sincère, ou, quand il ne pouvait faire mieux, quelle bienveillante attention, enfin quelle bonne grâce de tous les instants il mettait au plus difficile et au plus complexe des devoirs.

Ceux qui l'ont vu de près, durant ces huit années, pourraient seuls dire combien ses qualités personnelles ont heureusement secondé, en maintes circonstances, les intentions et les vues du Président :

quels adversaires il a su décider parfois à franchir les portes de l'Élysée; quelles sympathies il a suscitées ou entretenues; avec quel soin et quelle sûreté il a veillé au prestige de l'autorité, grâce au maintien de traditions et d'usages qui engageaient la dignité de la France avec celle de son chef, sans que jamais il lui soit arrivé de dépasser la juste mesure. Il avait au plus haut degré ce sens particulier des convenances officielles et cette tenue parfaite de forme et de langage, dont il donna la preuve, à deux reprises, dans ses ambassades extraordinaires à Saint-Pétersbourg et à Madrid, au couronnement d'un tzar et aux obsèques d'un roi.

Mais on s'oublie à parler d'un ami, et il est temps de dire aussi quelques mots du poète. Il y a bien longtemps que nous avions reçu de lui ses vers de début : il était alors capitaine. Mais c'est en 1862 qu'il publia son premier recueil de poésies: *Le Roman de la Vingtième Année*, plusieurs fois réimprimé, et tout empreint d'une grâce et d'une émotion juvéniles, dont la sincérité fait le plus grand charme. Que Pittié fût poète, et vrai poète, ce n'est pas là ce qui pouvait surprendre : il suffisait de voir l'homme et le soldat pour deviner que ce héros devait être une âme tendre, un esprit d'élite, une imagination vive. Mais ce qui devait frapper, c'était l'élégance et la distinction natives de cette langue poétique, sans aucun parti pris d'école, et qui ne s'inspirait que de la saine raison, de la vérité, du sentiment et du goût. Son second volume, *A travers la Vie*, parut plus de vingt ans après, en 1885. Avait-il un vague pressentiment que ce serait le dernier, quand il disait, dans une sorte de préface, que «nul ne veut disparaître sans avoir fait son

testament »? Quoi qu'il en soit, ce beau livre, qu'il consacre « à la poursuite obstinée de l'idéal », renferme toutes les fortes impressions, tous les souvenirs, tous les rêves, toutes les blessures et toutes les douleurs du poète et de l'homme durant tant d'années si pleines, depuis les plus gracieuses images de la joie et de l'amour, jusqu'aux cris les plus éloquents et les plus terribles du patriotisme blessé et vaincu. La plupart, du reste, de ces nouvelles poésies étaient déjà connues : elles avaient paru dans divers recueils; elles étaient lues et admirées, non seulement des intimes de Pittié, mais des poètes dont il était devenu l'ami, et qu'il ne perdait pas une occasion de rechercher, d'honorer quand ils étaient déjà en possession de la renommée, ou de patronner et de servir quand ils étaient jeunes et à l'entrée de la carrière. Lui-même était plus heureux de ses succès poétiques que de l'éclat de sa situation officielle ; et il n'était jamais plus satisfait que lorsqu'il se trouvait parmi les artistes et les littérateurs de son temps, comme un pareil et le plus charmant des confrères.

Ce n'est pas ici la place d'une étude littéraire sur Francis Pittié, pas plus que sur Laurent-Pichat, qui fut son ami et le nôtre. Citons, du moins, le sonnet qui ouvre son dernier volume, et qui est bien fait aussi pour clore ce douloureux adieu :

DEVISE

Mon âme vient du peuple, et n'en est pas plus vaine.
Sur le tronc vermoulu d'un frêne ou d'un ormeau
Je n'ai jamais greffé d'héraldique rameau,
Et c'est un sang d'hier qui coule dans ma veine.

Ma mère, le front ceint d'acanthe ou de verveine,
A grandi, libre et chaste, au milieu d'un hameau ;
Mon aïeul, fils de gueux et père de grimaud,
Suça le maigre lait de la pâle déveine.

Mais si l'Armorial ne connaît pas mon nom,
Si les plis ondoyants de mon obscur pennon
Ne flottent point aux murs de Solyme conquise,

Pour l'éternel honneur du fils qui me naîtra,
En ce vers sobre et franc j'exalte ma devise :
Fais ce que dois toujours, advienne que pourra.

On trouve dans les œuvres de Pittié des poèmes plus riches et de plus vigoureuses peintures ; on n'y trouvera pas un morceau qui fasse plus d'honneur à notre glorieux et regretté camarade, ni qui le peigne mieux. On comprend que sa mort ait laissé un vide dans la société et dans le monde des lettres, qu'elle ait été un deuil public, et que la France lui ait fait, à Paris et à Toulon, de solennelles funérailles.

OCTAVE FEUILLET[1]

I

J'ai là, sous les yeux, à portée de la main, presque tous ses romans, presque tout son théâtre ; et j'ai pu relire, en y mettant, pour la première fois, un peu de suite, et dans l'ordre où ils ont paru, ces ouvrages presque tous célèbres, — je ne dis pas populaires (le mot ne lui aurait plu qu'à moitié) ; — presque tous portant, même quand ils trahissent d'autres origines, l'estampille particulière de l'auteur ; presque tous montrant le contrôle qui signale les matières d'or et d'argent, les bijouteries fines, de bon aloi et de titre supérieur, auxquelles on destine les écrins de satin et de velours ; tous enfin reconnaissables à cette haute distinction littéraire, à cette irréprochable tenue, qu'on ne saurait séparer du nom d'Octave Feuillet. On pourrait dire encore qu'avec un bien petit nombre d'écrivains, en ce siècle, il occupe dans la littérature un canton à part, non la campagne à perte de vue ou la vaste forêt sans clôture, mais une sorte de parc réservé, aux arbres et aux arbustes d'une plus rare essence, aux fleurs d'un parfum plus pénétrant et plus capiteux, promenade favorite des rêveurs délicats, des femmes élégantes et de haut ton, d'où seraient rigoureusement exclus les gens d'allure négligée et

1. Article paru dans la *Revue de famille* du 15 février 1891. Octave Feuillet est mort en 1890, dans sa soixante-dixième année.

d'apparence vulgaire. Oui, ce qui m'est surtout resté de cette noble et exquise lecture, c'est, d'abord, un ensemble de sentiments très élevés, dont j'étais tenté de me faire honneur à moi-même en même temps qu'à l'auteur ; une vue très profonde de la beauté morale, dans le conflit des passions les plus fougueuses ; la satisfaction d'apercevoir et de comprendre le devoir avec ses sacrifices nécessaires, et d'en garder le goût ; l'émotion des grands sommets et la peur des abîmes. C'est ensuite une impression très particulière de convenance, de bienséance, de respect humain, de politesse parfaite, un peu hautaine et dédaigneuse dans sa grâce, très propre à écarter toute idée de familiarité et de sans-gêne, parfois peut-être au prix du naturel : ces belles œuvres semblent faites pour tenir à distance certains lecteurs ; elles sont rebelles à certaines tendances, exclusives de certaines opinions ; les dispositions générales de l'auteur ont pu, au cours d'une longue carrière, être modifiées par diverses influences, mais les traits que nous indiquons donnent la physionomie originale d'Octave Feuillet, et c'est là, si nous ne nous trompons, le caractère même et l'unité de son incontestable génie, dans le groupe de plus en plus clairsemé des renommées contemporaines.

Si j'avais eu l'honneur dangereux d'être critique de profession, comme je le suis de rencontre, j'aurais sans doute aimé à me faire pardonner, par la bienveillance de mes jugements, cette prétention de juger les autres ; mais j'aurais aimé surtout à louer, de leur vivant, les grands et nobles écrivains, et à leur accorder, en retour des heures délicieuses que nous leur devons, avec cette joie qu'on leur

marchande un peu trop, un avant-goût de cette gloire que les plus confiants n'osent se promettre sans une secrète inquiétude et qu'on leur concède toujours trop tard. Il en est plusieurs à qui je pense : il en est peu à qui j'aurais plus volontiers rendu cette justice qu'à celui dont je parle ici, et mon envie de le mettre à sa vraie place, l'une des premières, eût été d'autant plus vive que cet écrivain, à la fois si goûté et si discuté, éprouvait plus de scrupules, qu'il s'interrogeait davantage sur la valeur réelle de ses œuvres, que ses succès mêmes n'avaient fait que nourrir en lui de plus intimes appréhensions, qu'il se comparait sans cesse, non pour s'octroyer la meilleure part à lui-même et se complaire dans son image, mais pour se considérer plutôt comme appauvri de ce qu'il découvrait de mérite différent chez les autres, comme déshérité des qualités souvent les moins compatibles avec les siennes, et incomplet des défauts mêmes qu'il n'avait pas. On l'a vu ainsi, jusqu'à la fin de sa vie, torturé par le sentiment de ce qui lui manquait, plus encore que rassuré par une approbation si constante. Ainsi pourraient s'expliquer quelques-unes des transformations intéressantes qui marquent sa laborieuse et féconde carrière; ainsi s'éclaireraient peut-être quelques appréciations trop favorables, dit-on, d'œuvres qui n'avaient rien de commun avec ses propres écrits, et qui en seraient la critique la plus dure et la condamnation même.

N'oublions pas que nous sommes facilement dupes de la célébrité des contemporains; qu'il se fait, après eux, un terrible travail de déblaiement, où l'on dépasse même d'abord la mesure de la sévérité : que le souvenir des Delavigne et des Scribe,

pour ne parler que du théâtre, est bien fait pour inspirer quelque souci aux auteurs ; que nulle part la mode et les préférences capricieuses du public ne se montrent autant qu'à la scène et dans le roman ; que nulle part non plus le dédain ou l'oubli, nés d'une mode nouvelle et d'un autre courant d'opinions ou de sentiments, ne préparent plus de mécomptes à ceux qui, vivants, savourent leur notoriété passagère. Plusieurs n'y sauraient songer sans effroi. Un jour, j'ai eu, bien jeune, avec Chateaubriand proche de sa mort, une conversation dont j'ai retenu chaque mot [1] ; une autre fois, plus tard, j'ai connu la forte émotion de causer, en un coin de salon, avec Mme Sand [2] : et voulez-vous savoir ce que tous deux, ces grands esprits, si certains de vivre, désiraient apprendre de ce maître obscur de la jeunesse qu'ils daignaient entretenir ? Ils lui demandaient (étaient-ils sincères ? je le crois) s'ils étaient absolument sûrs du lendemain et si leur œuvre n'avait rien à redouter des générations nouvelles.

II

On dira plus tard et ailleurs la vie d'Octave Feuillet. Je n'ai rien de qu'il faut pour la raconter

1. Voir, page 196, *Une Visite à Châteaubriand*.

2. Chez Edmond About, le 5 mars 1866, peu de temps après la publication des *Pages intimes*. Eugène Manuel, au sortir de cette soirée, rédigea par écrit son dialogue avec l'illustre romancier. Nous en extrayons la phrase à laquelle il fait ici allusion : « J'arrive (c'est George Sand qui parle) à l'âge où l'on s'inquiète ; je vois de tels changements dans les idées et le goût ! Je suis bien un peu le courant, tâchant de répondre aux sentiments nouveaux, de toucher aux questions nouvelles ; mais il arrivera un moment où je ne pourrai plus suivre et où j'irai rejoindre les vieilles choses, parce que les sentiments, le style même, tout aura changé. »

en détail. Je n'en sais guère que le peu qu'on a cité partout. Il n'aimait pas à parler de lui-même, et avait la pudeur de ses souvenirs. Je voudrais pourtant noter un point, c'est que ce romancier dont l'idéalisme veut être tout chrétien, et qui a fait de la foi une condition si rigoureuse du sentiment moral, est un fils de l'Université, non du séminaire : « Ces vieilles prisons classiques, dit-il, dans un de ses livres les plus connus, ont du bon : la saine discipline du cloître (il s'agit du lycée Louis-le-Grand, où il fit de brillantes études), le contact habituel de cœurs chauds et entiers, la longue familiarité des belles œuvres, des intelligences viriles et des grandes âmes antiques, tout cela ne donne pas sans doute une règle morale très précise, mais tout cela inspire un certain sentiment idéal de la vie et du devoir qui a sa valeur. »

Du reste, son histoire est, à peu de chose près, celle de ses ouvrages. Il put se livrer de bonne heure, sans lutte domestique, à son goût pour la littérature; il reçut de son père des conseils, non des reproches; il revint de Saint-Lô à Paris, à vingt-quatre ans; s'essaya, un peu à l'aventure, dans les journaux et au théâtre, et montra, dans la suite, peu d'indulgence pour ces premières tentatives, que la collaboration lui rendait un peu suspectes, et qui ne figurent pas dans ses œuvres.

C'était à la veille de la révolution de Février. Elle ne lui donna pas le goût de la politique. Il retourna de nouveau dans sa petite ville natale, y établit dès lors ses quartiers habituels; et c'est là, dans ce grand repos provincial, où d'autres n'auraient connu que le sommeil, qu'il composa ces *Scènes et Proverbes* qui ravirent aussitôt les lec-

teurs d'élite pour qui Musset cessait d'écrire. La place — et quelle place! — était vide. Octave Feuillet la prit et la remplit, comme pour donner la repartie à son prédécesseur et moraliser (n'exagérons rien) le *Spectacle dans un fauteuil*. Quand on songe que *La Crise*, *Rédemption* (sous leur première forme), *La Clé d'Or*, *Le Village*, *Dalila*, devenue peut-être sa plus forte œuvre de théâtre, ont paru de 1848 à 1852, en pleine tourmente politique, et lorsqu'il semblait si malaisé de se posséder soi-même, on est frappé de cette suite dans le travail, et l'on ne saurait, dès lors, refuser à Octave Feuillet le premier rang dans le genre où il s'est montré d'abord. — Comme romancier, il se fait remarquer presque en même temps, non avec *Bellah*, mais avec *La Petite Comtesse*, où sa manière propre est déjà si sensible. C'est en 1858, avec *Le Roman d'un jeune homme pauvre*, qu'il obtint l'un des plus éclatants succès du roman moderne. Nous pouvons dès lors examiner ici ce qu'il recherche, ce qu'il aime, ce qu'il crée et ce qu'il imite.

C'est une grande erreur de croire qu'on ne peut être original qu'en ne ressemblant à rien ni à personne. Autant et plus que le corps, l'esprit s'assimile les éléments dont il vit, et reçoit d'abord ce qu'il transforme. Si un auteur prenait la peine de s'analyser assez lui-même pour retrouver toutes les impressions de sa jeunesse, toutes les influences lentes ou instantanées, toutes les lectures, toutes les leçons, tous les entretiens, tous les spectacles qui ont déposé en lui les germes que chaque saison de son esprit verra éclore, il saurait, il nous dirait, pour une bonne partie, le secret de ses ouvrages. Il

serait facile de discerner, d'ailleurs, ce que les dons naturels, le tempérament propre, les circonstances, la volonté, et successivement d'autres impressions et d'autres modèles ont ajouté aux dépôts plus anciens, pour en faire la personne spéciale, l'écrivain qu'on ne saurait confondre avec aucun autre.

Au début, Feuillet se rattache très directement à l'école romantique, du moins par les côtés extérieurs et quelques procédés de composition. Il est moins éloigné qu'on ne le supppose des conceptions dramatiques de cette école, des ressorts qu'elle emploie, des dénouements qu'elle préfère. Il a gardé du romantisme quelques oripeaux démodés, la courtisane, le poison, le cloître gothique, les jeunes seigneurs libertins, chers au drame à l'italienne, même le vieux juif alchimiste, qu'il fait athée, l'on ne sait pourquoi (dans *Rédemption*), toute cette gourme dont Musset même ne s'était pas complétement guéri. Il a toujours eu un faible pour les vieux manoirs, qu'il restaure et modernise, pour les ruines, dont il fait un si heureux usage.

Pour le roman, la filiation est plus ancienne, remonte à de plus lointaines origines : ici c'est Rousseau qu'il faudrait nommer, c'est Chateaubriand, et M^me^ de Staël, et tous les romanciers femmes, jus qu'à George Sand. Le Cotentin devint sa Bretagne et son Berry. Autant Balzac lui a peu fourni, — il y avait là des antipathies de nature, d'éducation et de goût, — autant, au contraire, l'auteur de *Mauprat* a eu d'action sur le développement de son talent, avec Sandeau pour correctif. Ce sont romanciers de même trempe, sinon de même doctrine, dans des productions où M^me^ Sand semble être quelquefois l'homme et Feuillet la femme, par la justesse inter-

vertie des aperçus. Hugo, pour les mêmes raisons que Balzac, et pour d'autres encore, d'ordre politique, a eu peu de prise sur un écrivain si sobre, si discret et si contenu dans sa force, et qui n'a pas écrit de poésies : c'est une des particularités du talent de Feuillet, qu'il n'a pas publié un vers, comme c'en est une du talent dramatique d'Augier de n'avoir pas fait de roman.

Stendhal semble avoir inspiré le conte vénitien d'*Onesta;* mais combien Musset, — le Musset des *Comédies et Proverbes* (sans oublier Marivaux qui est là-bas, derrière) — a dû s'insinuer dans les veines de celui qui, après *Alix* et *Rédemption*, écrira *Le Cheveu blanc*, *L'Urne*, *Le Pour et le Contre!* D'emprunt, il n'en faut point parler ; mais que d'analogies qui ne sauraient surprendre!

Pourtant, Feuillet se dégagera de cette imitation comme des autres, lorsque le théâtre lui aura fait voir des œuvres hardies et puissantes, qui tenteront son émulation d'artiste. Ni le théâtre d'Augier ne le laissa indifférent, ni surtout celui de Dumas fils. Dumas le toucha de son prodigieux courant électrique; il en reçut des secousses dont le tressaillement a passé dans *Montjoie*, dans *Julie*, dans *Le Sphinx* et, en dernier lieu, dans *Chamillac;* enfin ses romans mêmes, après les vives et délicates analyses du cœur et les aventures romanesques des premiers récits, eurent leurs hardiesses voulues, qui n'avaient plus rien à envier aux plus fortes audaces des maîtres contemporains.

Cet artiste scrupuleux, ce vaillant, entreprenant comme les timides quand ils s'en mêlent, ne pouvait consentir à rester hors du ton de ses émules, non par ombre de jalousie, mais parce que, hanté

par toutes les formes de l'art, il en arrivait à craindre que sa source ne fût pas assez abondante, ni assez tumultueuse. De là, un double effet, très digne d'être signalé : d'une part, le besoin de créer, de progresser, de se renouveler, de provoquer, à son tour, toutes les émotions ambiantes (on trouverait facilement les rapprochements à faire) ; de l'autre, la fidélité à un certain nombre de principes, de sentiments, de préjugés peut-être, auxquels il se trouvait attaché d'abord par nature et par choix, et dont il est resté ensuite le prisonnier volontaire.

En revanche, il est toute une école avec laquelle il n'a point pactisé, ayant en horreur les brutalités de la forme, ou même les vulgarités voulues du réalisme bourgeois et populaire. Mais il plaçait à part et très haut Daudet, en quoi il avait raison, et plus haut encore un conteur d'une originalité rare, l'auteur du *Comte Kostia*, de *Méta Holdenis* et de *La Bête*, tous deux plus larges d'esprit et moins confinés dans un même ordre d'idées et de sentiments.

Quant aux derniers venus dans le roman (appelons-les les jeunes), il s'intéressait à leurs tentatives, applaudissait à leurs succès, reconnaissait chez eux un art dont le secret ne pouvait échapper à un si sensible organisme littéraire ; mais il ne pouvait consentir à les suivre, ou n'y était pas préparé.

III

Nous avons signalé les parentés inévitables, proches ou lointaines, dont tout écrivain garde le signe. Abordons l'homme et son œuvre, et dégageons de ses romans comme de son théâtre ce qui est leur vie propre.

Sa profession de foi, comme romancier, il l'a faite le 26 mars 1863, lorsqu'il prit séance à l'Académie française, où il succédait à Scribe : « En élevant le roman jusqu'à vous, vous ne l'honorez pas seulement, vous l'engagez: en lui reconnaissant des droits, vous lui imposez des devoirs; en l'accueillant dans votre famille illustre, vous lui commandez les convenances, les respects, la dignité des choses légitimes et régulières: vous lui conférez enfin la noblesse, pour qu'il se souvienne surtout qu'elle oblige. » Cette déclaration, qu'on pourrait prendre ici pour un engagement d'apparat, il la commente en la complétant, quelques années après, dans un passage du plus célèbre, du plus hardi et du plus discuté de ses romans, *Monsieur de Camors* : « Il faut aimer la vérité, la voiler, mais non pas l'énerver. L'idéal n'est lui-même que la vérité revêtue des formes de l'art. Le romancier sait qu'il n'a pas le droit de calomnier son temps; mais il a le droit de le peindre, ou il n'a aucun droit. Quant à son devoir, il croit le connaître : ce devoir est de maintenir, à travers les tableaux de mœurs les plus délicats, son jugement sévère et sa plume chaste. Il espère n'y pas manquer. » Ainsi, il admettra toutes les audaces — et aucune ne l'a fait reculer — à la condition d'en atténuer la crudité par toutes les précautions d'un art consommé. La conception sera violente, s'il le faut; l'exécution prudente et mesurée.

Assurément, l'intervalle est grand entre *Le Roman d'un jeune homme pauvre*, que je viens de relire dans la 128e édition, et *Monsieur de Camors* ou *Julia de Trécœur*, ses maîtresses œuvres, qu'aucun roman de ce temps (je parle de ceux dont l'au-

teur se respecte) ne surpasse en passion et en frénésie d'amour. Mais partout, dans ces ouvrages comme dans l'*Histoire de Sibylle* ou *Les Amours de Philippe*, dans *La Petite Comtesse* comme dans *Le Journal d'une Femme* ou l'*Histoire d'une Parisienne*, qu'on accepte ou non la donnée, qu'on résiste ou non à l'auteur, dans tous les développements, dans les transformations les plus sensibles de ce ferme et consciencieux artiste, la délicatesse de la touche égale la puissance des peintures, et la rigueur des principes littéraires ne fléchit pas devant les témérités qu'il hasarde. Il ne déconcerte que les lecteurs superficiels, il ne dément que les apparences. On peut trouver qu'il y a loin, de l'optimisme romanesque, de l'impeccable vertu du *Jeune Homme pauvre*, couronnée par le plus heureux dénouement, aux tragiques histoires de *Julia de Trécœur*, de *La Morte* ou d'*Honneur d'artiste*: mais qui ne voit que tous ces personnages sont de même famille, agissent par les mêmes principes, ont la même beauté morale ou les mêmes scrupules, les mêmes défaillances, les mêmes remords?... La même honte fait mourir la Petite Comtesse et Julie[1].

Il a peint la vertu de la femme dans toutes ses nuances; il a connu la faute à tous ses degrés, à tous ses moments : indices précurseurs, curiosités malsaines, coquetterie légère ou passion enflammée et inéluctable, n'ayant d'autre issue que la mort. Peu d'auteurs de ce temps ont pénétré mieux que lui dans le secret des plus poignants combats, nul n'a mieux analysé la perversion des consciences troublées et ces états morbides de l'âme,

1. *Julie*, principal personnage du drame de ce nom.

nés de l'ennui, de l'isolement, de l'abandon, depuis la tristesse alanguie jusqu'au désespoir farouche ou à la jalousie méditant le crime ; mais il se complaît surtout aux volontés héroïques, aux sacrifices surhumains, aux religieuses résignations, d'où la femme sort plus pure, plus noble, plus sacrée. Il sait les idylles de l'amour, il en sait les orages et les tempêtes ; il traite les crises aiguës et les maladies de langueur ; et, comme les plus réalistes, mais sans se salir en y touchant, il aborde les phénomènes d'un sensualisme nerveux prêt à succomber, ou la passion qui se matérialise dans une minute d'oubli. C'est ainsi que ce représentant attitré du roman honnête, comme on le répète encore, ne donne de limite à ses inventions que celles dont l'art lui fait une loi, et que ce timide n'a jamais eu peur que des bassesses de la plume et des défaillances du goût.

On s'explique qu'avec cette prédilection particulière pour l'étude du cœur féminin, où il excelle, il ait été compris, adopté, aimé d'abord par les femmes : il leur prête un si noble et si charmant langage, il leur restitue si éloquemment leurs titres à l'amour épuré, respecté, inviolablement partagé ; il combat si bien les dispositions de l'homme à les diminuer, à les reléguer, à les matérialiser ; il les a faites si faibles et si fortes, si ardentes et si nobles, si touchantes et si passionnées ; il a de telles pitiés et de tels pardons ! D'autres, avec une puissance que je ne conteste pas, les ont brusquées et violentées ; mais ceux-là n'ont obtenu d'elles qu'une faveur intermittente. Feuillet les a conquises le premier jour et retenues jusqu'au bout.

IV

Tous les vigoureux esprits de ce siècle, sous les formes les plus diverses, en prose ou en vers, au théâtre ou dans le roman, ont prêché et moralisé ; ils ont été des maîtres de sagesse, d'erreur ou de folie ; libres esprits ou croyants soumis, religieux ou sceptiques, ils ont proposé leurs solutions ou laissé entrevoir leurs préférences. Nous ne nous permettrons pas, en une matière si délicate, de pénétrer dans la conscience d'Octave Feuillet et de demander une profession de foi complète à un si honnête homme et à un si subtil artiste. Comment pourtant ne pas dire quelques mots de ce sujet plein de périls? Il a fait, dans ses œuvres, dans ses romans surtout, un emploi très systématique de la foi chrétienne ; elle devient souvent pour lui un élément essentiel, un ressort nécessaire aux sentiments qu'il met en jeu. C'est une religion très complexe, un peu vague et mystique, qui, selon qu'elle règne ou non sur l'âme, contribue à l'apaisement des passions ou les exaspère, et c'est par là que se mesure la valeur des personnages et s'obtient le triomphe ou la chute.

Octave Feuillet ne croit pas que des principes de morale puissent se soutenir par leur propre poids dans la conscience humaine, s'ils n'ont point de racines et une sanction plus haute. Nous l'accordons. Mais il ne lui suffit pas qu'on ait cette conviction. S'il n'est pas clairement croyant lui-même, il veut qu'on le soit ; il est, en tout cas, un constructeur d'églises (ou de chapelles) pour les autres ; il n'admet d'autre talisman que la foi positive dans les combats de la

vie : il réserve cette ressource suprême à ceux qui souffrent ; il veut que l'on partage avec ceux que l'on aime un sentiment si exclusif, mais si salutaire ; il semble ne pas admettre de milieu — et dans ses derniers romans moins que dans les autres — entre la religion chrétienne la plus stricte et le matérialisme le plus avéré ; il se préoccupe de sanctifier, de convertir ; et, depuis l'*Histoire de Sibylle* surtout, en passant par *Monsieur de Camors*, jusqu'à cette sombre aventure de *La Morte*, son déisme et son spiritualisme confessionnels se défient de la raison et la malmènent.

On connaît le grand débat plus que littéraire où Mme Sand, à la donnée excessive de l'*Histoire de Sibylle*, répondait par la non moins excessive histoire de *Mademoiselle de La Quintinie*. C'était introduire dans le roman, non sans risques, la question théologique ; et Feuillet travaillait à l'édification des âmes dans des livres auxquels nul prélat pourtant n'oserait mettre son approbation épiscopale, même quand les personnages y meurent en état de grâce. Il a pu plaire par là, avec une entière sincérité, à une catégorie très choisie de lecteurs qui n'aiment pas la philosophie et ont mal lu la *Religion naturelle*[1] ; mais il trahit les secrètes faiblesses et l'intolérance de ce monde qu'il a voulu peindre ; et c'est par là aussi qu'on l'a opposé à Musset d'abord, malgré l'apostrophe à Voltaire, puis à George Sand, puis à d'autres, moins dédaigneux des forces vives de la pensée moderne, moins préoccupés de la concilier « avec l'antique foi nationale ».

1. Titre d'un ouvrage de Jules Simon. La *Revue de famille*, où parut l'article sur Octave Feuillet, était dirigée par Jules Simon.

C'est, en résumé, un état d'âme un peu ambigu, et qui a dû gêner parfois ses admirateurs les plus convaincus. Il ne s'arrête pas toujours au point où la vérité, où l'équité le voudrait. « Tout homme qui ne prie jamais est un gredin ou une huître, dit le général, dans *L'Ermitage*. J'ai prié moi-même dans la bataille avant de charger. » Cet aveu, où un philosophe spiritualiste n'aurait rien à reprendre, ne suffit pas à la baronne. « Ah ! vous philosophez aussi, vous ? vous tranchez comme cela les questions avec votre grand sabre, vlan ! vlan ? » Et elle n'a de cesse qu'elle ne le décide à brûler un cierge, pour assurer le mariage qu'ils ont projeté entre leurs enfants. Que ne s'est-il contenté (je parle littérature, rien de plus) de la réponse de Maurice à Madeleine dans *Rédemption* : « Est-ce que vous êtes dévot ? — Comme il vous plaira. Je suis religieux et je crois en Dieu. » Comment ne pas regretter que, plus exigeant avec la foi à mesure que ses tableaux deviennent plus violents, il ait, dans *La Morte*, imaginé cette femme athée, cette pupille d'un médecin darwiniste, qui, logiquement, froidement, en vertu de sa doctrine philosophique, empoisonne sa rivale ? On le lui a durement reproché, et rien n'était moins nécessaire qu'une conception aussi cruelle pour défendre une religion qui se protège assez bien par elle-même. Il reste douteux que les assassins connaissent Darwin, et plus douteux que Darwin fasse des assassins parmi les jeunes filles ou ailleurs.

On voit le grave inconvénient d'écrire des livres qui veulent trop prouver en ces matières, et outrepassent les besoins de la cause. Cette exaltation d'un côté, cette sécheresse impie de l'autre, ces

femmes qui sont des saintes, ces maris qui sont des mécréants : il y a peut-être quelque chose de bien convenu et de bien arrangé dans ces thèses — ou ces anthithèses, — conformes, je l'accorde, au plus grand art classique, mais laissant après elles l'impression singulière d'un monde à part, où l'on ne fait pas toujours son salut, et où fermentent et éclatent toutes les passions que la religion devrait étouffer ou guérir. Oserons-nous dire que cette préoccupation trop constamment marquée est, dans l'œuvre d'Octave Feuillet, la partie inquiétante et en danger de faiblir, comme chez Mme Sand la part de socialisme romanesque et de chimère politique ?

V

Tandis qu'il veut sanctifier par la foi ses personnages féminins, il semble qu'il réduise les vertus de l'homme à l'honneur, dont il est tenté de faire le privilège d'une caste : « L'honneur, dans son caractère indéfini, est quelque chose de supérieur à la loi et à la morale ; on ne le raisonne pas, on le sent : c'est une religion. » Et dans le même livre *Le Roman d'un jeune homme pauvre* : « J'ai toujours pensé que l'honneur, dans notre vie moderne, domine toute la hiérarchie des devoirs. » Cette conception de l'honneur, il l'emploie même quelquefois pour caractériser la vertu des femmes : « Sans être armée de principes très solides et très élevés, elle avait au plus haut degré la religion des hermines et des femmes du monde, l'horreur des taches. » (*Un Mariage dans le monde.*) Aussi a-t-il été conduit, par cette transformation du sens moral à laquelle

le philosophe aurait fort à redire, à nous représenter de grands coupables auxquels il laisse l'honneur, comme il nous a dépeint de grandes pécheresses qui ont la foi.

Il est vrai qu'il s'agit d'un milieu spécial, que nous autres bourgeois connaissons peu. La noblesse remplit presque à elle seule les romans et les pièces d'Octave Feuillet, comme les rois et les princes les tragédies de notre théâtre classique ; et l'on en arrive à se demander s'il n'y a pas, en tout cela, un peu trop de gentilhommerie et d'honneur à la façon de l'ancienne France ; si cette société où se complaît l'auteur, et dont l'état civil est toujours emprunté à l'Armorial, où les hommes sont si chevaleresques, si délicatement généreux ou si foncièrement pervers, où ils peuvent être, à la fois, si passionnés pour l'honneur et si peu soucieux de l'honnête, où les femmes ont des grâces si attendries et des passions si frénétiques, est vraiment celle qu'il importe d'étudier et de donner pour modèle, à l'exclusion de toute autre ?

Ceci nous amène à signaler le peu de place qu'occupe dans les ouvrages de Feuillet nous ne disons pas l'élément populaire, qui en est absent, mais même cet élément moins grossier, je suppose, cette classe moyenne, ce *tiers*, qu'il ne juge point suffisamment propre à la passion élégante et de bonne tenue. C'est un faible qu'Augier ni Dumas n'ont eu. Et pourtant, chez Feuillet même, quelle merveille que *Le Village*, et combien ce court chef-d'œuvre, unique dans son théâtre, éveille d'émotions saines et pénétrantes ! Que n'aurait-il pas fait dans cette voie ? Mais il s'est trouvé comme engagé et entraîné ailleurs.

C'est que cet esprit, si rare et si puissant par tant de côtés, est patricien, lui aussi, sinon de naissance, du moins de tempérament, de goût et d'habitude. Il parle quelque part de la qualité de ce sang aristocratique, qui s'est distillé et raffiné dans les veines pendant cinq ou six siècles. La vie provinciale (et dans une province particulièrement retirée et retranchée), la vie de château, la vie, à Paris même, des grands hôtels aristocratiques, est le milieu qu'il préfère pour ses belles imaginations. C'est là qu'il a pris le décor et la mise en scène ordinaire de ses romans, le personnel restreint de ses ouvrages. Ce sont les habitations luxueuses qu'il aime, les pelouses, les étangs, les bois profonds, les charmilles discrètes, avec les longues journées désœuvrées et les nuits conseillères d'amour ; ou les boudoirs avec le huis-clos favorable aux perversions de la conscience. Nul romancier n'en a tiré de plus agréables ou de plus puissants effets, depuis les émotions les plus délicates jusqu'aux plus tragiques histoires. Mais n'est-ce pas faire une place trop large et donner trop d'avantages à une seule classe, à un seul culte, à un milieu social si exclusif et si restreint ? N'aimerait-on que là ? Ne souffrirait-on, ne lutterait-on, ne mourrait-on que de cette manière noble et littéraire ? Ah ! pauvres filles de la bourgeoisie provinciale ou parisienne, si charmantes et si simples, aimables femmes des classes moyennes, modestes et discourant peu, mais passionnées à votre manière, rêvant aussi d'unions heureuses et de fidélités éternelles, où êtes-vous dans ces belles pages qui humilient votre obscurité, ou qui vous ignorent ? Et qu'elle place y reste-t-il pour la vie réelle, où l'amour

n'est pas tout ; pour les problèmes sociaux, pour les misères, pour les convoitises, pour les romans de chaque jour et les drames de la rue ? Octave Feuillet avait le droit de circonscrire ses études ; mais il ne nous est pas interdit de le regretter, en songeant à toutes les fenêtres que Dumas et d'autres ont ouvertes si largement sur le dehors. La Révolution de 1848, qui l'avait surpris à ses débuts, et devant laquelle il avait fui effrayé, lui avait laissé un souvenir peu propre à lui faire aimer la démocratie : il avait vu le peuple aux jours d'effervescence ; il ne le connut jamais dans son existence normale, dans ses tristesses profondes, dans ses joies, dans ses espérances. Il se tint éloigné du citadin, et même du paysan. L'ordre et la sécurité, tels que l'Empire les lui donnèrent, purent seuls rassurer cette nature impressionnable et craintive. Il fut applaudi, fêté par ce monde nouveau, qui donnait l'illusion de l'ancien. Il plut à cette cour, à cette souveraine, à ces femmes élégantes, qui lui rendaient flatterie pour flatterie ; il subit l'attraction de cette société qui avait toutes les apparences de la distinction qu'il aimait. La liberté dont il avait besoin était celle du travail ; il put faire ses observations ou poursuivre ses rêves à loisir ; il étendit, il agrandit sa manière, il put jouir de succès mérités, en même temps que, partagé entre Paris et Saint-Lô, il goûta les joies domestiques les plus enviables, tant que le deuil n'attrista pas son foyer.

La guerre et la chute de l'Empire vinrent le troubler tout à coup dans sa sérénité ; et plus fortement, on le comprendra, qu'en 1848. Cette fois, ce fut de l'effarement. Tout ce qu'il jugeait con-

forme à l'ordre et à la paix publique, comme à l'intérêt des lettres, s'écroulait, à la fois, dans quel désastre ! Comment ce généreux et ce fidèle n'aurait-il pas gardé ses souvenirs ? Il renonça volontairement, malgré les dignes instances d'un ministre fait pour l'apprécier [1], à la seule faveur qu'il devait au régime disparu [2], et se remit au travail avec une vigueur nouvelle, avec une sorte d'acuité dans ses convictions et ses regrets, et un ébranlement général de son être, dont il ne se remit pas. Son talent, plus agressif, ne parut rien y perdre. Il vécut de plus en plus dans une solitude conforme à ses procédés de composition, dans un silence où il se repliait sur lui-même et se dérobait.....

Son art, devenu plus systématique, s'élevait par l'effet même des transformations du dehors. George Sand s'était reposée et apaisée dans ses idylles champêtres ; Feuillet semble plus âpre et plus passionné en vieillissant. Il reprend, pour les renforcer, des types déjà employés, il aborde des sujets inattendus, et, comme un maître qui inconsciemment se ferait disciple, il écrit *Le Sphinx*, *L'Acrobate*, *Chamillac*. Dans le roman, pour ne rien laisser subsister de ces accusations peu justifiées de mièvrerie et de fadeur, dont il a souffert toujours, il donne *Julia de Trécœur*, dès 1872, puis *Un Mariage dans le monde*, *Le Roman d'une Parisienne*, *Les Amours de Philippe*, *La Morte* et le dernier de ses romans, *Honneur d'Artiste*, compliquant les luttes de l'amour, assombrissant les dénouements, reprenant

1. Jules Simon, ministre de l'Instruction publique dans le gouvernement de la défense nationale et dans celui de Thiers.

2. Il était bibliothécaire des résidences impériales.

en quelque sorte son œuvre où *Dalila* l'avait laissée.....

Quel attrait gardent donc la distinction et l'élévation du talent, quel prestige exercent les belles œuvres sincèrement conçues, scrupuleusement composées, amenées à un degré de perfection presque absolue, pour qu'en dépit des différences d'origine, d'opinion et de milieu, en dépit même de dissentiments plus graves, et qui touchent au plus profond de la conscience, je ne puisse m'empêcher d'aimer, d'admirer ce romancier, cet auteur dramatique, ce poète (car surtout c'en est un), à qui l'on en peut opposer de plus considérables par la vérité de l'invention et la portée philosophique et sociale, mais non de plus attrayants et de plus honnêtes ? C'est qu'il a été artiste dans l'âme, toujours difficile pour lui-même, toujours en quête du mieux, idéaliste jusqu'à la fin, devant la marée montante et le flot bourbeux d'un réalisme sans digue ; c'est qu'il a eu la bienséance dans l'audace, la distinction persistante dans la passion ; qu'il donne et veut donner non l'impression banale de la vie journalière, mais le sentiment du noble et du délicat, cher encore à ceux de notre âge ; c'est qu'il a laissé, parmi quelques ouvrages justement discutés, des chefs-d'œuvre de grâce et de moralité ingénieuse, où l'émotion la plus touchante arrive à des effets qui rappellent ces études parfaites de musique de chambre, où se sont exercés les plus grands musiciens ; c'est que chez lui les femmes peuvent être coupables, mais non dégradées ; les hommes parfois criminels, jamais bassement, ni sans remords ; c'est qu'il a garanti bien des foyers, pansé bien des blessures cachées,

raffermi bien des défaillances, opéré bien des sauvetages en pleine crise, ou tragiquement fait la leçon aux fureurs de l'amour, en poussant jusqu'au gouffre le galop de Julia de Trécœur.

Je ne dirai pas qu'il a fait de la morale avec l'immoralité, comme on fit, un jour, de l'ordre avec du désordre ; mais on peut dire qu'il a multiplié, renouvelé, dans la passion, les moyens curatifs, et porté à l'aigu, pour les mieux guérir, les langueurs morbides de l'amour ; qu'il a, d'autre part, revendiqué avec force les droits de la responsabilité humaine contre les sophistes de l'irresponsable ; qu'enfin il a cru en Dieu et a osé le dire à une société qui s'en éloigne. Il a eu tort de trop penser avec une minorité, mais il a eu raison d'écrire pour une élite. Il a de tout point honoré les lettres, et, dans ce triage inquiétant que le siècle qui vient fera des œuvres romanesques de ce temps pour n'en conserver que l'excellent, Octave Feuillet demeurera parmi les plus purs, les plus respectés, et, maintenant qu'il n'est plus, les moins contestés [1].

1. Sous sa première forme, l'étude qu'on vient de lire rappelait, dans un passage qui n'a n'a pas été reproduit ici, l'amitié qui unissait Octave Feuillet à un peintre de talent, mort prématurément, Alphonse Hirsch, qui a laissé un « beau et intéressant portrait » du romancier. Alphonse Hirsch était le beau-frère d'Eugène Manuel.

ADOLPHE FRANCK[1]

Celui qui écrit ces quelques pages a grand besoin de s'excuser. Il n'est pas philosophe, et c'est d'un philosophe qu'il va s'occupper. Il n'est pas orientaliste, et le présent ouvrage est composé presque uniquement d'études hébraïques et orientales, dont l'examen critique réclamerait un savoir spécial. Le savant qui a laissé dans ce volume quelques-unes de ses plus fortes convictions avait fait de la science du Droit naturel son domaine propre, et l'auteur de cette préface, sur ce point encore, confesse toute son incompétence. Quels titres lui reste-t-il pour prendre la plume? Il a été, il y a plus de cinquante ans, l'élève de M. Adolphe Franck; il a trouvé l'affection fidèle de son premier maître de philosophie dans toutes les circonstances de sa vie, à tous les tournants de sa carrière; il est resté toujours un admirateur et un ami de celui qui n'est plus: il voudrait acquitter bien modestement une dette de reconnaissance.

On sait avec quelle surprenante précision se réveillent dans les mémoires vieillissantes les souvenirs les plus anciens. Je revois, comme au premier jour, cette longue et sombre classe de philosophie du lycée, alors collège Charlemagne, où j'entrai au mois d'octobre 1841, pour y compléter

1. Écrit pour servir de préface aux *Nouvelles Études orientales*, d'Adolphe Franck (Paris, Calman-Lévy éditeur, 1896). Ce recueil, formé d'écrits et de discours de dates différentes, a été publié après la mort de l'auteur. Franck était né en 1809, et il est mort en 1893.

ma préparation à l'École Normale. Nous étions assis déjà quand le professeur monta en chaire, vêtu de la robe, coiffé de la toque. L'âge serait-il donc quelque chose de tout relatif, et l'intervalle qui sépare l'écolier du maître garde-t-il sa distance première, sans que l'impression d'autrefois se trouve sensiblement modifiée par le déplacement des années ? Le maître est-il vieux ou simplement sans âge, parce qu'il est le maître ? N'y a-t-il pour les jeunes que leur propre jeunesse ? Ou bien M. Franck avait-il de bonne heure une de ces physionomies qui devancent la maturité et imposent le respect ? Serait-ce, au contraire, que nous substituons inconsciemment aux traits anciens, dont le souvenir s'est effacé, les traits récents, les derniers, les plus connus, comme un emprunt que le passé fait au présent ? Je vois toujours M. Franck pareil à lui-même. Était-ce bien, d'ailleurs, un professeur de trente et un an que nous avions sous les yeux, avec ce corps émacié, ce fin visage, anguleux et pâle, cette voix très nette, mais grêle et légèrement voilée, éprouvée déjà par une affection du larynx, acérée pourtant et pénétrante comme une lame ; avec tout cet ensemble enfin, plus ascétique encore que maladif, qui ne nous rappelait en rien les maîtres que nous avions eus jusqu'alors ? Dès la leçon de début, son langage aussi fut une nouveauté et un étonnement. Pour retrouver dans mes souvenirs de jeune homme un plus puissant effet de parole, une suggestion plus soudaine et plus émouvante, je dois me reporter à ma première année d'École Normale, aux incomparables conférences de Jules Simon.

Nous ne savions rien de la philosophie, mes con-

disciples et moi : immédiatement, nous fûmes conquis à cette science, ravis de ces recherches, à peine troublés et déjà convaincus. De leçon en leçon (et je n'étais certainement pas le seul dans ce cas), cette prise de possession fut pleine et entière. Je n'opposais alors aucune résistance à ce dogmatisme si ardent et si généreux, où tout me paraissait incontestable, à cet enseignement exalté, qui s'échappait de ces lèvres frémissantes avec une intensité de persuasion qui n'avait rien de scolaire, rien de professionnel. Tout l'homme que fut M. Franck était déjà dans cette chaire de collège : et moi-même, après tant d'années, tout en tenant compte de ce que l'étude, les leçons de l'École, la réflexion personnelle, les courants divers auxquels la philosophie n'échappe pas plus que le reste, ont pu apporter tour à tour d'éléments nouveaux chez un esprit très libre, je me retrouve encore sous l'influence de ce langage, et, sur les points essentiels, fidèle à ce corps de doctrine qu'aucun doute sérieux n'a pu sensiblement entamer.

Faut-il en faire honneur uniquement à la force de la vérité et à la vertu communicative du maître ? Une commune origine religieuse, en dehors même de tout dogme positif, explique-t-elle en partie cette entente ? Étions-nous déjà, par là, de plain-pied et en contact latent ? Ce qui n'est pas douteux, c'est que de ce premier enseignement date une croyance philosophique, très persistante en moi, à l'existence de Dieu, à la spiritualité et à la permanence de l'âme, à la liberté de l'homme, au progrès continu par l'idée du juste et du bien. Quand nous nous retrouvions, M. Franck et moi, à trente ou quarante ans d'intervalle, en dépit de quelques divergences de

forme et surtout de méthode, l'élève et le maître partageaient encore les mêmes convictions, vivaient des mêmes espérances.

Ceux qui n'ont pas connu, comme moi, M. Franck, et reçu son empreinte, diront que j'apporte dans ces souvenirs les lointaines et indulgentes illusions de l'écolier, avec le recul toujours favorable aux choses anciennes. Mais je ne crois pas qu'il y ait là rien de pareil. Et lorsque après Pâques la maladie obligea M. Franck à suspendre son cours et à partir pour Pise, quand on lui donna pour suppléant Jules Barni[1], tout jeune alors, et que j'ai bien connu dans la suite, combien fut sensible le changement ! Pourtant Barni, qui a été un philosophe pénétrant et un politique passionné pour les plus nobles causes, était un maître déjà très distingué, dont les leçons n'étaient pas sans valeur ; mais quelle différence ! J'entends encore sa voix triste, traînante, amollie au point d'en paraître nonchalante, sans accent, sans mouvement. Il nous donnait, avec plus de savoir que d'autorité, un enseignement subtil, abstrait, allemand, qui nous instruisait sans nous captiver, qui refroidissait notre zèle et nous faisait descendre d'une température à une autre.

Mon intention n'est pas de faire ici la biographie de M. Franck. Des voix éloquentes s'en sont chargées, quand nous l'avons perdu. Je rappellerai seulement qu'à son retour d'Italie il ne remonta que pour peu de temps dans sa chaire du collège Charlemagne. Agrégé de Faculté, après avoir été reçu le

1. Né en 1818, mort en 1878. Il vécut à l'étranger sous le second Empire, auquel il avait refusé de prêter serment. Il fut député de la Somme de 1872 à 1877. Il a traduit plusieurs œuvres de Kant.

premier à l'agrégation de philosophie, il était suppléant à la Sorbonne en 1843, et membre de l'Institut, un an après, à trente-cinq ans, à la suite de la publication de son livre fameux, *La Kabbale*.

Nous n'avons pas encore prononcé jusqu'ici le nom de Victor Cousin. Est-il possible de le passer sous silence ? C'est à cet arbitre de la philosophie d'alors que M. Franck a dû, comme quelques autres, sa rapide fortune ; et le temps n'a ni rompu, ni même relâché le lien qui les unissait, formé, d'un côté, de protection toujours un peu hautaine, mais franchement sympathique ; de l'autre, de condescendance reconnaissante. Oui, c'est un trait particulier à M. Franck d'être resté fidèle jusqu'au bout, sinon à toutes les idées de M. Cousin, du moins à l'homme. Il y avait là, outre un honorable sentiment de gratitude, des affinités de goût et de principes, que l'action directe du maître entretenait par une prodigieuse fascination. C'est, d'ailleurs, une erreur de croire que M. Franck et les esprits très divers, quelques-uns supérieurs, qui gravitèrent pendant plusieurs années autour de M. Cousin, se soient aussi complètement subordonnés à lui, en réalité, qu'on le suppose. On a dit assez justement qu'il a été un chef d'école sans disciples. Il a imprimé à la philosophie un mouvement, très digne encore d'attention, vers l'histoire des systèmes ; il a enrégimenté des travailleurs pour une tâche déterminée ; mais une fois l'œuvre faite (et le *Dictionnaire philosophique* de M. Franck en reste le résumé durable), la dispersion s'est opérée assez vite. Quelques-uns ont pu individuellement demeurer attachés au maître et lui garder leur respect ; mais tous ont, plus ou moins, recouvré leur indépendance,

chacun selon ses aptitudes propres, ses études préférées, son caractère ou son humeur. Les médiocres surtout restèrent les disciplinés ; les autres furent, plus ou moins, des réfractaires. Sans parler de MM. Damiron et Garnier, collègues laborieux et savants, qui étaient plutôt des contemporains que des disciples, ni de Jouffroy, qui fut un isolé, un rival, et, en son genre, un chef, non un subordonné, peut-on voir des esprits plus divers, plus libres d'allure, entraînés vers des travaux plus variés en des routes plus librement frayées, que MM. Ravaisson, Barthélemy-Saint-Hilaire, Vacherot, Jules Simon, Bouillier, Saisset, Bersot, Amédée Jacques, Paul Janet, Caro, et j'en passe ! La Révolution de 1848 fut, en ceci comme en beaucoup d'autres choses, le signal de l'émancipation, de la dispersion. Il s'agissait bien alors d'éclectisme ! Cousin lui-même ne tarda pas à se tourner vers des travaux d'un tout autre ordre, qui firent de lui un parfait littérateur. Il soumit ses ouvrages antérieurs à une revision dont la formule dernière fut la prudence, et ne garda plus guère de son omnipotence en philosophie que le souvenir d'un prestige destiné à décroître. Presque tous ceux qui avaient un instant connu l'internement prirent la clef des champs. Le coup d'État, le refus de serment, l'exil pour quelques-uns, tout contribua au désarroi. La jeune École Normale, avec Taine, faisait plus qu'échapper au joug : elle inaugurait la rébellion, pour arriver à la liberté un peu troublée qui nous agite encore. Il fallut compter, d'autre part, avec des doctrines que le mouvement social et révolutionnaire avait fait éclore ou reparaître. De tous les anciens élèves de Cousin, le plus illustre, Jules Simon, entra dans

la vie publique et, par la parole, puis, — quand l'Empire lui ferma la bouche, — par la plume, aborda résolument les questions vitales de ce temps. et n'a pas cessé, depuis lors, de nous dire, avec quelle autorité et quelle puissance ! les luttes de la conscience, du travail et du devoir.

M. Franck, de son côté, sans abandonner les problèmes de la philosophie générale, choisit d'autres sujets d'études. Deux ordres de travaux surtout, à partir de cette époque, prirent la plus large part de son temps, les questions de Droit naturel et les questions religieuses. Dans la spécialisation de plus en plus imposée à toutes nos connaissances, ces matières, auxquelles il était si bien préparé, devinrent l'objet préféré de ses méditations et de ses recherches.

Il avait esquissé un cours de philosophie sociale à la Sorbonne dès 1847; mais c'est au Collège de France, en 1854, qu'il inaugura sa remarquable carrière de professeur d'enseignement supérieur, lorsqu'il prit possession de la chaire de *Droit de la nature et des gens*, dont il fit dès lors son domaine propre. En confiant à un philosophe un enseignement qui avait été créé pour des jurisconsultes, on en élevait le niveau, peut-être même en modifiait-on utilement le caractère. Le souvenir et l'exemple de Jouffroy n'étaient pas faits pour inquiéter sur cette transformation. Par sa façon de comprendre sa tâche, M. Franck trouvait moyen de faire entrer dans son cours toute la philosophie, toute la morale et une bonne partie de l'histoire des idées en politique. En se consacrant avec son ardeur accoutumée aux questions de droit, il avait l'ambition de sauver tout ce qui pouvait survivre à la désorgani-

sation politique et au désordre des esprits, en face du despotisme. Car nul n'a plus résolument défendu les vérités de droit, même sous l'Empire ; et ce philosophe, qui ne crut pas devoir être toujours insensible à certaines avances[1], pouvait bien livrer quelque chose de sa personne, mais jamais rien de ses principes.

Nous rappellerons ici seulement pour mémoire la suite de ces solides études qui perpétueront son nom, *La Philosophie du Droit civil*, celle du *Droit pénal* et du *Droit ecclésiastique ;* les fortes et saines *Études sur les réformateurs et publicistes de l'Europe* depuis le moyen âge jusqu'au XIX^e^ siècle, qu'il sut rattacher si étroitement au programme de son cours. Mais où il était admirable et en avant de son temps, se séparant par là de ses propres maîtres, c'est dans tout ce qui touche à la question des pénalités. Cette grave question du droit de punir, nul ne l'a mieux élucidée que lui, lorsqu'il substituait au droit brutal du châtiment et de la vengeance le droit légitime de préservation pour la société, et qu'il mettait en pleine lumière, dans ses conséquences les plus fécondes, le principe presque nouveau de la défense sociale. Ce qui lui faisait si profondément aimer et si passionnément enseigner la nature du Droit et son essence même, c'est qu'il était un produit direct, une émanation historique des grandes vérités que le Droit proclame ; c'est que de 1789 et de la Déclaration des droits de l'homme était sortie l'émancipation de sa race ; c'est que la place même qu'il occupait, la parole qu'il faisait entendre, toute sa liberté, toute sa dignité,

1. Allusion à la faveur dont Adolphe Franck jouit auprès de l'empereur Napoléon III et de divers membres de la famille impériale.

tout son repos, tout son honneur, tout ce qui le faisait l'égal des autres hommes, était le fruit de cette conquête nouvelle, en était l'usage désormais assuré. Qu'il a dû souffrir, à la fin de ses jours, en mesurant le terrain perdu, au spectacle de ces lâches reculs de la pensée qui déconcertent notre raison[1] !

Tout en poursuivant, dans son cours du Collège de France, ses études sur le *Droit naturel*, il n'abandonnait pas le terrain où il s'était établi, dès le début de sa carrière philosophique, avec la *Kabbale*, c'est-à-dire l'histoire de la philosophie religieuse des Hébreux. Ce livre de forte science, et qui est resté de premier ordre, malgré les polémiques qu'il a suscitées, sera toujours consulté et gardera sa place dans le grand mouvement des études religieuses qui a marqué, en France, la seconde moitié de ce siècle.

Comme le XVI^e^ siècle a vu la Renaissance classique grecque et latine, le XIX^e^ siècle a été marqué par une renaissance des études orientales, qui dure encore. L'humanité, curieuse enfin de ses origines religieuses, s'est tournée vers l'Orient, comme vers le foyer des grandes croyances qui se disputent le monde. C'est de ce côté qu'ont regardé les explorateurs, les savants, les linguistes, les critiques, les philosophes, les poètes mêmes. La France, après l'Allemagne, avec tous les instruments de travail que la science a pu fournir, a pris corps à corps ces problèmes que le XVIII^e^ siècle avait si légèrement effleurés. *La Kabbale* avait paru en 1843, alors que Renan, séminariste, se débattait encore contre les assauts de sa conscience émancipée. *La Palestine*, de Munk, livre trop oublié, est de 1845. Le mouve-

1. Voir *Introduction*, note de la page XLVI.

ment une fois donné, rien ne l'arrêta. De tous côtés, les travaux les plus importants sur le judaïsme, sur les origines du christianisme, se multiplièrent. Feuilles savantes, commentaires critiques et philologiques, études magistrales, hypothèses hardies, tout parut à la fois. Ce fut un champ tout nouveau ouvert par l'exégèse à la discussion des croyances. On connut des langues nouvelles, de nouvelles formes religieuses ; vingt ans suffirent pour tout remuer et rajeunir tous les problèmes. L'histoire des religions devenait un élément même des recherches de la métaphysique. Un esprit aussi curieux, aussi clairvoyant que M. Franck ne pouvait demeurer étranger à des polémiques où tout devait l'intéresser. C'est alors que parurent successivement, dans le *Journal des savants*, dans les *Débats* et dans divers périodiques, les articles qui ont formé la partie déjà connue des *Études Orientales*. Ceux que M. Franck n'a pas eu le temps de réunir et de publier lui-même composent le présent volume[1].

Ces Études, qu'il eût été regrettable de laisser enfouies dans des collections qu'on oublie de consulter, ont un caractère que nous voudrions signaler en quelques mots, pour ne pas tromper l'attente des lecteurs, ni fausser non plus les intentions de M. Franck. Sa modestie eût souffert qu'on exagérât la portée de ses travaux et qu'on y voulût découvrir ce qu'il n'a pas prétendu y mettre. Tout savant et compétent qu'il était en ces matières, il n'a pas voulu faire œuvre originale. Il n'a pas, comme un Burnouf, un Mohl, ou comme, plus récemment, notre jeune et regretté James Darmesteter[2], creusé ou étendu le

1. Voir la note de la page 78.

2. Mort à la fin d'octobre 1894, à l'âge de quarante-cinq ans.

champ des découvertes philologiques et historiques dans leurs rapports avec les religions : il n'a pas lui-même élucidé, comme Munk, Derenbourg ou Joseph Halévy, quelques questions spéciales que la critique religieuse rencontre, à chaque instant, sur son chemin : encore moins a-t-il, comme Renan, interprété à sa manière, avec toutes les audaces poétiques d'une imagination née pour les grandes hypothèses, soit les textes sacrés, soit les documents nouveaux de l'histoire des religions. M. Franck est resté un philosophe surtout préoccupé d'idées générales, et un critique d'une école qui tend à disparaître, peu complaisante aux nouveautés contestables et plus disposée à défendre les résultats acquis qu'à s'aventurer dans la mêlée des plus récents systèmes. Il a mis son rare talent d'exposition, si clair et si limpide, au service des spécialistes de l'orientalisme ; il a jugé, discuté, vulgarisé leurs travaux ; il les a fermement avertis ; il leur a signalé certains périls ; il a rapproché, comparé les solutions, fixé l'indiscutable, dégagé le vraisemblable, éliminé le paradoxe et la fantaisie. Il est difficile d'analyser avec plus de netteté, de tirer plus logiquement les conséquences des choses, de faire entre les époques et les croyances des parallèles plus suggestifs, de mieux extraire des textes la leçon philosophique ou morale. Surtout, que d'occasions heureusement saisies pour faire plus exactement connaître le judaïsme, pour en marquer, en traits profonds, le caractère et le génie ; pour exposer la législation du peuple juif, pour fixer la physionomie vraie des Pharisiens, des Esséniens, des Sadducéens ; pour reculer bien avant l'ère chrétienne les admirables maximes qui abondent dans les sentences et les

proverbes du Talmud et de la Mischna ! Que d'idées erronées la lecture de ces Études contribuerait à dissiper ! Combien d'irréfutables réponses à l'ignorance, à la mauvaise foi, à l'intolérance aveugle ou intéressée ! Même après tant de publications que ces trente dernières années ont vues naître, on ne peut faire ni l'histoire des destinées et des doctrines du peuple d'Israël, ni celle des origines du Christianisme, sans tenir compte des jugements d'un si ferme esprit. C'est un genre de critique très particulière, non d'un simple curieux, d'un dilettante désireux, pour son plaisir, de discerner la vérité de l'erreur ; critique subtile et fuyante, où il entre bien de l'indifférence et bien du scepticisme à l'égard des choses mêmes : chez M. Franck, c'est toujours une enquête sérieuse, soutenue par des convictions passionnées, qui ne transigent point. Il tient la plume comme il prendrait la parole — j'allais dire l'épée, — considérant l'erreur qu'il combat ainsi qu'une ennemie. L'opinion qu'il condamne semble l'irriter comme une injure personnelle ; et cet homme, si excellent et si juste, en arrive à perdre même son sang-froid en présence des opinions à la mode, quand elles inquiètent sa conscience ou exaspèrent sa raison.

M. Franck — faut-il l'en féliciter ou lui en faire un reproche ? — n'a pas subi l'influence magique de Renan. Même sur des sujets qu'ils ont abordés tous deux, nul point de comparaison, nulle visible communion d'idées. Ils se sont tenus comme à l'écart l'un de l'autre, pour des raisons très diverses d'origine, de tempérament, de première éducation religieuse et philosophique. Ce n'est pas que M. Frank eût peur de certaines hardiesses : il a

accepté avec une grande liberté de vue les dernières conclusions relatives à l'authenticité, à la valeur historique ou théologique des livres saints ; il n'a reculé devant aucune des conséquences de l'étude plus minutieuse, plus rigoureuse des textes ; il n'a eu qu'un souci, c'est de préserver la tradition monothéiste, dont il fait honneur non pas à tous les sémites, erreur déjà relevée par Munk, mais aux seuls Hébreux et à la loi mosaïque. Il n'est pas superflu d'insister sur ce point que le fait même d'être Israélite, d'avoir eu communication et commerce domestique, soit avec l'Ancien Testament, soit avec la littérature rabbinique, contribue à expliquer un déisme si solide. Mendelssohn, en Allemagne, au siècle dernier, avait présenté un cas pareil. D'ailleurs, ni pour le philosophe allemand, ni pour M. Franck, les origines judaïques et une certaine fidélité à la tradition n'étaient de nature à entraver l'indépendance des idées philosophiques. Aucun culte, on le sait, si on le dépouille d'un certain nombre de pratiques matérielles, dont l'oubli ou même l'abandon ne suffit pas pour rompre les liens confessionnels et exclure de la synagogue, n'est plus proche du déisme pur, plus exempt de conceptions étroitement théologiques, plus apte à la transformation philosophique.

Cependant, à côté ou au-dessous de cette idée rationnelle de Dieu, dont M. Franck s'était fait le défenseur, et qu'il regardait comme l'unique solution possible au problème de la destinée humaine, il admettait volontiers, à titre de concession propre à pacifier les peuples, que chacun ajoutât « l'essentiel de la religion où il était né » ; à ses yeux c'était « un complément utile, presque nécessaire »,

aux âmes non encore suffisamment libérées pour se contenter de la seule idée de Dieu. Il avait donc quelque indulgence pour les diverses formes du mysticisme, et sa conception de l'idéal ne lui paraissait pas incompatible avec quelques défaillances de la raison. Ses études sur la *Kabbale* lui avaient laissé un goût d'idéalisme poussé parfois jusqu'à l'exaltation; et s'il n'avait pas été, en somme, essentiellement philosophe, c'est plutôt du côté des mystiques qu'il aurait penché, pour fuir certaines aberrations du criticisme. Voici, à ce sujet, un passage de ses *Nouvelles Études religieuses*, dont il ne faudrait pas tirer des conséquences trop rigoureuses, mais qui ajoute un trait digne d'être noté à cette figure si originale : « L'idolâtrie a son principe dans la nature humaine : pourvu qu'elle ne s'abaisse pas à de petites idoles et ne dégénère pas en de méprisables superstitions, pourvu qu'elle reste féconde en œuvres d'art, de poésie, d'abnégation, de charité, sans avoir la prétention d'arrêter l'essor de la raison, les conquêtes de la science, les progrès de la liberté, il faut l'observer avec un intérêt respectueux et la laisser faire. »

Ainsi, ce qu'on a appelé sa condescendance pour des croyances qui n'étaient pas les siennes, sa déférence pour le Christianisme n'était qu'un des aspects de sa tolérance en matière religieuse ; il lui plaisait de trouver même dans un culte positif des reflets de la vérité universelle. C'est là un « état d'âme » qui n'est pas rare dans notre temps, et que M. Franck n'eût pas vu se développer sans une curiosité sympathique. Il n'eût pas été surpris du mouvement, mal défini encore, qui pousse ou ramène aujourd'hui un certain nombre d'âmes généreuses, un peu faibles, même un peu naïves,

effrayées du scepticisme et de ce qu'elles appellent les échecs de la philosophie pure (on a dit « la faillite de la science », ce qui est plus grave et non moins injuste), vers une religiosité vague, douce, également apparentée à la raison et à la foi, qui toutes deux s'en accommodent provisoirement. Ce genre de mysticisme est actuellement la ressource dernière, le remède réservé d'un pseudo-rationalisme incomplètement satisfait. C'est comme une porte dérobée qu'on se ménage sur l'invisible et sur l'inconnaissable, ou plutôt une soupape de sûreté, qui doit garantir des explosions mortelles de la raison inconsidérément surchauffée.

Il y a longtemps que la philosophie et la foi se trouvent en présence de deux sortes d'esprits et de penseurs : les uns surtout frappés des forces inconscientes et des fatalités de la nature, de l'impassibilité apparente, des inéluctables brutalités du grand tout, qui accable notre faiblesse, de l'impuissance de la volonté à conjurer les mêlées furieuses d'une humanité qui se cherche, qui s'ignore, au sein d'une société qu'on serait tenté de trouver plus haïssable à l'état civilisé qu'à l'état barbare. Ceux-là, par une conclusion logique, aboutissent à l'autonomie de la matière, à la négation, à la suppression de l'ordonnateur suprême. Les autres, frappés, au contraire, par l'enchaînement des choses, plus sensibles à l'ordre qu'au désordre, ravis par la beauté des idées de justice et de droit, résignés, d'ailleurs, à ne pas tout savoir et à ne pas tout expliquer, mais convaincus que cette incapacité de comprendre est la condition même de notre destinée, concluent à la réalité de l'âme incorporelle, à l'existence et à la providence de Dieu. On sait de quel côté se rangeait M. Franck.

A une époque où des intelligences très ouvertes s'accommodent trop aisément de tout, acceptent tout, excusent tout, où une indifférence raffinée, ironique et ultra-tolérante ne se donne même plus la peine de s'intéresser à la vérité ou de malmener l'erreur, dans ce qu'elles ont, l'une ou l'autre, de simplement probable, M. Franck a donné ce rare exemple d'une conviction qui ne désarme pas. Il était de la famille des optimistes sincères. La justice, le droit, la volonté libre, l'âme et Dieu, voilà les idées qui ont fait l'unité de sa vie et de ses travaux. Il les poursuit et les applique en philosophie, en morale, en histoire, en législation. Il leur subordonne le monde intérieur et le monde extérieur, sans se laisser décourager par le spectacle des choses violentes et malfaisantes : nature essentiellement sereine et douce, en dépit des accès d'une irritabilité mal contenue, nature aimante et consolante, incapable de comprendre que le mal soit la loi de l'univers, la misère et l'ignorance notre lot, l'iniquité monstrueuse le dernier mot de la vie. Pour affirmer de telles croyances, il s'en tenait à des moyens très simples, qui avaient également suffi à ceux de son groupe philosophique. Il trouvait entre la plus haute raison et le vulgaire bon sens plus de rapports que certains philosophes n'en admettent. C'est là qu'on peut reconnaître qu'il a été d'un temps, sinon d'une école : sa philosophie par sélection, librement éclectique, faisait une large part à la conscience, au consentement universel, tels qu'on les concevait alors. Bien qu'il ne fût pas normalien, il avait avec des hommes tels que Jules Simon, Bouillier, Bersot et d'autres, plus d'une ressemblance. Il affectait parfois de rester étranger aux

débats qui s'engageaient ailleurs, et n'accordait qu'une faible attention aux sciences proprement dites ; il ne les ignorait pas ; il ne les dédaignait pas : il s'en passait.

Il faut bien le dire, une autre génération de philosophes et de professeurs de philosophie s'est élevée récemment, qui affecte de ne plus comprendre M. Franck et ses contemporains. M. Franck, du reste, leur rendait volontiers la pareille. La philosophie, pour qui l'étudiait il y a quarante ans encore, et pour qui essaie d'en suivre aujourd'hui les progrès, n'est plus reconnaissable. Les points de vue semblent avoir changé. D'autres questions se sont posées, ou les mêmes ont été posées autrement. Il est incontestable que des méthodes plus rigoureuses dans l'observation des phénomènes, des rapports plus étroits et mieux reconnus entre le physique et le moral de l'homme ont rattaché plus savamment les manifestations de la pensée à celles de la vie. La biologie est venue en aide à la psychologie; les sciences mathématiques, la géométrie, sont redevenues ce qu'elles étaient pour les plus grands philosophes ; on est allé plus au fond des problèmes, pour remettre, avec Kant, tout en question. La certitude s'en est-elle accrue à proportion de l'effort? La lumière ne s'est pas faite, mais les ombres se sont déplacées.

Quand j'essaie de faire revivre un homme et un philosophe, qu'on ne m'accuse pas d'être sévère et injuste pour notre jeune école philosophique, ni surtout pour les maîtres remarquables qui l'ont formée, dont il est impossible de ne pas louer le savoir étendu, la curiosité aiguisée et pénétrante, la parfaite sincérité, et cette disposition d'esprit

qui les portait et porte encore leurs disciples à chercher le vrai par tous les moyens et dans toutes les voies nouvellement frayées, avec une obstination recueillie et tranquille, sans autre souci que de se rapprocher toujours davantage de la vérité, sans craindre même de confesser leur impuissance. Ces maîtres sont assurément d'un temps où l'on ne se paie pas de mots, et où la philosophie est tout autre chose qu'une rhétorique plus édifiante. Mais comment oublier que, parmi les philosophes de ce groupe, les plus éminents peut-être et les meilleurs en qui l'on pouvait le plus espérer, ont, un beau jour, gardé le silence et sont rentrés dans l'ombre, découragés, absorbés par quelque méditation dont ils gardent le secret, laissant à d'autres l'action dans les luttes contemporaines? M. Franck, toujours sur la brèche, continuait de combattre le bon combat de la philosophie spiritualiste, avec des armes qu'on jugeait un peu ébréchées, pourtant bonnes encore à frapper de grands coups. Il respectait, il plaignait ces démissionnaires de la philosophie, sans les imiter. Il honorait leurs scrupules, qu'il ne partageait pas.

Quant aux plus jeunes maîtres et aux derniers venus, il les trouvait un peu subtils, obscurs, plus propres à la recherche qu'à l'enseignement, plus préparés par leurs études et leurs conceptions de la science philosophique à compliquer les problèmes qu'à forger les volontés et à éclairer les consciences. Il avait à leur égard une inquiétude double : il en voulait aux uns de tout réduire à des abstractions sans réalité et à un criticisme sans issue ; aux autres d'aller demander aux laboratoires et aux amphithéâtres le secret des choses et la notion de Dieu. Il ne croyait pas, à voir leurs tenta-

tives de construction, que les assises de la philosophie en fussent consolidées. Il ne demandait au monde extérieur que ce qui était nécessaire pour expliquer le monde de la conscience ; il tenait à sa psychologie et à sa théodicée, se défiant également des complications de la métaphysique nouvelle et des empiètements croissants de la physiologie et de la médecine. Dans certains cas, le vieux monothéiste d'origine et d'éducation se révoltait et se cabrait. Il eût considéré comme une trahison de paraître se rapprocher de ceux qui, à un degré quelconque, mettaient en péril non seulement ses doctrines, mais les procédés au moyen desquels il les avait édifiées. En somme, réfractaire aux évolutions d'une science devenue, ce semble, plus curieuse de ses méthodes qu'appliquée à ses conclusions, il persistait à penser que la vérité philosophique était plus facile à dégager que les métaphysiciens d'Angleterre ou d'Allemagne et leurs disciples ne le prétendent, et qu'on faisait de bien grands détours pour arriver au même point. Dans ce nouveau vocabulaire de la philosophie, si différent de celui du *Dictionnaire* de 1844, d'autres mots représentaient-ils vraiment d'autres choses ? Il ne le croyait point. Non qu'il fût, encore une fois, hostile au progrès, ni qu'il jugeât la philosophie achevée et fixée comme en un catéchisme officiel ; mais il avait des doutes sur la valeur des démonstrations et des craintes sur leurs résultats. En serait-il donc de la philosophie et de la morale comme de la médecine, dont on dit couramment que celle d'il y a trente ans ne compte plus, et qu'on a tout changé, les remèdes, et probablement aussi les maladies ? ou comme de la littérature, dont les productions

antérieures à ces vingt-cinq dernières années sont entachées de rouille et de moisissure, et hors de la beauté et du goût, parce qu'ils sont hors de la mode? M. Franck n'avait pas deux façons de poser ni de résoudre les problèmes de la vie et ceux de l'univers. Cela simplifiait beaucoup sa philosophie. Il n'y voulait ni tant de finesses, ni tant de réserves, ni tant d'obstacles accumulés, ni tant d'échappatoires. C'était un croyant à sa façon; il pratiquait sa philosophie comme on pratique une religion, pour les bons effets qu'on en doit attendre, autant que pour les lumières qu'elle projette sur le monde. Il ne trouvait pas cet état contradictoire avec les exigences de la raison la plus libre, puisqu'il y était arrivé par des méthodes exclusivement rationnelles. Et comme ni Dieu, ni l'âme, ni la vie future ne faisaient doute pour lui, il parlait, il enseignait, il agissait en conséquence. Il regardait toujours vers la réalité, vers la vie, en vue du devoir direct. Rappelant, par certains côtés, le philosophe Jacobi, il ne se perdait pas dans l'abstraction; il faisait de ses idées des instruments, de ses opinions des actes.

De là, la physionomie bien tranchée de cet intraitable spiritualiste, en qui semblaient se fondre, sans conflit ni résistance, les mystères de l'atavisme mosaïque, les ardeurs passionnées des prophètes, les argumentations enveloppantes des talmudistes, les convictions acquises par l'étude de toutes les doctrines philosophiques, enfin le souvenir des persécutions passées et le sentiment profond des libertés modernes. De là, par suite, cette éloquence spéciale de prédicateur laïque, qui, partout, dans la chaire du Collège de France, aux séances particu-

lières de l'Institut, aux réunions du *Journal des Savants*, dans les examens et les concours où il était juge, dans les conférences publiques, et jusque dans les entretiens privés, éclatait en paroles fiévreuses, dont ses écrits ne suffisent pas à donner une juste idée. Cette foi en un certain nombre de vérités reconnues, incontestées, il aimait à s'en prévaloir; il ne prenait pas facilement son parti, comme d'autres, d'une opposition ou d'un désaccord; il se complaisait à pousser à fond la discussion, à dogmatiser, à batailler, tolérant par principe et cependant acharné, par habitude de polémiste.

Oui, sa parole était encore supérieure à sa plume : quelle chaleur et quels élans, même avec une qualité et un volume de voix qu'on aurait cru insuffisants, et qui forçaient l'attention! Quelle insistance dans l'attaque! Quelle émotion nerveuse! Quelle poussée impétueuse d'arguments à déconcerter un adversaire pris à l'improviste! Qui a parlé avec une émotion plus communicative de Dieu, de l'âme, du droit, de la justice, de la liberté, de la concorde? C'était vraiment alors un tempérament d'apôtre, avec quelque chose d'inspiré, parfois d'emporté, avec une flamme intérieure toujours allumée. Tel je l'avais entendu, jeune maître, au début de sa carrière; tel, et plus jeune peut-être, il se montrait dans son extrême vieillesse. Qui n'a-t-il pas essayé de persuader, depuis ses confrères de l'Académie des Sciences morales et politiques, ou ses collègues de l'agrégation de philosophie, jusqu'aux ministres des autres cultes, et jusqu'à cette impératrice devant laquelle, un soir, à Compiègne, il déploya toute la souplesse de son esprit, toute sa pressante dialectique, sur des

matières de pure philosophie, à la grande surprise d'un auditoire un peu inquiet, tandis qu'oubliant le courtisan pour ne faire parler que le logicien, il s'obstinait à instruire la plus charmante et la plus auguste des incompétences!

Il avait, du reste, des côtés gracieux et délicats, des qualités d'homme de salon, aimant à s'entretenir avec les femmes, bien préparé à se faire comprendre d'elles et à les captiver par les conversations habituelles d'une compagne incomparable, qui, prématurément ravie à son affection, a laissé beaucoup d'elle-même à cet heureux et intelligent foyer de famille. Il a même esquissé quelques portraits de femmes, choisies parmi les plus distinguées de son cercle intime, et qui feraient honneur au plus fin moraliste, s'il était permis, un jour, de les publier.

Quelques mots encore. Quand on a eu toute la vie, comme M. Franck, la haute conception du Droit, on doit détester la guerre, qui est la Force. Ce n'est pas lui qui eût signé la fameuse page de Cousin sur la légitimité des luttes sanglantes entre les nations! Aussi était-il conséquent avec lui-même en se mettant, après 1870, avec MM. Jules Simon et Frédéric Passy, à la tête de la *Ligue pour la paix*, qui se propose de substituer, selon une conception déjà vieille, l'arbitrage à la violence. Il aimait cette œuvre de haute philanthropie, bien conforme à son caractère. Quand l'Europe se ruinait en armements, il publia même un journal périodique pour y exposer ses idées, et ce rêve fut un des derniers de sa belle existence. Il rêvait également la paix dans l'intérieur des États, alors que le conflit des intérêts semait les germes de la

Universitas
BIBLIOTHECA

guerre civile, plus détestable que la guerre étrangère. Enfin, il eût voulu la paix religieuse. Il fut président de la *Ligue nationale contre l'athéisme :* il concevait un symbole supérieur à tous les cultes positifs, avec Dieu et l'âme immortelle pour tout expliquer et tout concilier. Il eût applaudi à ce congrès des religions, réuni à Chicago [1], première et informe tentative d'une idée non mûrie encore. Il se fût associé, s'il eût vécu, au projet d'un nouveau et plus vaste congrès international pour 1900, que le réveil d'une aveugle et stupide intolérance rend plus nécessaire que jamais. Un livre comme la *Religion naturelle*, de Jules Simon, livre admirable, qu'on ne peut ouvrir aujourd'hui sans confusion ni tristesse, pourrait, avec les écrits mêmes de M. Franck, servir de fondement au nouvel évangile des peuples, pour la plus désirable et la moins prochaine des fraternités !

Deux conférences terminent le présent volume [2] ; elles sont bien le testament de M. Franck et le résumé fidèle de ses études préférées : l'une sur le *Monothéisme hébreu*, l'autre sur l'*Idée de Dieu dans l'histoire de l'humanité*. On dirait les deux dernières leçons du professeur et du philosophe, et son suprême combat contre l'athéisme. On y entend comme un écho des grandes paroles du Sinaï ; mais on y reconnaît surtout les généreuses convictions de l'âme ardente que fut M. Franck, et qui sont bien faites pour le recommander à l'estime de tous les penseurs, et aux méditations mêmes de nos jeunes et hardis philosophes.

1. A l'exposition universelle de 1893.
2. Voir la note de la page 78.

JULES SIMON[1]

Pourquoi m'a-t-on demandé ces quelques lignes, et pourquoi ai-je accepté de les écrire ? Aux premiers mots, j'ai senti défaillir ma volonté, sous le coup d'une douleur sans pareille. Il me faut faire un violent effort pour me reprendre. J'aimerais mieux me taire encore devant le cercueil de mon cher maître, et pleurer simplement avec ceux qui le pleurent, avec cette admirable femme dont le dévouement l'aidait à vivre, avec ses fils et ses petits-enfants, comme un vieux fils frappé moi-même, au cœur !

Je voudrais surtout ne parler que de lui. Mais comment ne point rappeler ce qu'il a été pour moi depuis plus de cinquante ans, tour à tour mon professeur de philosophie à l'École normale, mon appui, mon conseil dans ma carrière, le protecteur et l'ami le plus dévoué à toutes les heures de ma jeunesse et de ma maturité, le ministre qui me prit, pendant ou après les heures troublées de la guerre, du siège et de la Commune, comme collaborateur et comme confident, à Versailles et à Paris, quand les fonctions de chef du cabinet et du secrétariat étaient mêlées à tant de choses, et qu'il fallait songer, en même temps, à défendre le passé et à réformer l'avenir ?

1. Article écrit au lendemain de la mort de Jules Simon (9 juin 1896), pour le numéro du 15 juin de *La Vie contemporaine*, que Jules Simon avait fondée en 1888 et dirigée sous le nom de *Revue de famille*. Nous supprimons les deux premières pages de l'article, qui rappellent seulement la collaboration de Jules Simon à cette publication.

Dès lors et ensuite, que de centaines de fois n'ai-je point gravi ces cinq étages de la place de la Madeleine, où les plus illustres et les plus humbles ont passé, pour m'asseoir à ce foyer aimé, où j'ai pris part à tant d'affections, de joies, d'espérances, de douleurs et de mécomptes ; où j'ai vu paraître et disparaître tant de visages connus ; où j'ai frôlé tant de renommées ; où j'apportais le culte silencieux d'une tendresse pleine d'intimité, que l'admiration avait fini par ne plus gêner ! Haletant et m'arrêtant à chaque marche, je viens de le remonter, cet escalier ; et c'est aussitôt un amoncellement de souvenirs qui m'écrasent, une angoisse qui m'envahit tout entier, à l'heure de l'adieu, un déchirement comparable à celui des plus profonds deuils de famille !

Et croyez-vous qu'en ce moment ce soit l'homme politique, ou l'orateur, ou l'écrivain que j'évoque ? Est-ce le grand lutteur, le ministre, le président du conseil, l'académicien ou le journaliste que je revois dans ma pensée ? Non ; c'est l'homme bon, d'une incomparable bonté, d'un dévouement que rien ne lassait, dans la vie duquel le désir d'être utile, de venir en aide aux misères, de prêter son concours à toutes les œuvres d'assistance, de charité et de solidarité humaine, de seconder tous les efforts, d'échauffer toutes les volontés, avait peu à peu pris la place principale au milieu de tant d'autres labeurs tyranniques, qu'il acceptait pour sa dignité et son honneur. Sait-on assez, dit-on assez que de tout temps, mais de plus en plus, il a été épris de pitié pour les humbles, pour les travailleurs, pour tous les misérables, pour tout ceux qu'il faut racheter, émanciper, sauver des autres et d'eux-mêmes ; et qu'après avoir été le sujet préféré de ses écrits et

de ses discours, ils sont devenus l'objet de sa préoccupation active, de sa sollicitude journalière, de son ardent amour?

Quelle patience et quelle obstination dans les services à rendre! Sa vaste correspondance était surtout faite des intérêts, des besoins, des appels d'autrui. Pour y satisfaire, il avait toujours la plume à la main, la parole prête, et combien de fois la bourse ouverte! Pour tout ce qui était appui et secours dans l'enseignement, aux degrés les plus infimes et sous toutes les formes, il avait longtemps employé mon entremise, toujours ému d'une demande et empressé d'en tenir compte. Mais quelle invraisemblable clientèle d'obligés que la sienne! Il laissait de côté les plus gros soucis de sa vie, parlait, écrivait, agissait en faveur d'un inconnu, d'un importun, quand ce n'était pas de quelqu'un dont il avait eu à se plaindre. C'était sur ses nuits qu'il prenait le temps que ses journées lui refusaient.

N'avez-vous pas été frappés de l'unanimité des éloges qui suivent sa mort, et qu'on lui a si souvent mesurés et marchandés de son vivant? Quel bien lui eût fait la moindre de ces oraison funèbres! Il y a longtemps qu'il n'avait rien entendu de pareil, et c'est un peu tard pour lui accorder les louanges consolatrices qui manquèrent à sa rude et laborieuse vieillesse, attristée encore par des infirmités sur lesquelles le robuste Breton ne pouvait prendre son parti, lui, presque aveugle devant ses chers livres!

Et pourtant quelle place il a occupée, pendant soixante ans, dans l'enseignement, dans la philosophie morale et sociale, dans la politique militante,

dans la presse, à la tribune, dans le gouvernement direct de son pays, dans l'estime des étrangers, dans le mouvement et la transformation des idées contemporaines ! Quel champ parcouru, depuis l'École d'Alexandrie [1] jusqu'au Sauvetage de l'enfance [2] ! Que d'idées jetées dans la circulation par des livres dont chacun fut un événement, *Le Devoir*, *La Liberté de conscience*, *La Religion naturelle*, *La Politique radicale !* Quelles révélations avec *L'Ouvrière* et *L'Ouvrier de huit ans !* Comme la démocratie s'est assimilé ses doctrines, ses principes, ses solutions les moins contestées, au point d'en oublier à qui revenait la paternité de tant de vérités alors nouvelles ! Que d'éducations politiques il a faites, dont on pouvait attendre des fruits meilleurs ! Et comme les derniers venus à la vie publique connaissent peu ce que des hommes tels que Jules Simon ont fait pour la liberté, au cours de l'Empire, quels sacrifices ils ont acceptés, comme ils se sont prodigués par avance pour la république rêvée, alors que leurs plus illustres successeurs n'étaient encore que des étudiants en rupture de ban ou des enfants en sevrage !

Jules Simon était le dernier survivant d'une génération glorieuse, que notre jeune démocratie a pu connaître à peine. Il était, de tous, le plus merveilleusement doué. Éloquent par nature, travailleur infatigable, il croyait, comme les Grecs et les Romains, ses maîtres, à la vertu de l'éloquence, mais d'une éloquence noble, généreuse, faite uniquement

1. *Histoire de l'École d'Alexandrie* (1844-1845).

2. *L'Union française pour le Sauvetage de l'enfance*, fondée en 1888. Cette société, dont le président est aujourd'hui M. Paul Deschanel, fut présidée à sa fondation par Jules Simon.

de force persuasive, exempte de vulgarité, de violence et d'outrages. Instruit, et lisant toujours, étudiant, observant toujours, il employait pour des improvisations d'une perfection de forme sans égale les trésors de sa mémoire et de sa science. Pour s'en faire une idée, il faut l'avoir entendu à l'Institut, à l'École Normale, aux cent associations dont il était membre, trouvant partout et toujours, pour charmer ou émouvoir, des trésors de grâce et de délicatesse ou des effets d'une incomparable puissance.

Il n'est plus! Qui représentera désormais, au même degré, avec la même noblesse de pensée et la même fascination de parole, cette haute et sereine philosophie spiritualiste, autrement vivante et réconfortante que le flottant scepticisme dont notre temps s'amuse et meurt? Qui personnifiera, comme lui, la liberté véritable sans excès ni reculs, le progrès sans les utopies qui le compromettent, l'éternelle aspiration vers la justice sans les revendications haineuses, sans les menaces, sans les retours inquiets de la peur vers la sécurité du despotisme? Qui embrassera dans une conception plus large et plus féconde toutes les œuvres d'assistance et de prévoyance, dont la charité n'est que l'incomplet et impuissant auxiliaire? Qui aura traversé avec une probité plus intacte, un plus absolu désintéressement, une médiocrité de fortune plus dignement acceptée, au sortir des plus hauts postes, l'époque d'ardentes jouissances où nous summes, avec ses promiscuités suspectes, ses gains rapides, ses accommodements sans scrupules?

Chez Jules Simon (l'œuvre considérable qu'il a laissée le prouve suffisamment), le philosophe n'a jamais pu céder complètement la place à l'homme

d'action : c'est là sa physionomie propre et bien originale, qui le distingue des plus importants personnages de notre époque, et le met peut-être au-dessus d'eux tous. Sa philosophie a gêné sa politique. Il a pu croire les hommes meilleurs qu'ils n'étaient et plus accessibles à la vérité absolue. Nul plus que lui, avant 1870, n'avait travaillé au triomphe de la république, mais d'une république idéale, pure d'excès, ouverte à tous, fidèle en tout à ses principes, même contre ses apparents intérêts, toujours conforme aux écrits, aux discours qu'elle lui inspirait. Ni la guerre, ni la Commune, après l'Empire, ne l'avaient découragé. Immuable dans l'idéal, quand le réel modifiait les situations respectives, il a paru changer et se contredire, alors que le changement se faisait chez les autres. Ceux qui marchent toujours du même pas sont en avant ou en arrière, selon que leurs compagnons s'attardent ou se pressent. C'est autour de Jules Simon qu'était la mobilité ; et les passions des partis n'ont pas su le reconnaître. Il n'a donc goûté la popularité qu'avant d'avoir connu le pouvoir; et il n'a connu le pouvoir que pour en éprouver, comme Lamartine et d'autres, les retours injustes et les désillusions.

Cette finesse, cette souplesse d'esprit prodigieuses, qui en eussent fait un politique si habile et si avisé, s'il avait fait bon marché de ses principes, lui ont servi dans le détail de la vie, dans les relations sociales, pour son plaisir personnel et le charme des autres, mais non dans le maniement des affaires, ni pour ruser avec elles. Ses fautes politiques, s'il en a commis, sont l'honneur de son caractère et la révolte de son honnêteté.

Si la république athénienne avait pu s'établir pour la génération présente, il en eût été le premier citoyen. Si la paix sociale avait pu être maintenue et consolidée par l'accord de tous les esprits sages et modérés, il aurait été pour beaucoup dans ce triomphe. Si la paix religieuse avait pu s'établir sur l'égalité des droits et le respect inviolable des consciences, il aurait été le promoteur le plus autorisé de cet accord si désirable. Si la paix du monde et le désarmement général avaient pu devenir une réalité, ou seulement une espérance, c'est lui qui l'eût proclamée, après en avoir été l'ardent apôtre. Sur tous ces points, il a été jusqu'ici déçu. Seules la charité et la bienfaisance ont tenu pour lui leurs promesses : il a vécu, il a fini pour le bien ; dans cette grande existence, le philosophe, le moraliste, le philanthrope ont eu le dernier mot.

Et maintenant, malgré tout ce qui resterait encore à dire, malgré tant de souvenirs qui me gonflent le cœur et qui mouillent mes yeux, adieu, maître aimé et adoré, dont les plus proches et les plus intimes ont le mieux connu la bonne et indulgente nature ! Adieu, doux philosophe, orateur impeccable, journaliste fécond et jeune jusque dans l'extrême vieillesse ; politique trop sage et trop mesuré pour nos fiévreuses attentes ! Adieu, conteur charmant, causeur exquis, vaste intelligence et cœur profondément tendre ! On pourrait inscrire sur sa tombe, comme on a mis, dit-on, sur sa bière, les trois mots qui sont le titre d'un de ses plus beaux ouvrages [1] : *Dieu*, *Patrie*, *Liberté*. Les fleurs et les couronnes qui orneront son cercueil arrivent de

1. Paru en 1883.

tous les points de la France et de l'Europe. Celle qui doit le toucher le plus, dans le monde mystérieux où il a mérité le repos et la vie supérieure, avec Chateaubriand, avec Lamennais, avec Brizeux, avec Renan (qui sait?), est la couronne des Bretons, composée de houx, de bruyères, d'ajoncs, de pommes sauvages, d'herbes des landes et des solitudes du Morbihan, sa terre natale, et qui lui parle aussi de la patrie, de la liberté et de Dieu.

DEUXIÈME PARTIE

L'UNIVERSITÉ

DISCOURS ET RAPPORTS

L'ESPRIT DE L'UNIVERSITÉ[1]

A LA VEILLE DES RÉFORMES DE 1880

Jeunes élèves,

On vient d'évoquer devant vous, dans une suite de piquants tableaux, l'écolier d'autrefois. Je demande à l'orateur qui vous a charmés la permission de m'en tenir au temps présent, et d'ajouter, je ne dis pas un chapitre au sujet qu'il a traité, mais quelques réflexions que m'inspire la circonstance et quelques conseils propres à compléter ceux que vous avez accueillis de si bonne grâce.

Il se peut qu'en d'autres temps les bruits du dehors aient moins pénétré dans les calmes retraites où vous poursuivez vos études. Les murs étaient-ils plus élevés, les échos moins sonores, les entretiens moins indiscrets ? Je ne sais. Mais, — il faut bien l'avouer et s'y résigner, — ni vos maîtres, ni vous-mêmes ne pouvez désormais vous soustraire entièrement aux préoccupations d'une époque où la France, instruite par l'expérience, trempée par le malheur, rajeunie par la liberté, reporte sur ses enfants un plus profond et plus tendre regard, fonde sur eux de plus ardentes espérances, et comprend

1. Discours prononcé à la distribution des prix du lycée Henri IV, le 5 août 1879.

qu'elle a besoin de compter plus que jamais sur les générations nouvelles, pour achever l'œuvre de son émancipation.

Vous le savez : et c'est pourquoi vous partagez prématurément notre sollicitude patriotique : vous y applaudissiez hier[1], sans crainte de nous déplaire ou de nous inquiéter. Que les plus jeunes d'entre vous demeurent étrangers aux passions contemporaines, aux luttes engagées, rien de mieux. Si la prudence des maîtres ne les en défendait, leur heureuse insouciance y échapperait d'elle-même, et nous n'aurions nul besoin de renvoyer à la syntaxe ces politiciens de douze ans. Mais ceux dont la raison s'éveille au contact fortifiant de l'histoire, ceux dont l'intelligence curieuse est initiée discrètement aux problèmes des temps modernes, et qui veulent savoir ce que les mots signifient, ne sauraient ignorer qu'ils sont l'enjeu même d'une partie redoutable, et qu'ils ont une tâche inattendue à remplir, celle d'attester, comme témoins irrécusables, les mérites de l'enseignement, et j'ajouterai, de l'éducation qu'on leur donne.

Laissons donc ce lieu commun d'un monde scolaire où rien ne pénètre de la vie publique. Oui, jeunes gens, vous êtes devenus, sans le chercher, les avocats naturels de vos maîtres, les garants ingénus d'une direction intellectuelle et morale qui, même avec ses imperfections, n'a rien à envier à aucune autre ; et, s'il était nécessaire, une fois de plus, d'affirmer ce que vaut notre vieille

1. Allusion au discours prononcé par Jules Ferry, ministre de l'Instruction publique, à la distribution des prix du concours général.

Université toujours nouvelle, quelles saines doctrines on y professe, quelles vertus solides on y pratique sans ostentation, de quel désintéressement on y fait preuve sans esprit de corps exclusif, et comme on y porte loin le respect de la conscience humaine, c'est vous, vous, jeunes élèves des classes supérieures, qui sauriez dire la vérité; vous qui feriez connaître, à votre honneur, ce que vous êtes : vous qui témoigneriez que vous valez mieux que votre diplôme; vous qui proclameriez que l'enseignement de l'État, toujours perfectible, parce qu'il veut l'être, est encore le premier, le meilleur, quand il s'agit de donner à la France des âmes droites, des volontés libres, des cœurs virils, tels qu'il en faut surtout à une démocratie qui s'élève.

Voilà, jeunes écoliers, votre rôle. Vos maîtres ont toujours gardé le silence, par respect pour eux-mêmes et pour le grand corps qu'ils représentent. A vous de répondre à des accusations propagées par l'ignorance, quand elles ne sont pas déloyales de parti pris. Et votre réponse sera simple : soyez les plus instruits d'abord; c'est un point où vous n'avez pas de peine à triompher, quand vous le voulez; soyez également les plus respectueux dans la famille, les plus dévoués à vos maîtres, les plus dignes par la tenue, les plus recommandables par l'honnêteté des sentiments, les plus modérés dans vos opinions et votre langage, les plus délicats dans vos goûts, les plus dédaigneux de toute vulgarité. S'il est ailleurs des qualités réelles qu'on vous refuse, hâtez-vous de les acquérir; s'il est des défauts qu'on persiste à vous reprocher, dépouillez-les bien vite ; n'en gardez même pas l'apparence

qui trompe les yeux prévenus. Soyez irréprochables pour votre défense et la nôtre.

Si vous entendez dire que vos maîtres, satisfaits d'orner votre esprit, oublient de vous préparer aux devoirs supérieurs de la vie ; qu'ils ne vous mettent en garde ni contre les passions, ni contre les erreurs ; qu'ils vous parlent mollement de Dieu et de l'âme, et qu'ils ne vous proposent point d'idéal parce qu'ils en sont encore à chercher le leur, protestez, jeunes gens, protestez au lycée, protestez par votre vie entière ! Confessez quelques défauts qui sont ceux de votre âge, mais démentez des vices qui seraient ceux de notre système.

Affirmez hautement que l'histoire, qu'on vous enseigne sans l'altérer, vous fait aimer toutes les libertés légitimes et haïr tous les excès ; que les lettres et la poésie, dont la moelle nourrit vos âmes vous garantissent contre toutes les bassesses ; que la nature, dont on vous dévoile les merveilles, vous fait croire, tout aussi bien qu'ailleurs, à l'immuable et à l'infini ; que la science enfin, qu'on vous apprend à considérer comme le premier des instruments de précision, vous protège contre les défaillances de la raison, sans rien retrancher aux aspirations mystérieuses de la conscience.

Voilà le fond de notre enseignement, le dernier mot de nos études. Voilà cet esprit de liberté et de mesure, de respect et d'audace salutaire, que l'Université, à travers plus d'une vicissitude, a gardé toujours comme son héritage propre, sûre que ce patrimoine d'idées libérales était celui de la France.

Cet esprit, dont tout notre enseignement public est animé, il est indépendant des programmes et des méthodes, il leur est supérieur ; il en corrige

les imperfections, il en comble les lacunes, il en combat les routines. Il réclame tout le premier les réformes graduelles qui mettront en harmonie la tradition et le progrès.

Les réformes, Messieurs, dans la mesure où elles s'imposent, vous ne les craignez point ; les plus clairvoyants les appelaient dès longtemps. Il ne nous appartient pas d'y insister ici ; mais nous sommes de ceux qui les ont toujours jugées nécessaires, et nous n'avons pas attendu, pour le penser et pour le dire, qu'une voix éloquente s'en chargeât de plus haut avec éclat. Le ministre lui-même a rappelé les tentatives de ses plus illustres prédécesseurs, et pas un de vous n'a pu oublier la grande Circulaire de 1872[1], qui faisait à vos lumières et à votre dévouement, avec tant de compétence, un si chaleureux appel.

Exiger sur quelques points un emploi meilleur d'un temps si précieux ; vous obliger, jeunes gens, à pénétrer plus avant encore dans l'antiquité classique, dont un régime républicain nous rapproche, par la lecture d'un plus grand nombre de textes bien commentés ; élaguer pour vous, dans ses parties les moins utiles, ce livre des connaissances humaines où chaque jour ajoute sa feuille et chaque année son volume ; fortifier surtout le jugement, épurer le goût, en forçant l'intelligence à marcher d'un pas moins précipité à travers les dernières études, essentielles entre toutes ; donner aux examens de plus solides garanties, et ajouter à la raison plus mûre tout ce qu'on enlèvera à la mémoire moins chargée : non, ce n'est point là toucher au fond

1. Œuvre de Jules Simon, alors ministre.

éternel des grandes études classiques, ni mettre en péril le génie de la France, l'âme de la France, dont on vous parlait hier. Le dépôt sacré qui nous est confié n'en saurait souffrir, et ce n'est pas de nos programmes que nous serions tentés de dire jamais : *Sint ut sunt, aut non sint* !

Non, ce n'est pas quand l'État réclame énergiquement pour ses maîtres la confiance qu'ils ont le droit d'inspirer, ce n'est pas quand il veut qu'on juge l'enseignement qu'il donne d'après les esprits et les caractères où il met son empreinte, qu'il peut songer à affaiblir cet enseignement : au contraire. Qu'importe qu'on émonde un peu les branches trop touffues de l'arbre, pourvu que les racines toujours vigoureuses continuent à plonger dans le sol à jamais fécond de la Grèce et de Rome !

Cette maison même, où je m'honore d'avoir été l'un des vôtres [1], me rappelle l'époque où la pensée de réformes urgentes est entrée le plus profondément dans mon esprit. C'était — permettez-moi ces souvenirs personnels — dans les derniers jours de 1870, pendant les premières surprises du bombardement de Paris. La classe où j'avais devant moi de jeunes rhétoriciens portant le pantalon militaire et le képi d'uniforme comme leur maître n'est pas loin d'ici. Hérodote et Tive-Live, Eschyle et Tacite nous fournissaient de fortes et pathétiques lectures, trop lentes à notre gré. La plume aussi souffrait de ne rendre en latin qu'avec d'impatients efforts et de laborieux retards les émotions accumulées de nos patriotiques douleurs. L'histoire nous infligeait ses leçons trop cruelles ; la géographie, ses humilia-

[1] Voir *Introduction*, page XXXI.

tions ; les langues vivantes, leur orgueilleuse prépondérance. Nous sentions vaguement qu'il fallait à nos esprits, après la délivrance, une orientation nouvelle; que les mots avaient pris trop de place dans le travail antérieur, que la peur des idées avait été poussée trop loin, et que les livres n'avaient pas toujours donné le meilleur de ce qu'ils renferment.

Il y eut, chez quelques maîtres, pendant ces semaines néfastes, comme une vision plus claire des changements qui s'imposaient à nos études, et comme le besoin impérieux d'une communication plus étroite et plus féconde avec le passé, avec le présent, avec l'âme des choses. Les bruits du canon sont inséparables pour moi de ce souvenir, et il me revenait déjà à la mémoire, il y a trois ans, alors qu'à cette même place un des vôtres, un de vos plus glorieux condisciples, M. de Lesseps, auprès duquel j'étais assis, vous parlait aussi du progrès, et vous donnait, à la fois, la leçon et l'exemple de ce que peut une volonté ferme et clairvoyante, en quête de grandes entreprises et passionnée pour les nouveautés utiles. Ce n'est pas celui-là, je le sais, qui redouterait pour vos études quelques rajeunissements nécessaires; ce ne sont pas non plus les savants illustres sortis de vos rangs [1], ni même les poètes dont cette maison a lieu d'être fière [2].

Il s'accroît tous les jours, dans le sein de l'Université comme au dehors, le nombre de ces bons esprits, vraiment de leur temps, qui aiment l'Uni-

1. M. Berthelot, et Alphonse Milne-Edwards mort depuis, en 1900), tous deux membres de l'Académie des sciences.

2. Allusion surtout à Émile Augier, mort depuis, en 1889. Précédemment Casimir Delavigne et Alfred de Musset avaient aussi fait leurs études au lycée Henri IV.

versité telle qu'elle est, mais qui reconnaissent qu'elle doit se corriger sur quelques points, se fortifier sur d'autres[1], vous fournir, jeunes amis, de nouvelles sûretés et de nouveaux avantages, pour répondre à tant d'attaques, sincères quelquefois, intéressées souvent, passionnées toujours. A ce prix, ne craignons rien pour l'Université : elle vivra, elle vaincra.

1. Il n'est pas inutile de citer ici un passage au moins du discours qu'en 1886 Eugène Manuel prononçait à l'inauguration du collège Michel-de-l'Hospital, destiné aux études d'*enseignement secondaire spécial*. « On parle beaucoup, disait-il, des professions libérales, qu'on met sans cesse en avant. Vous ne me prêtez pas, Messieurs, je suppose, la pensée d'en amoindrir la valeur. Je sais quels hommes une société policée leur doit ; et si je l'oubliais un instant, les plus éminents de mes auditeurs, par leur seule présence, me démentiraient assez. Mais, à vrai dire, et de plus en plus, ce sont les intelligences qui doivent être libérales ; c'est dans des conditions et dans des professions bien plus diverses que par le passé qu'il faut poursuivre, avec l'étendue du savoir, le rehaussement des caractères et la libération des esprits. Il importe, surtout dans une démocratie, de ne pas laisser croire que les vues les plus justes, les goûts les plus relevés, les sentiments les plus généreux sont le privilège exclusif de ceux qui ont étudié ou simplement effleuré le latin et le grec, que ceux-là ont seuls un talisman contre les fausses doctrines et le mauvais goût, et que, hormis la plus complète culture littéraire, il n'y a que les intérêts avec leurs luttes et les besoins avec leurs convoitises.

« Il est heureux qu'il se soit trouvé à la tête de l'Université des hommes qui pensaient différemment, et que le Conseil supérieur leur ait donné raison. De là, ces nouveaux programmes, élaborés avec une si patriotique préoccupation de l'avenir, qui joignent aux connaissances pratiques les vues d'ensemble, qui font, eux aussi, l'éducation de l'esprit par les langues et par les textes, qui enseignent le sens des choses passées comme des intérêts présents, et qui, en développant les facultés de juger, de raisonner, de comparer, en pleine étoffe moderne, multiplieront une catégorie de citoyens que la France réclame de plus en plus, et qui ne peut manquer d'élever le niveau moyen des classes dirigeantes, en diminuant le nombre des déclassés, c'est-à-dire de ceux qui sont au-dessus ou au-dessous de leur place. »

C'est sur ce mot qu'il faut finir. Et puisque j'ai parlé des poètes, puissions-nous, avec plus d'assurance et d'espoir qu'en 1830, redire les vers inspirés de l'auteur des *Chants du Crépuscule*, qui croyait dès lors annoncer une aurore :

Oh ! l'avenir est magnifique !
Jeunes Français, jeunes amis,
Un siècle pur et pacifique
S'ouvre à vos pas mieux affermis.
Chaque jour aura sa conquête.
Depuis la base jusqu'au faîte,
Nous verrons avec majesté,
Comme une mer sur ses rivages,
Monter d'étages en étages
L'irrésistible liberté !

L'ANNÉE DU CENTENAIRE[1]

Chers élèves,

Votre maître[2] — est-ce un orateur, est-ce un poète, ami des poètes? — a fini de parler, et je l'écoute encore! Le rêve qu'il nous raconte[3] continue de me charmer. Comme vous tous, je me sens entraîné dans le tourbillon de ces magiques souvenirs, et j'ai peine à m'en détacher. Vous vous persuadez souvent que c'est vous seuls qui rêvez, que c'est un privilège heureux de la jeunesse de laisser à l'imagination son libre cours et de se bercer, tout à loisir, au mouvement des choses. Pour nous, on nous suppose absorbés par les soins de l'heure présente, on nous croit prisonniers de la réalité, peu disposés à sortir de nous-mêmes, et donnant à notre égoïsme attristé le beau nom d'expérience, pour en masquer les traits véritables!

Laissez-moi vous détromper, jeunes gens: nous rêvons plus que vous, parce que nous rêvons, à la fois, à ce que nous avons été et à ce que vous serez; parce que, si nous vivons beaucoup dans le passé, qui se voile toujours davantage, et semble lui-même

1. Discours prononcé à la distribution des prix du lycée Louis-le-Grand, le 30 juillet 1889.

2. M. Samuel Rocheblave.

3. L'orateur avait retracé, sous la forme d'un rêve une sorte de tableau du siècle (1789-1889).

devenir un rêve, nous nous demandons ce que sera pour nous, et pour vous surtout, ce lendemain que couvre un voile bien autrement épais !

Cette histoire du siècle qu'on vient de dérouler devant vous dans la plus éclatante des visions, comme la peinture l'a fait ailleurs [1], fait songer au siècle qui va suivre. Quand on a fait tout bas un retour sur soi-même, qu'on a replacé sa petite histoire à l'ombre de la grande, qu'on s'est rappelé les révolutions qu'on a vues (mettons trois ou quatre), qu'on a évoqué tant d'événements oubliés, tant de visages disparus : qu'on a repassé ses espérances et ses mécomptes, mis en regard les gains et les pertes de la vie, et comparé aux efforts dépensés les résultats acquis : — alors, jeunes gens, on se retourne vers vous, on interroge l'horizon du côté du Levant : votre vue éveille un monde de pensées souriantes ; vos succès, nous remplissent de confiance : et la vision du dix-neuvième siècle fait place à celle du vingtième, dont les savants, les historiens ou les poètes sont peut-être cachés parmi vous, en attendant la gloire.

Vous voyez dans quel abîme de rêveries je me perdrais, à la suite du discours que vous venez d'applaudir, si je n'étais tenu d'en faire un moi-même.

Je suis loin de m'en plaindre, Messieurs : j'en suis un peu troublé. Je songe aux parfaits orateurs qui, dans ces dernières années, vous ont enchantés ici même, à Janet, à Ludovic Halévy, à Deschanel [2] !

1. *Panorama du siècle*, peint par Gervex et Alfred Stevens, et alors installé dans le jardin des Tuileries.

2. Émile Deschanel, professeur au collège de France, sénateur inamovible, mort en 1904 ; Paul Janet, mort en 1899, membre de

Peut-on avoir plus de raison, de sentiment et d'esprit? Je me dis aussi que je n'ai pas eu l'avantage d'être élève de Louis-le-Grand, bien que j'aie habité trois ans la vieille masure de la rue Saint-Jacques, où s'abritait alors l'École normale [1]. Je n'ai pas eu non plus la satisfaction d'être professeur dans ce glorieux lycée : c'est un honneur qui manque à ma longue carrière ; et je ne me console de n'être pas le collègue des maîtres incomparables que j'aperçois à mes côtés, qu'en vous disant, chers élèves, que je suis leur ami. C'est aussi la précieuse amitié de votre éminent proviseur [2] qui m'a désigné, j'allais dire dénoncé au Ministre de l'Instruction publique pour la présidence de cette fête. C'est sur cette sympathie collective, dont je me sens si chaudement enveloppé, que je compte pour me faire écouter d'un tel auditoire.

Et, puisque nous sortons d'un rêve, c'est dans le pays des rêves que je vais vous transporter, à mon tour, pour en tirer la leçon d'usage.

J'arrive de l'Afrique, — et l'Afrique, avec un peu de bonne volonté, c'est presque l'Orient. Lorsqu'on s'est réveillé à Alger, à Tlemcen, à Biskra ou à Tunis, on peut se persuader, par moments, qu'on a feuilleté les *Mille et une Nuits* et qu'on a trouvé dans sa valise la lampe d'Aladin !

Je laisse de côté, quelque intérêt de curiosité que vous y puissiez prendre, ce que j'ai vu dans des

l'Académie des sciences morales et politiques, professeur honoraire de philosophie à la Sorbonne ; M. Ludovic Halévy est membre de l'Académie française.

1. Voir page 221, note 1.

2. M. Gidel.

lycées et des collèges qui ne diffèrent pas sensiblement de tous les autres. Le baccalauréat y fleurit ainsi qu'une plante indigène ; et ses fruits, comme les oranges de Blida, y sont trop souvent cueillis avant la maturité. Je ne vous parlerai pas davantage de ces deux cent mille Français et de ces colons de toute provenance qui ont transporté sur cette terre leur fiévreuse activité, avec les paquebots et les locomotives.

Mais voici également ce que j'ai vu : il y a là, pour le plaisir des yeux et la joie des peintres, mais aussi pour l'inquiétude perplexe des politiques et la méditation attristée des philosophes, une race d'hommes admirable, plus de trois millions d'Arabes (appelons-les de ce nom générique), qui, après l'ardeur de la lutte et le ressentiment de la défaite, semblent vaincus moins encore par la supériorité irrésistible de nos armes que par une léthargie étrange, par une sorte d'engourdissement physique et moral, fait de paresse et d'ignorance, qui permet à peine, jusqu'ici, de les comprendre parmi les forces vives de notre colonie. Ils font partie d'un merveilleux décor, ils sont les innombrables figurants de la pièce, mais ils n'y ont plus aucun rôle : ils ne parlent ni n'agissent. Les vieillards ont gardé leurs préjugés fanatiques ; les hommes mûrs repoussent nos idées, nos mœurs, nos arts et notre industrie ; les enfants vont à peine dans quelques écoles clairsemées, le plus souvent désertes. On cherche encore, après quarante ans, par où pénétrera chez eux le sentiment de la vie moderne avec les charges et les devoirs qu'elle impose.

C'est que, pour ce peuple presque tout entier, jeunes élèves, l'idée du progrès par la volonté

n'existe pas : c'est que l'oisiveté est un titre de noblesse, le travail une tâche d'esclave : « travailler est une honte », dit un de leurs proverbes, et ils meurent de cette sagesse-là !

Sur ces hauts plateaux, aux pentes de ces montagnes où s'étalent, comme des taches brunes, les tentes de leurs misérables douars, sur ces routes qu'ils n'ont pas faites et où cheminent leurs caravanes, dans leurs villages aux maisons closes, dans leurs oasis de palmiers où l'indolence est contagieuse, le long de ces murs de terre blanchis à la chaux, où ils s'accroupissent des heures entières dans l'ombre étroite, drapés dans leurs burnous, affaissés sur eux-mêmes, en quelque endroit qu'on les aperçoive, on sent qu'un immense sommeil les paralyse, à deux pas souvent des travailleurs d'Europe, éveillés et debout.

Ah ! le rayonnant pays, mes amis ! Quelle pure et transparente lumière ! Avec quelle finesse s'y dessinent les contours sur le bleu intense du ciel ! Quelles formes ! Quelles couleurs ! Quelle harmonie délicieuse ! Mais tout sommeille chez l'Arabe. Les sources de l'activité humaine sont taries en lui, comme ces cours d'eau que le sable a bus et dont le lit n'est plus qu'une piste brûlante.

Ils ont pourtant de beaux souvenirs, quelques-uns terribles pour nous ! S'ils consentent à servir dans nos rangs, ils redeviennent de fougueux soldats, ces hommes au teint basané, à la haute stature, à l'œil ardent, tous d'une si noble prestance, tous pareils à des chefs, à des princes, à des prophètes, et, dans leur vieillesse, à des patriarches détachés de la Bible ! Mais, à part les tribus agricoles de la Kabylie, ils sont figés et immobi-

lisés dans leur fanatisme farouche, ne sachant plus, ne voulant plus ni se décider, ni progresser, ni penser, ni vivre. Après une enfance éveillée et charmante, tout s'arrête. Rêver, fumer, oublier, dormir, mourir, voilà le lot qu'ils ont choisi eux-mêmes. Savez-vous à quoi je les comparerais encore ? Aux villes enfouies dans cette terre jadis romaine, à ces antiques cités détruites qui laissent apercevoir, dans la solitude, leurs ruines majestueuses : ou bien à cette Carthage dont je cherchais la place près de ces citernes retrouvées, et qui dort, elle aussi, non loin d'un port nouveau, plein de navires européens.

Vous devinez, n'est-ce pas ? mes amis, où je vous conduis par ce long détour, — en vous épargnant la traversée. Revenu à Paris, ce que j'ai vu, vous le savez. Je n'ai pas à vous décrire le spectacle unique[1] dont le monde demeure stupéfait, et qui consacre si dignement la plus mémorable date de notre histoire. Ce spectacle, c'est celui du travail, à tous ses degrés, sous toutes ses formes, dans toute sa puissance et toutes ses grâces, dans toute sa variété et toutes ses audaces; du travail accumulé, transformé, fécondé, pour la sublime démonstration du génie humain. Et, perdus parmi ces merveilles, étonnés d'y figurer, s'expliquant à peine ces engins extraordinaires que la science a créés, j'ai retrouvé quelques-uns de mes Africains, les uns inoccupés encore, et servant simplement de personnages décoratifs, les autres dépliant leurs tapis et leurs étoffes pailletées, offrant leurs bijoux exotiques, vrais jouets d'enfants, dont on leur conteste même

1. Exposition universelle de 1889.

l'origine, et s'étalant avec indolence dans leurs échoppes, comme à Constantine ou à Tunis !

A vous, jeunes élèves, de tirer les conséquences de ce parallèle. Oui, la puissance et la vertu du travail, c'est là la suprême moralité qui se dégage de cette Exposition universelle, où la France triomphe ! Oui, votre maître avait bien raison de vous dire tout à l'heure que « la paresse tue » et qu'il faut « agir ». Agir, produire, après avoir appris et pensé ! Oui, chacun se doit à tous ; et, pour payer un jour sa dette, nul ne saurait se préparer trop longtemps à l'avance, ni prétendre à ménager ses forces. Vos études sont l'apprentissage de la vie et l'école de la volonté. On commence avec l'alphabet et les chiffres : on aboutit à toutes ces merveilles. Ce sera la grandeur de ce siècle d'avoir été le plus laborieux qu'on ait vu, et d'avoir préparé toutes les transformations qu'on peut prévoir encore.

Et c'est l'heure que l'on choisirait pour dire aux jeunes gens : « Vous travaillez trop ! Nous voulons vous créer des loisirs ! On vous demande trop d'efforts, on vous impose trop de labeurs ! Si vous n'êtes pas des martyrs et des victimes, vous êtes des énervés et des malades ! »

Messieurs, expliquons-nous bien. Je n'ai jamais remonté aucun courant, et je ne suis pas de ceux qui craignent les nouveautés heureuses ou nécessaires. Je suis, au contraire, de ceux qui les ont pressenties et appelées. Mais l'air est plein de paradoxes et d'équivoques ; et tandis que des esprits excellents, des éducateurs inspirés par le bon sens et l'expérience parlent une langue, bon nombre de parents et d'écoliers en parlent une autre.

Ah ! sans doute, de même que le temps où nous sommes a des besoins plus variés, qu'il exige des connaissances plus spéciales ou mieux réparties qu'autrefois, et que des nécessités impérieuses font brèche dans les traditions et les programmes, de même les notions de l'hygiène plus répandues, les lois du progrès ou de la dégénérescence physique mieux connues et leurs prescriptions mieux appliquées exigent que l'on fortifie les corps et que l'on réforme dans nos habitudes scolaires, dans la discipline même et le régime intérieur de nos collèges, ce qui peut contrarier le développement normal de la jeunesse. On y a pourvu déjà, et il est bon d'y pourvoir encore, mais à la condition que l'on n'affaiblisse pas, en même temps, les énergies intimes de l'âme, que l'on ne relâche pas les ressorts de l'activité intellectuelle, qui est la première et la source des autres ; à la condition que l'on n'enseigne pas à la jeunesse française, pour lui donner plus de muscles et de sang, — à quoi nous applaudirons de tout cœur, — l'inertie raisonnée de l'esprit et l'indifférence systématique, ou même le dédain des exercices supérieurs qui l'assouplissent le mieux ; à la condition enfin que nos élèves ne désaprennent pas l'effort par excellence, celui de la pensée, et qu'on ne multiplie pas pour eux, sans nécessité, les siestes de l'attention et les vacances de la volonté.

Sans rechercher si la nature a toujours voulu associer la vigueur physique à la puissance de l'esprit, nos enfants ont droit à la santé. Rendons-les donc plus robustes : mais n'oublions pas que la force des caractères n'est pas toujours en raison directe du développement physique, et que ces « impuissants » et ces « dégénérés », dont vous

parlait si éloquemment, l'an passé, l'un de vos jeunes maîtres, et que la lutte vitale « élimine », peuvent être des âmes viles et faites pour la servitude dans des corps d'athlètes. Croyez-vous que les Arabes ne soient pas vigoureux, agiles quand ils veulent, dans leurs *fantasias* folles, enfin propres à la fatigue et taillés pour l'action ? Mais quand l'esprit refuse de fonctionner, à quoi sert le reste ? Ménageons l'enfant, mais pour que l'homme ait le droit et les moyens de se ménager moins. En cherchant à trop alléger la tâche de l'écolier, c'est l'homme que l'on rend moins apte au travail, c'est sa volonté qu'on émousse.

Cette grande question de l'éducation physique a deux faces. Le surmenage — puisque ce mot a pris une place démesurée dans les préoccupations de ce temps — est un danger, sans doute, pour l'enfant et pour le jeune homme, mais il est presque une obligation pour l'homme digne de ce nom. Dans la lutte de la vie, il est la condition même du combat. L'histoire ne se souvient que des nations qui se surmènent; elle oublie dédaigneusement celles qui abdiquent et se reposent. Ils se sont surmenés, ces Grecs à qui nous devons les plus pures et les plus délicates jouissances de l'art, comme les plus nobles conceptions de la raison ! Ils se sont surmenés, tant qu'ils ne demandaient pas du pain et des jeux, ces Romains qui ont méthodiquement conquis et colonisé le monde ancien, en donnant les plus fameux exemples de force morale ! Et les individus aussi, comme les peuples, ne font de belles ou d'utiles choses qu'en dépassant la mesure ordinaire de l'activité et de l'effort. Les négociants se surmènent à leur banque, les administrateurs à leur cabinet, les savants dans

leur laboratoire, les hommes d'État dans la vie publique, les généraux sur les champs de manœuvre, — en attendant les champs de bataille ! Et même les maîtres qui se préoccupent de vous ménager quelque relâche se surmènent à votre profit!

Ce qui fait souvent tort à la jeunesse, ce n'est pas tant l'abus du travail que la façon de travailler, et, sur plus d'un point, l'effort stérile, disproportionné avec son objet. Mais, osons le reconnaître, c'est aussi une dissipation plus grande de l'esprit, le frivole souci des choses étrangères à la vie scolaire, l'attrait malsain de certaines lectures et de certains spectacles, un retard trop fréquent pour la préparation des connaissances nécessaires, et une avance prématurée pour les autres. Si, dans ces conditions, on accordait à nos élèves toutes les libertés qu'ils espèrent encore, je ne pas sais trop quels avantages ils en tireraient, mais je sais bien ce que la France y perdrait demain!

Non, jeunes gens, à la veille d'un siècle nouveau, en présence de ces prodiges que l'homme n'a pu concevoir et exécuter que par la plus grande somme de travail, quand la rivalité des peuples est plus acharnée en raison même de leur puissance, on serait mal venu de se reposer, de désarmer sur aucun point, et, par une interprétation inexacte des plus légitimes réformes, de croire que le travail modifié est du travail supprimé, et qu'on vous veut, à un degré quelconque, moins instruits, moins réfléchis, moins propres à bien raisonner comme à bien agir.

Nous serions trop tristes, nous qui vieillissons, nous qui avons espéré et désespéré, souri et pleuré, nous qui avons porté, tour à tour, le deuil de la liberté et celui de la patrie, ah ! nous serions trop tristes, si nous n'avions pas le spectacle de votre

jeunesse toujours ardente et l'espérance de vos succès toujours fidèles !

Un jour — car ces souvenirs me poursuivent ! — presque aux confins du désert, dans un village arabe, l'après-midi, sous un soleil flamboyant qui calcinait toutes les terrasses, à l'heure où le sommeil semblait avoir touché ces demeures silencieuses, comme je me glissais, pour rentrer, le long du mur d'une ruelle que coupaient par le milieu l'ombre et la lumière, j'entendis un léger bourdonnement d'abeilles sortir de la porte à demi close d'une bâtisse moderne. C'étaient des voix d'enfants, dominées par la voix grave du maître. Je poussai la porte, sans trop de scrupules : j'étais dans l'école franco-arabe. Je vous ai dit qu'il y en a bien peu encore dans ce vaste pays, et qu'elles ont bien peu d'élèves. Ceux-ci lisaient du français, et l'expliquaient sans peine ; quelques-uns, penchés sur un cahier, écrivaient en s'appliquant, et copiaient une ligne d'écriture que l'instituteur avait tracée lui-même au haut de la page. Or, cette ligne, mes amis, voici ce qu'elle disait : « Le travail est un honneur. »

Je compris, ce jour-là, que l'école serait le salut de ce peuple, puisque le réveil commençait par l'enfant, à qui l'on apprenait, pour la première fois, la loi du travail et la dignité de l'effort.

Et vous aussi, jeunes gens, si favorisés et si bien partagés, vous comprendrez mieux, en songeant à ces petits Arabes, que l'avenir est aux travailleurs obstinés, et que l'exercice de la volonté reste, pour vous également, le plus sacré des devoirs. La République du XX^e^ siècle aura besoin d'hommes : vous n'avez pas à vous réveiller, jeunes gens ; mais il ne faut pas vous endormir !

LE COLLÈGE CHARLEMAGNE VERS 1840[1]

Mes chers Camarades,

Après avoir remercié d'abord le Ministre[2], — un des nôtres, — qui a bien voulu me désigner pour présider cette fête, et le proviseur du lycée Charlemagne[3], — un des nôtres aussi, — qui s'est souvenu de son vieil ami pour le dénoncer au choix du Ministre, je veux vous dire pourquoi les présidents annuels de ces rendez-vous scolaires sont heureux d'être à cette place. Pour qui songe à ceux qui l'ont successivement occupée, l'honneur est grand, sans doute, et je le ressens pour ma part, plus vivement que personne. Mais notre satisfaction intime, sachez-le, est d'un tout autre ordre, et ce qui nous plaît surtout de cet honneur, c'est le charme et l'enivrement des souvenirs qui s'éveillent en nous, et la métamorphose trop passagère qui nous rajeunit. Aussi, pas un de nous ne manque de rappeler, avec plus de regret pour le passé que d'orgueil pour le présent, qu'il était, lui aussi, fiévreux comme vous sur ces bancs, impatient comme vous, comme vous applaudissant aux discours,

(1) Discours prononcé à la distribution des prix du lycée Charlemagne, le 31 juillet 1891.

(2) M. Léon Bourgeois.

(3) M. Fallex.

parce qu'ils sont finis, et aux promesses de cette journée, parce qu'elles glorifient vos efforts, mieux récompensés cette année ! Ce retour vers les époques lointaines est plus doux, malgré bien des heures attristées, à mesure que les tempes grisonnent, que la voix faiblit et que la vie hâte ses comptes !

Combien doit être plus ému celui que vous écoutez en ce moment, mes amis ! Il a été, dans ce lycée, élève, puis maître ; ce qu'il est, il le doit à cette bonne et honnête maison ; et c'est la première fois qu'il prend ici la parole parmi ses camarades d'aujourd'hui, la mémoire pleine de ceux d'autrefois ! Oui, tout me transporte dans ces temps qui ne sont plus : cent visages connus semblent me saluer et me sourire ; un terrible poids de cinquante ans tombe de mes épaules ; tout s'est transformé en moi, et j'ai quinze ans, — et Fallex, qui me regarde, les a aussi !...

En 1820, j'étais élève de seconde, et, si je vais droit à cette année-là, c'est que je fus couronné, embrassé — permettez-moi de m'en souvenir — par le philosophe Jouffroy, le jour où il prononça ce mémorable discours [1] qui fut le testament découragé de cette grande âme, plus malade que le corps amaigri qui la retenait à peine. Ce qu'il nous disait de sa voix grave et gutturale, que je crois entendre encore, nous ne l'avons bien compris que plus tard, et nous n'étions guère disposés alors à lui faire abandon de nos espérances, ni à porter sitôt le deuil de nos illusions !

Quel temps que ces années fécondes qui vont, pour ceux de mon âge, de 1836 à 1843 ! quels maîtres aimés et respectés ! quels joyeux compagnons

1. Il a été inséré dans les *Nouveaux Mélanges philosophiques* (Hachette et C^ie^, éditeurs).

d'études ! Sans faire tort au présent, qui a bien son mérite, la physionomie de ce lycée était alors très particulière, comme ce quartier même était bien différent de ce qu'il est. Dans l'étroite et noire avenue,— toujours la même, celle-là, pareille au chemin de ronde d'une prison, — je vois encore se suivre les longues files d'écoliers, portant les noms de leurs institutions, alors célèbres, disparues maintenant. C'étaient Jauffret et Verdot, obstruant, quatre fois par jour, toute la rue Culture-Sainte-Catherine; c'était l'interminable Massin, débouchant de la rue des Minimes; Favart, maître du trottoir de la rue Saint-Antoine; Petit, avançant par la rue de Jouy; Coutant, plus modeste, dont les élèves s'éparpillaient dans la rue du Roi-de-Sicile; Bourdon, sorti de la rue Payenne; et j'en oublie ! Autant de ruches envoyant ici leurs abeilles, avec quelques frelons. Les externes étaient rares alors, et se faufilaient dans les rangs. Nos maîtres — et je voudrais les citer tous — s'appelaient Adolphe Franck et Paul Mesnard, à qui je puis rendre encore mes respectueux devoirs; Barni, qui connut l'exil; Regnier, Berger, guides si sûrs; Bétolaud, qui nous apprit le grec; Toussenel, dont la science pénétrante s'égayait d'ironie; Achille Comte, l'étincelant causeur ! Notre proviseur était Poirson, l'historien d'Henri IV, auquel il ne se piquait guère d'emprunter un sourire, loin de nous donner l'ample rire du bon Broca ! [1]

1. Sur Franck, voir pages 78 et suiv.; sur *Barni*, page 81, note 1. M. Paul Mesnard est l'éditeur du *Racine* et d'une partie du *Molière* dans la *Collection des grands écrivains de la France*, qui fut fondée et dirigée par Régnier (1804-1884); Berger fut plus tard professeur d'éloquence latine à la Sorbonne; il est mort en 1869. Bétolaud, Toussenel, l'un comme helléniste, l'autre comme professeur d'his-

Quel mystère, mes amis, dans la floraison des jeunes! « L'avenir! l'avenir! » comme a dit le poète. Ah! si quelque voix prophétique, dominant le bourdonnement qui sort des rangs pressés de ces philosophes, de ces mathématiciens, de ces élèves de rhétorique ou de seconde, de tous ces écoliers, grands et petits, mes contemporains, avait tout-à-coup parlé ainsi : « Toi, comme Jurien de la Gravière, ton aîné sur ces bancs, tu seras amiral un jour! » Et c'était le vaillant Courbet, qui sentait battre en lui l'âme de la France. « Toi parmi les grands élèves, et toi parmi les plus petits, vous serez l'honneur de l'armée! Et c'étaient le général Rousseau et le général Pittié [1]. Ces deux écoliers taillés en colosse, — la pension Bourdon n'en avait que de pareils, — ils se nomment Buffet et Alphand[2]: l'un sera l'homme d'État éloquent que vous savez, l'autre, le magicien de nos parcs et de nos promenades. Je les vois passer, leurs livres sous le bras, je les vois gravir d'un pas rapide les degrés de la vieille voûte, ou se grouper dans la cour, au sortir des classes, ces savants futurs, ces historiens, ces diplomates, ces médecins, ces universitaires de marque, — on ne les compte pas ceux-là! — c'est Zeller, Geffroy, Fustel de Coulanges; c'est Saint-

toire, ont laissé des manuels scolaires estimés. L'historien Poirson (1795-1871), fut proviseur du lycée Charlemagne de 1837 à 1853, Broca (mort en 1887), de 1872 à 1878.

1. Jurien de la Gravière, devait mourir l'année suivante, à quatre-vingts ans : Courbet était mort en 1885. Le général Rousseau devait mourir en 1896. Sur Pittié, voir p. 49.

2. Ingénieur en chef des ponts et chaussées, directeur des travaux de Paris, Alphand est mort cette même année 1891. Buffet (1818-1898), fut plusieurs fois ministre, sous la présidence de Louis-Napoléon, sous le second Empire, sous la présidence du maréchal de Mac Mahon.

René Taillandier, Danton, en attendant Perrot et Gréard, Albert Dumont et Liard; c'est Troost et Fournier, c'est Glachant et Chassang, nos deuils d'hier![1] Vous voilà, Lepère, Duvaux et Flourens; vous serez ministres, avant Léon Bourgeois[2]! Toi, mon cher Tissot, vous, de Courcel[3], vous serez tous deux ambassadeurs! Et les littérateurs, les romanciers, les auteurs dramatiques, les poètes! Voilà, dans les rangs de Favart, Vacquerie et Meurice, se partageant, en 1836, les succès de la rhétorique; Laurent-Pichat et Chevreau griffonnant leurs premières poésies jumelles sur les marges de Virgile, sans se douter qu'ils seront l'un ministre de l'Em-

1. Fustel de Coulanges était mort en 1889, Saint-René Taillandier en 1879. Albert Dumont, directeur de l'Enseignement supérieur, en 1884, âgé seulement de quarante-deux ans. Danton, Glachant, Chassang, inspecteurs généraux de l'Instruction publique, morts, le premier en 1869, le second en 1889, le troisième en 1888. Les historiens Geffroy et Zeller, membres de l'Académie des Sciences morales et politiques devaient mourir l'un en 1875, l'autre en 1900. Gréard, vice-recteur de l'Académie de Paris, est mort après Eugène Manuel, en 1903. M. Georges Perrot, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, était, en 1891, directeur de l'École Normale supérieure; M. Liard, aujourd'hui vice-recteur de l'Académie de Paris, était directeur de l'Enseignement supérieur. M. Troost est membre de l'Académie des sciences, le Dr Fournier, de l'Académie de médecine.

2. Charles Lepère, ancien ministre de l'intérieur était mort en 1886. Duvaux, ancien ministre de l'Instruction publique, survécut à Manuel; il est mort en 1902. M. Flourens, ancien ministre des Affaires étrangères, est aujourd'hui député de la Seine: M Léon Bourgeois, député de la Marne, plusieurs fois ministre et président du conseil, était, en 1891, ministre de l'Instruction publique.

3. Charles Tissot, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, successivement ministre plénipotentiaire à Tanger, à Athènes, ambassadeur à Constantinople, à Londres, mort en 1884, à cinquante-six ans. M. de Courcel, aujourd'hui sénateur de Seine-et-Oise, ancien ambassadeur à Londres.

4. Auguste Vacquerie, mort en 1895, et M. Paul Maurice, les deux amis, les deux disciples les plus intimes de Victor Hugo, qui les

pire, l'autre sénateur de la République; Maxime du Camp, voyant déjà l'Égypte dans ses rêves[1]! Toi qui nous tends la main, si élégant et si fier, lauréat du discours français au Concours général, tu seras romancier, poète et journaliste, cher et regretté Ulbach[2]! Et toi que ton prix de version latine a la Sorbonne désignait pour d'autres succès, tu seras l'un des premiers comédiens de ce siècle, tu te nommes Edmond Got[3]! Et ces deux bons enfants rieurs, l'un Jauffret, l'autre Massin, lauréats de la même classe, déjà presque inséparables, c'est About et Sarcey[4], héros du vers latin et du thème grec! Combien d'autres, mes amis, que l'ingénieux chroniqueur de votre *Association*[5] énumère dans son histoire du lycée Charlemagne, sans omettre ceux qui, morts trop jeunes, n'ont pu donner toute leur mesure, comme ce pauvre Thiénot, grand homme déjà pour nous, malgré sa taille exiguë, et qui, avec tous les dons, n'a rien laissé qui lui survive[6]! Dans cette foule d'écoliers, mes camarades d'alors, j'allais en oublier un qui ne songeait pas encore à

chargea, à sa mort, de la publication de ses manuscrits. — Sur Laurent Pichat et Chevreau, voir pages 41 et 42.

1. Le voyage de Maxime du Camp en Égypte est de 1844; il était sorti du collège en 1840. Il est mort en 1894.

2. Voir page 43, note 1.

3. Sociétaire de la Comédie Française, mort peu de temps avant Eugène Manuel, le 20 mars 1901, à soixante-dix-huit ans.

4. Edmond About était mort en 1885, à cinquante-sept ans. Francisque Sarcey, son ami intime, né comme lui en 1828, entré avec lui à l'École Normale en 1848, est mort en 1899.

5. Charles Lebègue, ancien professeur au lycée, auteur d'une *Notice sur le lycée Charlemagne* qui fut longtemps insérée en tête de l'Annuaire de l'Association des Anciens Élèves.

6. Thiénot, élève du collége Charlemagne jusqu'en 1841, et nommé, dès 1842, professeur suppléant dans cet établissement même, est mort en 1870 maître de conférences d'histoire à l'École Normale.

mettre des rimes aux parabases d'Aristophane[1], et qu'on aurait fort étonné, sans doute, si on lui avait murmuré à l'oreille : « Tu seras, un jour, proviseur de ce lycée ; et cet ami craintif et distrait, qui rêve à tes côtés, sur les bancs de la même étude, il devra faire, par ta faute, une harangue improvisée aux écoliers de 1891. » La date ne nous aurait pas moins surpris que la chose !

Et maintenant, mes chers camarades, — car il faut à ces souvenirs trop intimes une conclusion et une moralité, — vous me demanderez quelles étaient les pensées, les préoccupations de vos prédécesseurs de 1840 ? Quelles étaient leurs causeries et leurs lectures, leurs ambitions et leurs passions juvéniles ? Si j'allais louer avec excès la jeunesse d'alors, c'est pour le coup que vous jugeriez moins légitime, en vertu du mot d'Horace, ma prétention de me rajeunir ! Et pourtant !...

J'entends dire, mes amis, que vous avez plus d'esprit que nous n'en avions, ou un autre esprit ; que vous savez plus de choses et que vous les savez mieux ; que vous avez des solutions prêtes sur toutes les questions politiques, sociales, littéraires et philosophiques, ou que vous décidez qu'on ne peut rien résoudre, ce qui revient au même ; on dit que les pessimistes ne vous font pas peur, que les décadents et les symbolistes vous intéressent ; qu'en dépit des maîtres excellents qui tâchent de vous préserver des défaillances finales de ce siècle, « vous y donnez dans ces vices du temps », et que ce qui coûte le plus aujourd'hui à la jeunesse, c'est de croire, d'aimer, d'admirer, de s'exalter pour

1. Allusion à la traduction en vers du *Plutus* et des *Scènes et Extraits* d'Aristophane, par M. Fallex (1863).

une tâche ou pour une idée ! J'ai meilleure opinion de vous, mes amis, et j'ai pour cela de bonnes raisons. On vous juge par ce que vous lisez, et non par ce que vous êtes. Les corrupteurs du goût et de la morale voudraient bien vous avoir pour complices ! Ils savent qu'ils ne peuvent rien sans vous, qui êtes l'avenir. Ils ne vous tiennent pas encore, Dieu merci, ni eux, ni leurs livres, ni leurs doctrines !

Mais laissez-moi pourtant vous dire que nous avions plus que vous, je le crois, la qualité la plus précieuse de toutes, quand on est jeune : nous étions franchement et naïvement passionnés ; nous avions l'enthousiasme prompt et les curiosités généreuses ; nous concevions un idéal dans les lettres, les arts, la philosophie ; j'allais dire que nous étions presque tous plus ou moins poètes !

Il est vrai que l'époque était belle pour les lettres françaises, de 1835 à 1843 ! Savez-vous bien quelles œuvres pouvaient lire alors, dans leur nouveauté, les rhétoriciens de Charlemagne, — par contrebande quelquefois, je vous l'accorde ? — Lamartine publiait *Jocelyn* et le *Voyage en Orient ;* Brizeux, *Marie* et les *Ternaires ;* Mérimée, ses plus parfaites nouvelles ; Gautier, son *Voyage en Espagne* ; Balzac, *Eugénie Grandet* ; Vigny, *Grandeur et servitude militaires ;* Michelet, les premiers volumes de son *Histoire de France :* Augustin Thierry, les *Récits mérovingiens ;* George Sand, *Mauprat :* Musset, *Les Nuits*, *L'Espoir en Dieu*, et ses plus fines comédies ; Victor Hugo, *Les Voix intérieures*, *Les Rayons et les Ombres*, et faisait jouer *Ruy-Blas* : nous y étions ! — Et c'était entre nous des entretiens infinis, des discussions ardentes, et, secrètement, des tentatives folles. Ce nom d'Hugo — il

faut bien le dire — projetait son rayonnement sur ce quartier, sur ce lycée. Les deux fils du poète étaient nos camarades. Cet angle de la place Royale, où logeait l'auteur d'*Hernani* et des *Feuilles d'Automne*, était le but de nos pèlerinages. Heureux qui apercevait le visage pâle du poète à travers les vitres! Plus heureux qui pouvait pénétrer dans le temple! Je me contentais alors d'en contempler le seuil, sans me douter que, quarante ans plus tard, je deviendrais un des commensaux fidèles de l'épique vieillard. Nous vivions tous dans ce plein été et cette chaude atmosphère des lettres modernes ; et, en même temps, sans y voir de contradiction, nous allions applaudir avec fureur Rachel dans *Hermione* ou *Phèdre*. Nous étions, à la fois, très classiques en classe et très romantiques au dehors ; nos études n'en étaient point troublées, ni nos maîtres émus. Les rimes riches et les images hasardées ne faisaient point de tort aux trois prix d'honneur de 1844!

Excusez, mes jeunes camarades, et que vos maîtres surtout me pardonnent ce cours d'histoire ancienne! Si je rappelle ces temps oubliés, c'est qu'il me semble utile de renouer parfois pour vous la chaîne des ans; de faire revivre les aînés aux yeux des jeunes, comme un exemple et un stimulant; de prouver surtout que le lycée n'a pas été stérile. Les années se sont écoulées, les écoliers de 1840 ont vieilli, ont disparu en trop grand nombre, hélas! Que de deuils, n'est-ce pas, mon cher proviseur? Mais les survivants ont gardé je ne sais quoi d'une si vigoureuse jeunesse. Ce que nous avions surtout, mes amis, c'était, avec beaucoup d'ardeur au travail, beaucoup d'illusions et beaucoup d'espérances.

j'ajouterai, tout bas, quelques utopies, comme l'a démontré 1848. Les désastres de 1815 étaient lointains ; nous n'aurions pu concevoir, même par la pensée, ceux de 1870 ; nous avions foi dans le génie de la France : ayez foi comme nous !

Élèves de cette chère maison, rendez-nous les beaux jours de Charlemagne, sous une forme ou sous une autre ! En haut, en bas, partout, jamais on n'a fait davantage pour l'instruction générale ou particulière. L'enseignement classique se maintiendra, se fortifiera, sans se montrer jaloux des concurrences que la nécessité réclame, que la démocratie impose, que la sagesse accepte. Pour remplacer, dans le prochain siècle, tous ces nobles esprits, historiens, orateurs, savants, artistes, poètes, dont la perte a fait un si grand vide autour de nous, travaillez, mes amis, rêvez, luttez, passionnez-vous encore ! Réjouissez, par là, ceux de mon âge ! Les heureux indices sont partout dans cette République, qui a raison de croire en sa force. Et comment douter que la poésie (pour finir par elle ce long entretien) ne retrouve, elle aussi, parmi vous la place qui lui est due, quand un autre de vos jeunes et vaillants maîtres, pour la première fois, l'introduit hardiment — avec quel succès ! — aux solennités séculaires de la Sorbonne[1] ; et, par une nouveauté qui me ravit sans me surprendre, fait voir assez que les sources de l'inspiration sont personnelles, non empruntées, que la Muse n'a d'autre programme que sa vertu même, et que le talent souffle où il veut !

1. Allusion au discours en vers, prononcé à la distribution des prix du Concours général par M. François Fabié auteur de la *Poésie des Bêtes* et du *Clocher*, alors professeur dans les classes d'enseignement moderne au lycée Charlemagne, aujourd hui directeur de l'école municipale Colbert, à Paris.

LA QUESTION

DES MAITRES RÉPÉTITEURS[1]

(1887)

Messieurs,

La question sur laquelle le Conseil supérieur va délibérer est trop connue de vous, elle a trop ému l'opinion et donné lieu récemment a de trop retentissantes polémiques pour qu'il y ait à vous apprendre rien d'essentiel sur le fond même du sujet. Une pétition très digne d'intérêt, et dont il a été beaucoup parlé, a permis à l'Administration d'examiner de nouveau un problème très complexe dont elle avait toujours eu le souci ; et la circulaire adressée le 28 octobre dernier aux Recteurs par M. le Ministre de l'Instruction publique a indiqué, dans la mesure du possible, et avec les marques d'une incontestable sympathie, que nous partageons tous, les améliorations et les réformes que le présent décret essaie de réaliser pratiquement. Ce décret, votre Section permanente l'a examiné avec soin, et la commission que vous avez nommée l'a retouché dans quelques-unes de ses parties. Il a paru difficile actuellement de faire mieux et plus,

1. Rapport présenté au Conseil supérieur de l'Instruction publique, le 4 janvier 1887.

étant donnés, d'une part, les ressources disponibles, et, d'autre part, notre système d'éducation par l'internat, qui tient au moins autant à nos mœurs qu'à nos traditions scolaires.

Vous trouverez dans le décret qui vous est soumis [1] des mesures tutélaires qui sont anciennes, mais qu'il était urgent de rajeunir en leur donnant une consécration nouvelle, soit parce qu'il a paru qu'elles étaient peu connues, même des intéressés, soit parce qu'elles avaient souffert dans la pratique. Il y en a d'autres que nous y introduisons pour la première fois et qui seront accueillies, nous l'espérons, avec une sérieuse satisfaction.

C'est un corps considérable que celui de nos maîtres répétiteurs, de moins en moins mélangé, de plus en plus digne, je le crois, de notre sollicitude;

1. Décret du 8 janvier 1887. Les articles suivants en feront comprendre l'esprit.

Art. 1. — Les maîtres répétiteurs pourvus d'une nomination régulière sont membres de l'enseignement public et jouissent de tous les avantages attachés à cette qualité.

Art. 2. — Ils sont nommés par le ministre sur la proposition du recteur, après avis du proviseur.

Art. 17. — Les répétiteurs titulaires des lycées et des collèges font partie de l'assemblée générale des professeurs. Ils prennent part notamment à la confection du tableau d'honneur et des boursiers et à la préparation des notes trimestrielles. Dans les lycées, ils sont représentés au conseil d'enseignement par deux délégués.

Art. 19. — Les répétiteurs ont, sous la surveillance du censeur ou du principal, l'usage de la bibliothèque. Une pièce convenablement meublée, éclairée et chauffée est mise à leur disposition pour le travail en commun. Partout où la disposition des bâtiments le permet, chacun des répétiteurs a droit à une chambre spéciale, même lorsqu'il couche au dortoir; le service de cette chambre est fait aux frais de l'établissement, sous la surveillance de l'économe dans les lycées ou du principal dans les collèges. Autant que possible, les maîtres répétiteurs prennent leurs repas dans une salle distincte du réfectoire des élèves.

c'est une jeune armée qui rend de grands services, et en peut rendre de plus grands encore. Ils sont une des pièces essentielles de notre organisation universitaire ; après avoir été longtemps les victimes de souvenirs, d'exemples qui pesaient sur eux, ils ont fait depuis plusieurs années leurs preuves de patience, de respect d'eux-mêmes et de dévouement ; et, s'il est imprudent d'entretenir toutes leurs espérances, il n'est permis de négliger aucune de leurs plaintes.

Les demandes des maîtres soulevaient des difficultés d'ordre très différent, les unes budgétaires, c'est-à-dire présentement insolubles. Si on leur accordait, en effet, en élargissant les cadres et en augmentant le personnel, toutes les heures supplémentaires qu'ils réclament, on aggraverait singulièrement les charges du budget, et chacune de ces heures représenterait une dépense de 450.000 francs, soit plus de 1.300.000 francs pour trois heures. Le Parlement seul aurait qualité pour les voter, et vous savez d'avance quelle serait sa réponse.

D'autres demandes étaient d'ordre purement administratif, et en quelque sorte domestique : à celles-là on a fait droit dans une large mesure. Les maîtres comprendront pourtant combien il est difficile de concilier des intérêts divers et parfois opposés ; de sauvegarder, à la fois, les intérêts de la discipline et du bon ordre, les droits de l'autorité qui ne sauraient être compromis sans péril, les nécessités multiples d'un service délicat et incessant, et les convenances du travail personnel ou le légitime désir d'un repos nécessaire.

Enfin, d'autres réclamations se rattachaient à l'ensemble des garanties auxquelles a droit toute

une catégorie de fonctionnaires insuffisamment protégés contre un mode de recrutement défectueux, qui tenait à une situation mal définie.

Sans doute, le statut du 16 octobre 1847 les considérait déjà comme des membres de l'enseignement public et les plaçait, en principe, sous l'autorité et la tutelle du Ministre. Mais, dans la pratique, ce statut, il faut bien le dire, était oublié, et l'article 1er du décret qui vous est soumis est, à cet égard, non seulement une restitution, mais une véritable conquête.

Les conséquences de cette première disposition sont faciles à déduire : elles pénètrent toutes les parties du décret. Depuis nombre d'années, les maîtres répétiteurs de tout ordre étaient attachés à un lycée en vertu surtout d'une convention amiable entre eux et le chef de l'établissement. Et comment pouvait-il en être autrement ? Leur entrée en fonction, leur sortie, uniquement fondées sur des convenances réciproques et une entente verbale, nées souvent, de part et d'autre, de nécessités pressantes, ressemblaient beaucoup plus à une convention de patron à commis, pour ne pas dire plus, qu'à la prise de possession régulière d'un emploi public. Un va-et-vient perpétuel promenait d'un bout de la France à l'autre de jeunes maîtres de condition précaire, d'origine modeste, d'esprit parfois aventureux, pressés de trouver les moyens de vivre pour n'être plus à charge à leur famille, imparfaitement garantis peut-être contre les prétentions de certains chefs, plus mal garantis encore contre leur propre inexpérience, leur connaissance imparfaite des choses, les entraînements de leur âge et toutes les incertitudes d'une carrière à son début. Les corres-

pondances échangées entre les chefs d'établissement pour assurer le recrutement des maîtres, les requêtes et les sollicitations de ces jeunes gens, les variations de l'offre et de la demande, les froissements et les conflits, les congés signifiés sans un suffisant contrôle, sans un arbitrage venu de plus haut, tout contribuait, malgré le zèle et la prudence des chefs, à donner à cette organisation un caractère fâcheux d'instabilité et d'apparent arbitraire, où la bonne renommée des proviseurs avait parfois à souffrir autant que la dignité des jeunes maîtres.

Vous verrez, Messieurs, avec quelle attention et au moyen de quelles mesures nous avons modifié cet état de choses et fait souvent d'un emploi aléatoire une fonction définitive. Les proviseurs et les principaux, qui éprouvaient tant d'embarras à se pourvoir ou d'hésitation à choisir, et dont les rapports avec les maîtres étaient si délicats, se sentiront déchargés d'une grave responsabilité : alors peut-être leur rendra-t-on plus de justice.

Là où les maîtres étaient surtout obligés de compter avec les bonnes dispositions personnelles de leurs chefs, ils seront désormais, selon leurs titres, leurs grades, leurs services, sous l'autorité du Recteur ou du Ministre ; ils ne seront nommés, déplacés, suspendus, révoqués qu'avec toutes les garanties administratives, y compris, au sommet, Messieurs, votre haute juridiction. C'est un décret vraiment protecteur qui vous est soumis, avec ses droits et ses privilèges, mais aussi avec ses charges, ses obligations, ses pénalités, dont l'échelle, graduée d'après les précédents ordinaires, est comme la marque même de cette organisation nouvelle : si les mauvais maîtres peuvent s'inquiéter de toutes ces

mesures, les bons, qui sont, en définitive, la très grande majorité, y reconnaîtront ce qu'on leur restitue véritablement, la dignité et la sécurité.

Ce ne sera plus le hasard des correspondances privées, ni le libre choix des chefs, ni l'urgence qui décideront de la situation des maîtres répétiteurs. Un registre ouvert au chef-lieu de l'Académie sera la pièce essentielle du recrutement des maîtres : il servira d'intermédiaire officiel entre eux et leurs chefs immédiats ; il fournira sur les postulants tous les renseignements utiles ; et ces notes leur serviront pour tous les postes qu'ils seront appelés à occuper. Un stage renouvelable permettra de juger les jeunes maîtres au début de leur carrière, et les empêchera de faire fausse voie. Une fois titulaires, leur situation bien assise n'aura rien à envier à celle des maîtres mêmes de l'enseignement.

Pour compléter ce relèvement de fonctions dont on peut se faire honneur, et préparer les maîtres répétiteurs à une situation différente dans l'avenir, on les admet, par une innovation qu'ils sauront apprécier, dans l'assemblée des professeurs ; ils y prendront part à la confection des tableaux d'honneur et à la préparation des notes trimestrielles ; ils auront des délégués au Conseil de l'enseignement.

Nous passons maintenant, Messieurs, à un autre ordre d'idées. Il est permis peut-être de regretter que les fonctions de maître répétiteur ne soient pas plus souvent une carrière durable, disons le mot, une vocation. Il s'est trouvé, il se trouve encore des maîtres très estimables, qui ont passé de longues années dans des postes difficiles et peu éclа-

tants, moins encore par l'impossibilité d'arriver aux grades qui leur ouvriraient les portes de l'enseignement que par goût pour les devoirs très élevés de la surveillance et par une réelle inclination pour le rôle d'éducateur, souvent justifiée. En tout cas, il est bien permis d'imaginer une classe de maîtres simples et modestes, d'instruction médiocre, mais de jugement sûr; aimant la jeunesse, la comprenant, même dans ses écarts; ayant le sentiment du devoir et sachant l'éveiller dans les jeunes âmes; maintenant dans une maison, au milieu du changement des chefs, les traditions d'ordre qui en font la prospérité; capables de devenir, par le choix clairvoyant de l'administration supérieure, des censeurs, des proviseurs, des chefs d'établissement, je dis des meilleurs. De tels maîtres répétiteurs ne rappellent en rien ceux qui jadis vieillissaient, sans ressort, dans une paresse à peine occupée, et déconsidéraient le corps entier par leur tenue et leur incapacité irrémédiable.

Mais si l'on doit souhaiter la formation ou l'accroissement de cette catégorie de précieux surveillants, il faut bien constater que la très grande majorité de nos maîtres répétiteurs se propose un autre objet; et ni la Section permanente, ni votre commission n'ont cru devoir raisonner sur ce qui reste encore une exception. La vérité est que le corps des maîtres répétiteurs est surtout une précieuse pépinière pour l'enseignement. De là sortent chaque année (je laisse à part les futurs médecins et les futurs avocats) bon nombre de licenciés ès lettres et ès sciences, de professeurs de collèges et de lycées, ou bien encore d'excellents agents des services économiques ou académiques. C'est sur-

tout une carrière transitoire, qui retient quelque temps tous ces jeunes gens, aux prises avec les premières difficultés de la vie, et leur offre, au prix de quelques ennuis et de quelques sujétions, auxquels se résignent les plus courageux et les plus sages, l'avantage considérable d'avoir le vivre et le couvert, avec les moyens de s'instruire et d'arriver, s'ils le veulent fermement, aux grades qui les émancipent.

C'est avec cette préoccupation, et en considérant surtout comme un passage ou une première station cette fonction des maîtres répétiteurs que le décret insiste, plus encore qu'on ne l'avait fait dans le passé, sur les facilités qui leur seront accordées dans leur travail : usage de la bibliothèque, salle d'étude en commun, chambre pour les besoins du travail qui veut s'isoler, commodité pour suivre les cours publics, conférences organisées à l'intérieur des établissements. Tout cela n'est pas nouveau, je me hâte de le dire, et il serait souverainement injuste de nous en faire trop d'honneur; mais là encore, comme sur d'autres points, la pratique n'a pas toujours pu répondre aux prescriptions de principe; peut-être aussi la volonté et la persévérance ont-elles plus d'une fois manqué aux maîtres : en négligeant de tirer profit des ressources, même incomplètes, qu'on mettait à leur disposition, ils couraient risque de décourager le bon vouloir des administrations locales ou de l'autorité supérieure.

Le travail qu'on leur recommande ne peut qu'ajouter à leur autorité morale et faciliter leur tâche : qui ne sait que les écoliers ont d'autant plus le déférence pour un surveillant qu'ils le savent plus laborieux, qu'ils le trouvent plus instruit et

déjà plus rapproché de leurs professeurs ordinaires? Le jour où les élèves seront bien convaincus que leurs maîtres répétiteurs d'aujourd hui peuvent être leurs professeurs de demain, un grand pas aura été fait dans la voie où nous désirons engager les maîtres. L'affection des élèves ne peut venir que de la considération que les maîtres inspirent, et cette considération est l'effet assuré de la capacité plus grande, presque toujours associée à une tenue meilleure, à plus de tact, et, j'ajoute, à plus de moralité...

En résumé, Messieurs, si nous regardons l'état antérieur des maîtres répétiteurs, ils n'étaient pas sérieusement considérés comme des fonctionnaires de l'enseignement public, ils n'en avaient pas les garanties essentielles : on les leur donne.

On les tenait peut-être trop éloignés, moralement, du corps même des professeurs, au recrutement duquel ils sont appelés à contribuer pour une si large part : on les admet dans l'assemblée des professeurs, on leur accorde des délégués au Conseil d'enseignement des lycées. Et, d'autre part, on autorise les professeurs à participer, s'ils le demandent, aux devoirs de la surveillance : ils ne croiront pas déchoir en les recherchant.

On n'avait pas toujours pu tenir la main à ce que les moyens et les instruments de travail fussent mis à la portée des maîtres avec la préparation aux examens et aux concours. Toutes les mesures seront prises pour ôter à leurs plaintes tout prétexte à ce sujet, et leur assurer de plus longs et de plus fructueux loisirs.

Ils étaient, par la force des choses, engagés, dé-

placés sans règles fixes ni sûretés suffisantes, et ce mode de recrutement entrait pour beaucoup dans la tension si souvent signalée, même entre des chefs justement estimés et des maitres dont on eût pu faire d'excellents auxiliaires. Le mode de nomination est désormais déterminé par des textes positifs, avec toutes les garanties qui en découlent, mais aussi avec toutes les obligations que ces garanties mêmes imposent. Les attributions sont plus nettement définies, les charges de la surveillance sont allégées, les prérogatives du travail libre assurées dans la limite du possible : des points de contact plus étroits entre les maitres et les professeurs ou les chefs d'établissement permettront aux premiers de s'initier à bien des questions scolaires qu'ils trouveront profit à mieux comprendre, aux seconds de discerner les esprits les plus distingués, les plus pénétrants et les plus judicieux.

Tel est l'esprit général de ce décret, dont vous allez entendre le détail. Nous espérons avoir répondu, dans la mesure où nous le pouvions, à des réclamations, souvent très légitimes, toujours très dignes d'attention, et que nous ne saurions sans injustice confondre avec les utopies passionnées qu'on y a mêlées, quelquefois au grand désavantage d'une cause qui est bonne.

Peut-être fera-t-on mieux plus tard[1]. Vous estimerez qu'on a été aussi loin que le permettaient l'intérêt supérieur de nos établissements, celui de nos élèves, celui même des maitres répétiteurs.

1. La situation des répétiteurs a été définitivement modifiée par les décrets des 28 et 29 août 1891.

L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES JEUNES FILLES

I

EXTRAITS DU RAPPORT SUR LE CONCOURS D'AGRÉGATION DE 1885 [1]

A. — A PROPOS D'UN SUJET DE COMPOSITION LITTÉRAIRE

Le sujet, choisi cette année, était celui-ci :

Expliquez, et appliquez à la critique littéraire et à l'enseignement cette pensée de Vauvenargues : « C'est un grand signe de médiocrité de louer toujours modérément. »

En donnant cette matière, le jury a voulu prémunir les aspirantes contre une disposition trop commune à notre temps, même parmi la jeunesse. On blâme plus volontiers que l'on n'approuve. Pour

1. La série complète des rapports d'Eugène Manuel sur ce concours comprend les années 1884-1892 et l'année 1900. Il y faut joindre son rapport sur les épreuves du certificat d'aptitude en 1883 (voir l'*Introduction*, page XLII-XLI).

ne parler que des auteurs, on s'évertue à découvrir leurs défauts avant de songer à mettre en lumière leur mérite. Un esprit de scepticisme littéraire, contre lequel il importe de protéger nos études, tend à dépraver le goût ou, tout au moins, à émousser le sens du beau et à paralyser la faculté d'admirer. En même temps que les pires écrits trouvent les lecteurs les plus nombreux, les chefs-d'œuvre consacrés excitent moins de transports. Dès qu'il faut employer les formules admiratives, on hésite, on entre en défiance; on a peur de passer pour naïf en s'abandonnant aux plus naturelles émotions; on ne veut paraître dupe ni de son esprit ni de son cœur. Pour n'être point accusés de superstition, des écrivains très distingués, à force de raffiner et de subtiliser, ont gâté leur plaisir et le nôtre. Tout ce qui est médiocre a suivi l'exemple, et ce qui n'était chez les premiers qu'une recherche savante ou un excès de délicatesse est devenu chez les autres une modération tournée en système, aussi pédantesque et insupportable que l'admiration irréfléchie.

Si cette disposition a des inconvénients pour la critique en général, elle est surtout regrettable dans l'enseignement. Qui ne sait qu'une observation sévère sur un auteur pousse, chez les jeunes gens, de plus profondes racines qu'un éloge? Un maître spirituellement imprudent a vite fait de discréditer le plus noble génie. On en arrive à se défendre de l'enthousiasme comme d'un ridicule, et il semble que l'intelligence, le savoir et le goût se mesurent à l'art même de critiquer avec plus de malice.

Pour donner aux études une durable assise, c'est par le respect et l'admiration qu'il faut com-

mencer. Ce serait un malheur si cette fausse délicatesse s'introduisait dans l'enseignement des jeunes filles, et si elle gagnait les femmes. Sans vouloir en aucune façon les priver du gain des solides connaissances, ni leur interdire ce champ du raisonnement critique qui précisément a été trop fermé pour elles, nous aimons qu'elles aient le sentiment très vif et très ingénu des beautés littéraires. L'admiration est, dans l'éducation des enfants, un élément de premier ordre; il est bon, il est sage d'en confier la garde aux futures mères de famille. La morale y trouvera son compte, comme la littérature.

C'est dans cette pensée que nous avions emprunté le mot connu de Vauvenargues.

B. — DU DÉBIT

C'est peut-être une nouveauté un peu inattendue dans un rapport sur un concours de cette importance, d'insister sur un point aussi spécial que le *débit*. Nous n'hésitons pourtant pas à revenir sur un sujet où s'est exercée la haute autorité d'un maître dans l'art d'écrire et de lire [1]. Mais nous ne songeons pas seulement à l'art de lire, où le progrès est notable : nous visons aussi l'art même de professer.

Il semble qu'on devrait parler encore mieux qu'on ne lit, et c'est le contraire qui nous a frappés. Les mêmes aspirantes qui lisent bien parlent encore médiocrement; elles font bien valoir ce qu'elles

1. Ernest Legouvé, *l'Art de la lecture*. Legouvé était alors directeur de l'École de Sèvres (voir *Introduction*, page XLI).

lisent, et ne font pas assez valoir ce qu'elles disent. Le débit, lent et posé tant qu'il s'agit d'un texte, s'altère et se précipite dès que le commentaire commence. On dirait deux personnes, deux voix différentes, dont l'une se possède et se règle, dont l'autre se trouble et s'abandonne. Cette rapidité du débit, toujours préjudiciable à l'intérêt des sujets qu'on traite, nous a paru sensible surtout dans quelques leçons d'histoire ou de morale, débitées sans alinéas, pour ainsi dire, et sans pauses. Tout prenait ainsi la même importance : presque aucun de ces arrêts qui avertissent l'attention ; point de ces répétitions volontaires et calculées, qui doublent la valeur des faits ou des réflexions. Quelques aspirantes, qui savent bien et qui parlent facilement s'expriment encore trop vite, comme si elles craignaient que la matière de la leçon ne leur échappât. C'est le propre de la mémoire récemment chargée d'avoir de ces inquiétudes. Il semble qu'on prenne, en se hâtant, des précautions contre la fuite des choses. Ce n'est plus une marche régulière, c'est une espèce de poursuite. Nous en arrivions à préférer la lenteur un peu pénible de certaines intelligences en travail, qui dénotait l'effort personnel. Ces esprits plus laborieux se cherchent, mais se trouvent ; cette parole hésitante devient presque un art, et l'emporte parfois sur une célérité que rien ne déconcerte.

A une égale distance de cette précipitation et de ce labeur, dans cette variété de voix, dont quelques-unes sont un peu sourdes et voilées, d'autres trop intenses et trop aiguës, d'autres ingrates, mais perfectibles, nous avons eu d'excellentes épreuves et entendu des voix heureusement exercées, du tim-

bre le plus agréable, vraiment communicatives, de celles qui saisissent l'attention et ne la laissent plus aller. C'est un don, sans doute, mais c'est aussi le produit d'une étude incessante et d'une application bien dirigée, que nous recommanderions volontiers à nos jeunes professeurs des lycées et collèges de garçons. On ne pourra jamais assez dire aux maîtres et aux maîtresses qui débutent dans l'enseignement — ou même qui n'en sont plus à leur début — quel rapport étroit lie les choses que l'on dit à la façon de les dire, et combien la parole non seulement importe à la bonne discipline d'une classe, mais ajoute à l'intérêt de tout ce qu'on y enseigne. Il y a là des procédés qui varient avec chaque ordre d'enseignement : une leçon d'histoire ou de géographie veut un autre ton qu'une leçon de littérature ou de morale ; un exposé suivi se fait autrement qu'un commentaire ; il y a un accent pour les faits et les dates, un autre pour les idées et les sentiments. Les femmes ont une souplesse d'organe qui se prête à cette diversité ; et plus elles approprieront leur débit aux matières dont elles parlent, plus elles échapperont aux dangers de la déclamation artificielle, contre laquelle nous ne saurions trop les prémunir, et que la plupart savent déjà éviter.

C. — DES APTITUDES GÉNÉRALES DE L'ESPRIT DES FEMMES ET DU NIVEAU NÉCESSAIRE DU CONCOURS D'AGRÉGATION

Nul doute que l'instruction générale ne doive et ne puisse être, surtout parmi les femmes de la classe moyenne, plus développée qu'elle ne l'a été jusqu'ici. Il faut fortifier les facultés supérieures de l'esprit,

au lieu de flatter, avec une complaisance trop exclusive, les goûts subalternes. On ne contestera pas, en tout cas, que les femmes professeurs, dont il s'agit de former le personnel, ne soient tenues de dépasser enfin le niveau placé trop bas par les préjugés ou l'usage. Elles ont prouvé déjà qu'elles étaient très capables d'y réussir, et leurs dispositions surprenantes pour certaines études, comme leur insuffisance relative pour d'autres matières, nous avertissent à la fois, et des qualités qu'il n'est besoin que de cultiver, et des lacunes qu'il est temps de combler.

Ce qui est indéniable chez elles, c'est, avec une volonté que le but surexcite, un rare talent d'assimilation, que les idées abstraites n'effraient pas, et une mémoire qui semble avoir gardé comme des réserves d'intensité. Cette facilité à tout retenir aurait des inconvénients s'il s'agissait de provoquer aux créations de l'esprit; mais elle se tourne en avantage si l'on ne considère que la sûreté et la probité des connaissances. Nos aspirantes ne paraissent pas en état de concevoir des doctrines ni de combiner des systèmes; mais nous n'en voyons pas la nécessité, et nous n'en provoquerons pas l'effort. Il suffit qu'elles puissent devenir d'habiles interprètes de doctrines comprises et d'idées acquises. Ajoutons que cet esprit d'assimilation prend chez elles un caractère spécial, déjà remarqué par les meilleurs observateurs. Elles penseront en femmes les pensées des hommes les plus éminents; elles enseigneront en femmes les doctrines les plus nobles; elles exposeront en femmes les faits d'où les hommes font sortir les grandes vérités générales; elles donneront un sexe aux analyses morales, plus fines et plus ingénieuses : et ce

sera là l'originalité et la nouveauté de leur enseignement.

Professer n'est pas créer, et la valeur des idées qu'on enseigne ne tient pas à ce qu'elles sont personnelles. Combien de nos maîtres les plus estimables, dans l'Université, ont tiré leur enseignement d'eux-mêmes? Combien en peut-on citer qui aient fait autre chose que de bien communiquer les opinions reçues et les connaissances admises, de mesurer et d'approprier la science courante à l'intelligence de leurs auditeurs? Ce n'est pas dans une chaire de lycée, c'est ailleurs que l'on cherche et que l'on invente; et ce qu'on fait passer pour un état d'infériorité chez la femme n'est pas une exception chez l'homme même. Trouver dans un enseignement la marque personnelle sera toujours rare des deux côtés. L'essentiel n'est pas de beaucoup inventer, mais de bien choisir. Quant à la personnalité, c'est dans la méthode, dans la mise en œuvre, dans la conviction qui s'impose, enfin dans le ton et dans la parole expressive, c'est-à-dire en somme dans le talent professionnel, qu'on la retrouvera. Il ne faut donc pas s'inquiéter d'un progrès où tout maintiendra les femmes dans les conditions modestes du professorat. On ne doit voir ici qu'une nouvelle et utile carrière ouverte aux plus intelligentes, aux plus laborieuses et aux plus distinguées.

Nous avons encore entendu exprimer deux craintes : en premier lieu, que nos concours ne fissent, disons le mot, des pédantes; en second lieu, qu'un niveau d'études et d'épreuves trop uniforme ne fît tort aux qualités natives de nos agrégées, en les façonnant toutes sur un même patron.

par des procédés semblables et des programmes identiques.

Si le pédant pénétré de son importance est une espèce à peu près perdue depuis que les maîtres de la jeunesse, de plus en plus nombreux, sont plus mêlés à la vie extérieure et aussi plus réellement instruits, il ne paraît pas que le pédantisme tende à passer du côté des femmes. Ni ces jeunes filles, d'une tenue si discrète, ni ces institutrices si convaincues, mais d'un tour d'esprit si naturel, ne nous ont inspiré la moindre appréhension à cet égard. La prétention de savoir ne survit guère aujourd'hui au découragement de ne pas savoir davantage et à la certitude qu'on ignorera toujours beaucoup de choses. Si le danger devait se produire, nous y veillerions de notre mieux.

Quant à l'uniformité qu'on redoute, qui aurait pu en trouver trace après avoir assisté à nos épreuves orales? Nous avons entendu une trentaine de concurrentes : nous n'en avons pas rencontré deux qui fussent semblables. La même culture avait produit des fruits très différents. Nous avons retrouvé, pour des exercices pareils, les naturels tristes ou gais, prompts ou lents, confiants ou timides, expansifs ou concentrés. Pour le fond des choses, mêmes différences : les nuances les plus variées de la parole correspondaient à des tours d'esprit qu'on ne pouvait confondre. Même l'École de Sèvres, avec sa direction si égale et si méthodique, a pu fortifier les intelligences, mais n'a pas changé les tempéraments. C'est qu'il est plus difficile qu'on ne croit d'appliquer un niveau. Les bons esprits surtout ont une résistance et une élasticité propres dont l'instruction

l'éducation ne triomphent aisément. Pour être

mieux instruites, les femmes garderont leur originalité et ne cesseront pas d'être diverses entre elles...

En résumé, ces examens, même avec leurs lacunes passagères et les imperfections inhérentes à tous les concours, ont inauguré une chose grande et considérable. En fixant, par le professorat, le point culminant de la culture intellectuelle et morale des femmes, on aura organisé une force éducative de premier ordre, mieux définie, plus rigoureusement contrôlée, qui les associera plus étroitement au progrès général et aux destinées de la patrie, puisqu'elles développeront, à leur tour, parmi les générations nouvelles, des qualités d'esprit qui n'étaient que le privilège d'une minorité d'élite : l'homme, par la mère et la sœur, en aura le bénéfice final. Nous ne pensons pas être trop ambitieux, en attribuant à nos concours, comme on l'a dit ailleurs [1] des lycées mêmes de jeunes filles, « cette portée sociale en même temps que cette valeur scolaire ».

II

EXTRAITS DU RAPPORT SUR LE CONCOURS D'AGRÉGATION DE 1891

A. — A PROPOS DE L'EXPLICATION DES TEXTES [2]

Depuis l'origine de nos concours, il n'est point d'épreuve où les progrès aient été plus marqués que dans l'explication des textes français.

1. M. Zévort, directeur de l'enseignement secondaire, à l'inauguration (6 septembre 1885) du lycée de jeunes filles du Hâvre.

2. Épreuve orale dont la durée est d'une demi-heure pour chaque aspirante.

Nous avons obtenu qu'on abordât directement les textes, au lieu de se jeter d'abord à côté, sur la biographie, sur l'histoire, sur les idées générales, comme pour échapper à la difficulté de comprendre et d'expliquer le morceau même, ou pour en retarder l'obligation. Nous avons obtenu, d'autre part, qu'en abordant les textes mêmes, on ne s'en tînt pas au mot, à l'étude stérile du vocabulaire, ou à la grammaire et à la syntaxe ; mais qu'on recherchât toujours les choses sous les mots ; qu'on s'emparât d'abord des idées, en les dégageant, en les rangeant, en les subordonnant les unes aux autres ; qu'on fît bien voir enfin que la pensée, par rapport au style, est la sève même, devenant tige, feuilles, fleurs et fruits.

Nous voudrions qu'on allât plus loin. On saisit assez bien les détails d'un texte ; on retrouve la suite des idées particulières : l'ensemble échappe encore ; le point de départ, l'idée génératrice, la source première du développement restent dans l'ombre. La logique des pensées et des sentiments n'est pas mise en suffisante lumière. Surtout, on ne paraît pas remarquer que cette production des idées varie selon les ouvrages et d'auteur à auteur, que les procédés, disons mieux, les opérations diffèrent chez le prosateur ou chez le poète, et que l'on n'a bien pénétré dans le génie d'un écrivain que lorsqu'on a su, à l'occasion d'un texte déterminé, arracher à l'artiste quelques-uns des secrets de son merveilleux travail.

Certains morceaux ont, d'autre part, pour objet de nous faire apprécier surtout l'instruction grammaticale de nos aspirantes et la connaissance qu'elles ont de la langue française à ses diverses époques.

On a parfois abusé de la linguistique, et nous l'avons déploré. Il y a là une question de mesure, de tact et d'à propos. Néanmoins, la langue du XVI^e^ siècle, dont plusieurs beaux morceaux servaient de matière à l'explication, ne nous a point paru assez connue ; Ronsard, d'Aubigné et Montaigne méritaient une étude et une préparation plus rigoureuses. On se tire assez bien de la langue du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle ; celle du XIX^e^ déconcerte encore, même dans ses plus grandes beautés : on ne sent assez vivement ni ses hardiesses, ni son originalité propre. Parler froidement ou avec embarras d'Alfred de Vigny, de Lamartine ou de Victor Hugo est déjà un tort ; c'en est un plus grave de ne pas comprendre leur originalité et de se tromper sur la qualité de leur style.

Nous ne permettons pas que les digressions de l'histoire littéraire se substituent à l'examen des textes ; mais nous ne songeons pas à supprimer les comparaisons et les souvenirs. Or, ce qui laisse peut-être le plus à désirer, c'est la présence d'esprit, servie par d'heureuses lectures et une mémoire bien meublée, qui permettrait aux aspirantes de rappeler quelquefois, à l'occasion d'un texte, les passages d'auteurs propres à intéresser les élèves et à étendre leur intelligence. Il y a des beautés oratoires ou poétiques, des œuvres même tout entières qui ont leur filiation et leur histoire. Certains textes en réveillent d'autres ; il y a, dans la littérature, des reflets, des échos. Il n'est pas permis d'ignorer les parentés illustres, les rapports prochains ou éloignés, les origines...

Une aspirante avait à commenter, dans *Télémaque*, une page admirable, mais toute grecque, du récit de

Philoctète. Elle n'a pas eu un souvenir pour le *Philoctète* de Sophocle, soit qu'elle ignorât ce que Fénelon devait à l'antique tragédie, soit que l'idée ne lui soit pas venue d'en parler : l'un ne serait guère plus excusable que l'autre.

N'exagérons rien : ces rapprochements ne sont pas indispensables à l'étude critique d'un texte. On peut montrer d'autres qualités, et qui priment la mémoire. Mais autant il serait parfois puéril, insupportable, et même injuste, de se préoccuper sans cesse des choses déjà dites et de voir partout des imitateurs ou des plagiaires, autant il importe à la juste appréciation des œuvres de l'esprit de remonter, s'il y a lieu, le cours des âges et de signaler les fécondes et heureuses transmissions de la pensée ou du sentiment, qui, en éclairant les lois de l'esprit, consacrent l'unité du génie humain. C'est toujours le flambeau de Lucrèce : il ne faut pas qu'on l'éteigne.

B. — A PROPOS DE L'ÉPREUVE DE MORALE[1]

Le résultat auquel nous visons ici est si important et si malaisé peut-être à définir, qu'on nous pardonnera d'y insister. Il ne manque pas de maîtres autorisés en ces matières qui préféreraient à nos questions, présentées sous la forme de problèmes qu'il faut résoudre, et qu'ils estiment trop vagues ou

1. Épreuve orale. Elle consiste en une leçon d'une demi-heure environ. — Il importe de dire que, pour rédiger le développement qu'on va lire, Eugène Manuel, président du jury, a dû s'inspirer du rapport particulier de celui de ses collaborateurs qui était plus spécialement chargé de juger l'épreuve de morale. C'était, en 1891, M. Darlu, aujourd'hui inspecteur général de l'Instruction publique.

trop profondes, de simples questions de cours, traitées dans tous les précis de philosophie et de morale, et que l'aspirante se serait exercée d'avance à exposer couramment, comme on récite une leçon bien apprise. C'est cela même que nous redoutons le plus. Nous n'avons pas à nous préoccuper de savoir si le sujet donné surprend le théoricien attaché à ses cadres et à ses formules, le spécialiste fidèle à la technique de sa science, et, si nos aspirantes nous venaient dire : « On ne nous a pas appris ces choses, ou, du moins, nous ne les reconnaissons pas sous cette forme », nous aurions précisément atteint notre but.

Car enfin, ce que nous souhaitons par-dessus tout dans un concours de cet ordre, ce n'est pas qu'une écolière intelligente et alerte fasse preuve de mémoire, mais que le sujet donne à penser à une femme, — professeur ou femme du monde, — pour peu qu'elle eût la sérieuse curiosité des grands problèmes de la vie morale, qui ne se sont jamais plus impérieusement posés que de nos jours. Nous voulons savoir si les idées qu'éveillent ces problèmes trouvent un écho dans le cœur de l'institutrice chargée de parler elle-même à des jeunes filles du monde ; nous voulons savoir si la culture morale qu'elle a cherchée dans de longues études est autre chose qu'un vernis léger de science philosophique, et si, en lui livrant l'âme de nos filles, nous ne les accoutumons pas à un pur verbiage, à moins de les exposer à de dangereuses expériences. Le plus grave effet de ces préparations tout en surface ou de ces solutions de hasard, c'est que les femmes manipulent les idées avec imprudence et témérité, comme si on les laissait à elles-mêmes dans un laboratoire de chimie : on craint les

accidents. Nous ne prétendons pas obtenir l'originalité, la personnalité véritable : de combien de professeurs de philosophie *hommes* oserions-nous l'espérer? Il y faut, d'ailleurs, l'âge, la pratique de la vie, l'expérience, dont nous reconnaissons les effets chez quelques-unes de nos aspirantes, qui ont pour elles la maturité ; mais nous avons le droit de nous assurer toujours, par les moyens que nous jugeons les meilleurs, que l'on comprend bien ce dont on parle, qu'il y a eu assimilation réelle, et non apparente, et nous attendons l'accent personnel dans l'impersonnalité de la doctrine. C'est là que les problèmes posés par nous sont d'un bien autre secours que ne seraient des questions découpées dans un précis et empruntées même à un excellent maître.

Prenons quelques-uns de nos textes pour exemples.

C'est d'abord un mot de Pascal : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. » En demandant à l'aspirante de commenter ces paroles, nous ne voulions point savoir si elle connaissait la vie de Pascal, ou l'histoire des *Pensées*, ou la doctrine de la Grâce, mais si elle est sensible à ce gémissement d'une âme inquiète, si elle a rêvé quelquefois elle-même à la destinée de la créature humaine sous les profondeurs de ce ciel étoilé où la science a fait le vide ; si elle a compris ce que signifiait cet effroi de Pascal devant le silence infini de l'univers, et qu'il faut rentrer en soi-même pour y trouver, dans ces autres profondeurs de la conscience, ce que le monde muet ne donne pas, ce que l'âme lui voudrait arracher en vain dans sa détresse.

Et maintenant si, à propos d'une autre question, on veut nous parler de la doctrine de la Grâce, nous

en sommes fort aise, à la condition que l'aspirante entende par elle-même l'idée de cette doctrine, dont on a tant disserté, et que, pour l'approuver ou la rejeter, elle consulte son sentiment intérieur. Une d'elles nous en a bien parlé. Il s'agissait encore d'un mot célèbre de Pascal : « Le *moi* est haïssable. » Elle a osé prendre parti ; il lui a paru, et elle nous a dit que le respect de soi, que le principe de la dignité personnelle sont incompatibles avec le sentiment de Pascal ; et elle a montré dans l'idée de la Grâce, « qui aime à se répandre dans des vases vides », le principe de cette haine de soi, contraire au progrès moral, et que le janséniste austère s'exerce à nourrir, avec l'inconscience de son orgueil.

De même, si l'on nous parle du stoïcisme [1], que ce ne soit pas uniquement pour rapporter et paraphraser la formule connue d'Épictète : « Abstiens-toi » ; mais, puisqu'il s'agissait d'un état d'âme de notre temps, pour entrer en communication sympathique avec certaines âmes contemporaines, âmes de poètes surtout, qui, dans la ruine de leurs croyances, s'efforcent de ressusciter la fierté stoïque et se préservent par là des pires défaillances. On pouvait citer des noms, des œuvres ; nous montrer, dans l'abaissement des caractères, dans l'affaiblissement du sentiment religieux, cette réaction inévitable, que le paganisme aussi a connue, et qui, soulevant quelques âmes nobles et tristes, les conduit, faute de mieux, vers ces sommets âpres et déserts de la grandeur morale sans Dieu, où se réfugiait le stoïcisme

1. Allusion à l'un des sujets proposés : « Pensez-vous qu'il y ait encore aujourd'hui des stoïciens, non de profesion, mais de cœur et d'esprit ? En ce cas, comment vous représentez-vous leur état d'âme ? »

aux heures sombres de la décadence romaine. Les mêmes causes produisent ainsi les mêmes effets : notre siècle a pu le voir, non sans intérêt. Et si l'aspirante ajoute que ces âmes graves, rétives au surnaturel, étroites dans leur fierté hautaine, toutes préparées déjà à être stoïciennes, le deviennent tout à fait quand le malheur les a trempées, alors nous croyons reconnaître dans ce futur professeur ce que nous lui demandons par-dessus tout, le sens pénétrant des choses morales — ou, tout au moins, la promesse qu'il ne se paiera pas de mots.

C. — CONCLUSION DU RAPPORT

Nous l'avons dit maintes fois à ces courageuses et intéressantes habituées de nos concours, et nous le répétons ici : nous cherchons, avant tout, à découvrir les qualités personnelles, la justesse de l'esprit, le sentiment littéraire, le sens de l'histoire, la chaleur d'âme et la conviction dans les choses de la morale. Nous demandons moins la connaissance des faits, où les preuves sont faites par les examens et les concours antérieurs, que l'intelligence professionnelle, l'art de choisir, la bonne mise en œuvre, le don précieux de communication. C'est déjà répondre à ceux qui nous accusent de trop exiger des femmes. Mais oublie-t-on qu'il s'agit de professeurs, non d'élèves? Il faut décider si, pour former la raison des élèves, nous devons avoir des maîtresses raisonnables, et si cette raison peut gâter ce qu'il y a, dans les jeunes filles, de vivacité naturelle, d'imagination riante, de grâce et d'agrément. Les plus obstinés adversaires de l'enseignement secondaire des

jeunes filles n'oseraient le soutenir. Du reste, nous avons, pour la première fois cette année, livré à la publicité quelques-unes des compositions écrites de nos aspirantes, et ce n'est pas une des moindres réponses que nous puissions faire pour éclairer l'opinion, la rassurer, l'attacher à nos concours. On y verra que si les connaissances les plus solides et l'art de les bien présenter sont déjà des mérites acquis à l'agrégation, nos soins et nos efforts se portent surtout, avec le développement général de l'esprit, sur l'éducation de l'âme, inséparable de la sûreté du goût, de la fermeté des convictions, de la simplicité du langage, de la discrétion et de la mesure. Nous attendons avec une confiance tranquille les résultats d'un enseignement ainsi conçu et dirigé, qui, loin de dénaturer le caractère propre de la jeune fille et de la femme, fortifiera en elles les qualités natives, tout en les mettant à même de prendre une part plus large et plus intelligente aux justes préoccupations comme aux impérieux devoirs de la vie moderne. Le foyer domestique lui-même y est intéressé.

TROISIÈME PARTIE

SOUVENIRS

LA JEUNESSE — L'ÉCOLE NORMALE

SOUVENIRS

LA JEUNESSE — L'ÉCOLE NORMALE

LE MÉNAGE LAURENT [1]

Peu d'hommes, s'ils en avaient le loisir et le goût, auraient autant à raconter que les médecins. C'est dans leurs récits qu'on retrouverait, à côté de quelques joies vives, les plus grandes tristesses de la vie, puisque ce sont trop souvent ou les tristesses mêmes de la mort, ou les angoisses de la maladie. Tout le reste est peu de chose auprès de l'éternel mystère. Le médecin est le romancier de l'irréparable.

Qui saura jamais les scènes auxquelles il assiste, les confidences qu'il reçoit ou les secrets qu'il devine ? L'homme de loi ne pénètre pas plus avant dans la conscience des familles. La loi de notre destinée est la plus dure de toutes. Elle a d'inexplicables injustices, dont le juge lui-même est déconcerté. Seul, le

1. *Revue de famille*, 1er décembre 1888. Eugène Manuel avait fait précéder ce titre, *le Ménage Laurent* d'un autre titre plus général. *Souvenirs d'un médecin*. Il paraît en effet certain, comme il le dit lui-même dans son préambule, qu'il mettait en scène, dans cette touchante nouvelle, une histoire qu'il tenait de son père. Dans quelle mesure y a-t-il ajouté ou en a-t-il modifié les détails? Nous ne sommes pas en état de le dire.

prêtre, quand il est de la maison ou qu'on l'y appelle, est un confident plus intime et plus impérieux. Mais que d'âmes lui échappent, et des plus troublées ! Et combien sa clairvoyance peut être en défaut ! D'ailleurs, le prêtre se tait.

Dans bien des cas, le médecin est tenu au même silence. Cependant cette discrétion professionnelle ne s'impose pas toujours : on peut ouvrir le livre à bien des pages. Tout n'est pas drame intime ni secrète douleur. Observateur et moraliste, peintre à sa manière, le médecin devient aisément un conteur souriant ou grave, capable de nous distraire sans scandale, et de nous émouvoir sans horreur. On le verra bien par le récit que je vais faire.

Mais j'aurais dû commencer par vous dire que mon père était médecin à Paris, et attaché à un comité de bienfaisance. Il visitait surtout les pauvres : c'était le plus clair de sa clientèle. Nous habitions, au Marais, la rue Culture-Sainte-Catherine, dont on a dû changer le nom [1]. Ceux qui survivent de mes amis de jeunesse s'en souviennent peut-être encore.

Bien que l'excellent homme fût taciturne d'ordinaire, et volontiers confiné en lui-même, n'aimant pas à entretenir sa femme et ses enfants de tant de préoccupations journalières, qui, de bonne heure, avaient blanchi sa tête, il lui arrivait pourtant de rompre ce silence sous le coup d'une impression vive, de nous conduire où il avait été, de nous dire ce qu'il avait vu, d'esquisser pour nous de vivants portraits, de nous raconter quelques histoires Il en est plusieurs qui m'ont laissé leur durable souvenir.

1. Elle s'appelle aujourd'hui rue Sévigné.

Celle que je veux rapporter ici nous fut contée en plusieurs fois, au cours même des événements ; toutes les circonstances m'en reviennent, après tant d'années, avec une netteté extraordinaire. Il me semble que je n'ai qu'à écrire sous la dictée de celui qui n'est plus là, et que mon récit est le sien.

Un jour, en rentrant de ses visites, il avait dit à ma mère quelques mots qui avaient piqué sa curiosité et la nôtre. Au dîner, il fut expansif, et m'adressant la parole :

« Toi qui fais ta philosophie, me dit-il, voici qui va t'intéresser. Il y a de quoi faire réfléchir un futur Normalien, qui rêve d'être philosophe. On est venu me chercher, ce matin, pour aller chez un relieur de la rue de Jarente, dont la femme est malade. J'étais déjà sorti. J'y suis allé à mon retour. La concierge était absente de sa loge, et sa fillette, à qui je demandai le relieur Laurent, me dit de monter au quatrième, au fond du couloir. Je connais ces escaliers-là.

« Comme je m'apprêtais à sonner, bien que la clé fût sur la porte, une vieille femme sortant, au bruit de mes pas, d'un logement voisin, me dit :

— Inutile de sonner. Ils ne vous entendraient pas. Je vais vous conduire.

« Elle tourna la clé et me précéda dans une pièce occupée par une longue table, et dont les coins étaient encombrés de livres brochés ou pliés : çà et là, des feuilles de carton, des peaux de basane ou de maroquin, des fers à dorer, un cousoir, tout l'ameublement d'un relieur en chambre ; nous passâmes de là dans une seconde pièce très proprement tenue, où la malade était couchée.

« Debout auprès d'elle et la regardant avec une

attention extraordinaire, se tenait un jeune homme d'une physionomie ouverte et intelligente, mais pâle et contractée, qui ne retourna même pas la tête au bruit que nous faisions. La voisine, sans prendre le temps de me parler, lui toucha légèrement l'épaule et nous désigna tour à tour du doigt, la jeune femme et moi. Il me saisit aussitôt les mains, qu'il serra avec force, et, articulant les mots d'une voix rauque qui trahissait l'effort, en détachant chaque syllabe :

— Mé...de...cin ?... ma fem...me... ma...lade...

— C'est un sourd-muet ? dis-je à la voisine.

— Oui, docteur.

« J'allais m'adresser à la jeune femme; mais la voisine ajouta aussitôt :

— Elle aussi est sourde-muette. »

Nous ne pûmes réprimer un cri de surprise, et ma sœur ajouta : « Deux sourds-muets mariés ensemble ! »

« Depuis quand est-elle malade ? demandai-je à la vieille femme, tout en m'approchant du lit pour examiner Mme Laurent, qui me regardait avec une une grande douceur et me tendait son pouls à tâter.

— Depuis trois jours.

« L'ouvrier prit sur la commode de petits feuillets de papier, découpés d'avance et deux crayons. Il me donna l'un et griffonna, de son côté, sur un autre, quelques mots qu'il me plaça sous les yeux : « Pas faim, pas sommeil, fièvre. »

« Et ses gestes commentaient encore ce qu'il avait écrit ; puis, de cette voix gutturale dont lui-même n'entendait pas le son et dont il ne pouvait mesurer l'intensité :

— Mal... là..., me dit-il en touchant sa tête, puis me montrant le front de sa femme.

« Je ne pouvais, nous dit mon père, me prononcer immédiatement ; mais il y avait lieu de craindre une fièvre pernicieuse, dont les symptômes n'étaient pas encore bien caractérisés.

— Vous pouvez causer avec lui par écrit, reprit la voisine. Il comprend tout. Vous pouvez même lui parler des lèvres ; du premier coup, il devine les mots. Voilà trois mois qu'ils logent ici, depuis leur mariage. Dire que l'on marie ces gens-là ! Ils sont orphelins, Monsieur ; elle a un oncle, fabricant de meubles au faubourg. Elle a été élevée à Bordeaux et lui à Paris, rue Saint-Jacques, dans des maisons où on les instruit ! Il a été ensuite en apprentissage pour la reliure ; vous avez vu ça en entrant. Maintenant qu'ils sont mariés, elle l'aide, elle plie les livres et les coud. C'est l'oncle qui m'a conté leur histoire en louant pour eux. Ils s'étaient vus chez lui ; ils ont pris du goût l'un pour l'autre, et ils ont voulu se marier. Ça ne se raisonne pas, ces choses-là !

« Tandis qu'elle parlait, Laurent prenait sur la commode une fiole que le pharmacien lui avait remise, et me montrait d'un air d'interrogation l'étiquette : « Potion calmante ». Je lui fis signe que je ne désapprouvais pas le médicament, — quelque julep inoffensif, — mais je demandai une plume et du papier. Il comprit que ses petites feuilles n'étaient pas suffisantes, et me tendit, avec un beau feuillet blanc, ce qu'il fallait pour écrire.

« Ma prescription faite et recommandée à la brave femme qui continuait à me renseigner, je repris le crayon et j'écrivis : « Rien de grave jusqu'à présent. Faites cela. Je reviendrai demain. »

« Il lut, puis articula, en faisant des pauses entre les syllabes et appuyant sur le second mot :

— De...main... ma...tin ?...

« Et, après un instant d'hésitation, comme honteux de mettre en doute mes paroles :

— Pas... grave ?... pas... grave ?...

« Et il regardait alternativement mes lèvres et le crayon.

— Je ne crois pas, lui dis-je lentement des lèvres.

« Et, comme il ne paraissait pas m'avoir bien compris, je recommençai, et, pour plus de sûreté, j'écrivis ma réponse.

« Il eut un sourire, me pressa fortement le bras, puis, se penchant devant sa femme, de façon à lui bien montrer son visage et sa bouche :

— Pas... grave ! pas... grave !

« Elle eut aussi un sourire triste, et, posant sa tête lassée sur l'oreiller, de la petite main délicate qui sortait de la couverture, elle fit quelques signes qu'il comprit, et auxquels il répondit de même avec les doigts :

— Fa...ti...guée ! ajouta-t-il. Dor...mir !

« Et je les ai quittés. »

Le lendemain, notre première question, en nous retrouvant à table avec mon père, fut :

« Et ta sourde-muette ?... Qu'a-t-elle ?...

— Une fièvre muqueuse, mais bénigne, je l'espère. »

Et tous les soirs, pendant les jours qui suivirent, nous l'interrogions. J'avais pris un vif intérêt à ce ménage. Je m'étais mis à lire, dans Bouillet, les biographies de l'abbé de l'Épée et de l'abbé Sicard, dont les portraits lithographiés étaient placés, nous avait dit mon père, aux deux côtés de la cheminée de Laurent ; car le nom et la personne de l'Espagnol Jacob Pereire, leur devancier, étaient peu connus du public à cette époque.

Chaque jour, mon père nous donnait quelques détails nouveaux sur ses deux clients, nous vantait le charme de la jeune femme, l'intelligence du mari, son dévouement de tous les instants, son industrie à se faire comprendre du geste, du regard, de la voix même : car le procédé patient qui apprend aux sourds-muets à émettre des sons commençait enfin à prévaloir dans l'éducation qu'on leur donne. Il nous disait ce que le mari griffonnait, quand il fallait s'expliquer bien nettement et sans erreur possible. Et nous songions, malgré nous, mon frère, ma sœur et moi, au jeu des petits papiers, qui nous avait amusés autrefois, et qui ne nous avait jamais paru si ingénieux ni d'une application si heureuse.

Le relieur négligeait son travail, épuisait ses économies. L'oncle, qui gagnait assez bien sa vie, mais qui avait de la famille, les aidait autant qu'il le pouvait. Il se trouva là, un matin, pendant la visite, rassura son neveu, fit connaître à mon père l'histoire de ces deux orphelins, l'instruction relativement surprenante qu'ils avaient reçue, grâce à une rare vivacité d'esprit qui avait frappé et intéressé les directeurs des institutions spéciales de Paris et de Bordeaux : on sait que les deux sexes sont élevés dans des maisons distinctes.

Mon père, de son côté, nous expliquait, le soir, ce qu'il savait des diverses méthodes successivement ou simultanément en usage pour suppléer à la parole ; et ce ne fut pas sans attendrissement que nous apprîmes et le nombre considérable de ces malheureux sur la surface de la terre, et l'abandon où ils furent laissés durant tant de siècles, et l'œuvre d'admirable charité entreprise, à la fin du siècle dernier, par quelques esprits généreux et persévé-

rants, pour faire rentrer tant d'âmes dans les rangs de la famille humaine dont on les avait exilées.

Tout n'était pas facile dans les soins que mon père donnait à sa malade et dans ses entretiens avec le mari et la femme. Laurent surtout était ombrageux et défiant. Comme ces pauvres gens se sentaient exclus de la vie normale, comme ils ne pouvaient ni rendre ni recevoir certains services, qu'ils étaient privés de bien des lumières que procurent les infinies nuances de la parole articulée, que, même avec toute leur perspicacité, ils ne pouvaient pas toujours saisir assez vite avec les nouveaux venus les communications qu'on voulait leur faire, ou exprimer eux-mêmes leurs pensées, ils s'inquiétaient, s'impatientaient, s'irritaient, quand on tardait à les comprendre. Laurent avait, au début, des mouvements d'amour-propre ou de colère ; les rauques accents de sa voix saccadée causaient alors une vraie souffrance; le chagrin, l'inquiétude le jetaient ensuite dans un abattement qui paralysait sa volonté et ses gestes. Mais, dès la troisième ou la quatrième visite, la confiance était venue, entière, reconnaissante, affectueuse. Il y avait quelque chose de plaisant et de profondément émouvant, à la fois, dans l'abondance et la variété des moyens de communication auxquels mon père s'associait et qu'il reproduisait pour nous avec une exactitude très originale.

Ayant employé jusqu'à leur mariage des signes conventionnels, sur plusieurs points, différents, Laurent et sa femme se les étaient mutuellement transmis ; ils en avaient aussi d'analogues, que les mêmes besoins avaient créés ; d'échange en échange ils avaient fini par parler la même langue. Le mari, qui avait reçu une instruction plus étendue, s'était

fait des signes plus nombreux et les avait enseignés à sa jeune femme, comme à une docile élève. Rien de plus expressif que leur commun langage quand vint la convalescence : gestes, regards, mouvements des lèvres, avec ou sans cris, tout leur servait. Ils en étaient venus à se communiquer une foule d'idées dont le vocabulaire ingénieux échappait à toute règle ou était sa propre règle. Ils mêlaient, dans toutes les proportions, la pantomime à la dactylologie, l'articulation artificielle, labiale ou gutturale, à l'emploi du crayon ou de la plume. Mon père avait fini par les bien comprendre et avait saisi presque toute la clé de leur multiple langage, sans le parler complètement lui-même. Il se contentait ou d'articuler nettement, des lèvres, les mots que Laurent saisissait aussitôt et répétait, pour prouver qu'il les avait reconnus, ou d'écrire les choses, tandis que le jeune homme suivait des yeux le crayon ; et, plus d'une fois, avant que la phrase fût entièrement écrite, il y répondait fièvreusement de la même manière, puis il faisait passer les feuillets — demandes et réponses — sous les yeux de sa femme, assise dans son lit et attentive à tous ses mouvements.

Mon père nous disait qu'il était frappé de la précision de leurs idées, en petit nombre, mais toutes nées de la nécessité et de l'observation directe, toujours simplifiées, condensées, caractéristiques des choses, réduites à l'indispensable, comme des télégrammes. Ils en étaient arrivés à énoncer non seulement ce que réclament les besoins les plus impérieux de la vie, mais à concevoir et à rendre bien des idées de l'ordre intellectuel et moral, et à s'assimiler, dans toutes leurs délicates applications, les notions de devoir et

de justice. Quand ils écrivaient, l'orthographe était généralement correcte, surtout celle du mari, car il avait lu, ayant des livres sous la main, beaucoup plus que les sourds-muets ordinaires.

« Excusez mes fautes, avait-il un jour dit à mon père, au cours d'une de leurs conversations au crayon. Je suis pressé de dire ce que je pense, et j'écris trop vite. Je suis un étourdi. »

Quant à la rapidité de son regard, à la facilité dont j'ai parlé d'anticiper sur la pensée d'autrui, dès les premiers mots, prononcés ou écrits, on reconnaissait là que la vue suppléait à l'ouïe, et qu'il se faisait, par l'effet de l'habitude, une véritable substitution des sens, comme pour le toucher des aveugles.

C'est ainsi que nous nous tenions, chaque soir, au courant des nouvelles.

« Comment va ta malade ?

— La maladie suit son cours.

— Et tu n'es pas inquiet ?

— Non.

— Ah ! tant mieux ! Et vous causez toujours ensemble ? Les petits papiers ?...

— Sans doute. »

Ma mère ayant, un jour, apporté quelques douceurs à la convalescente, nous eûmes par elle nombre de renseignements sur cet intérieur. Ils étaient connus et aimés dans le quartier. On leur facilitait bien des moyens de relations. La femme, quand elle se portait bien, faisait elle-même son marché. Tous les locataires leur rendaient de menus services. Mais quelle existence en somme ! quel silence et quel isolement !

Il faut un effort de la réflexion et une certaine

habitude de l'analyse pour se rendre compte de ce que supprime l'absence de tout un ordre de sensations, et de la place que chaque sens occupe dans l'ensemble des relations journalières avec le monde extérieur. L'idée de leur infirmité ne me quittait pas.

Notre professeur de philosophie, au collège Charlemagne, était alors M. Adolphe Franck [1], qui est devenu depuis un maître et un moraliste renommé, et qu'il nous est donné d'entendre encore aujourd'hui, car il ne ménage pas plus qu'alors les beaux sentiments et les vérités éloquentes. Je crois même qu'il s'est occupé des sourds-muets, et qu'il a été naguère membre du conseil d'administration de l'Institution de la rue Saint-Jacques. Mais à l'époque dont je parle il nous enseignait modestement une bonne et saine philosophie spiritualiste, qui, sans prétendre tout résoudre, faisait mieux les affaires de notre conscience que le pessimisme aujourd'hui à la mode.

Nous en étions précisément à la Logique et aux lois du langage, et ce ménage de sourds-muets semblait être venu à point pour commenter l'obscur problème qui, les circonstances aidant, me passionnait. Je dissertais à perte de vue sur le langage naturel et le langage artificiel, sur les signes et la diversité des langues, sur les rapports de la parole et de la pensée, enfin sur cette question de l'origine du langage, qui en est restée pour moi — et peut-être pour d'autres — à peu près au point où ma jeunesse l'avait laissée.

Mais ce n'est pas là l'objet de mon récit, et je continue.

1. Voir Adolphe Franck, page 78 et suivantes.

Mme Laurent s'était promptement rétablie. Rien n'avait été plus touchant que l'expression de la reconnaissance chez ces deux êtres déshérités dont les idées et les sentiments ne pouvaient se traduire immédiatement d'une façon intelligible et complète, et qui s'obstinaient à bien rendre certaines nuances de leur pensée. Ils vinrent ensemble remercier mon père, et je les vis pour la première fois, jeunes, souriants, presque gais, s'évertuant à parler. Mais les sons étranges et sauvages de leur voix, nouveaux pour mes oreilles, me causaient une impression pénible, dont je ne pouvais me défendre. Il me fallait faire un effort pour me persuader qu'ils ne les percevaient pas eux-mêmes et ne pouvaient en être choqués.

Ici se place un événement dont ma mère et moi reçûmes seuls la confidence de mon père, et dont les suites sont toute cette histoire.

Mon père avait remonté une ou deux fois l'escalier de la rue Jarente, pour revoir sa malade enfin complètement guérie et s'assurer qu'on ne manquait de rien dans le modeste ménage. Il trouvait Laurent occupé avec sa femme dans son atelier. Elle collationnait, pliait, cousait les feuillets des livres ; il les battait, les mettait à la presse. Il était devenu assez habile, après un bon apprentissage, dans ce travail solitaire, qui exige peu de relations fréquentes avec le dehors, et qu'on peut faire en chambre, à loisir, pour une clientèle bourgeoise, sans morte-saison. Nous l'avions choisi pour notre relieur, et je conserve encore dans ma bibliothèque quelques classiques reliés par lui avec assez de soin, et qui ne sont pas devenus les moins précieux de mes bouquins.

Un matin donc, après quelques instants de conversation des lèvres ou par écrit sur des choses indifférentes, comme mon père allait se retirer, Laurent tout à coup le retint, puis se mit à gesticuler vivement des doigts avec sa femme. Elle parut troublée, embarrassée. Ils se consultaient, discutaient ; elle disait : « Non ! non ! » de la tête ; et lui, d'un mouvement contraire, disait, en s'animant : « Oui ! oui ! » Puis, il prit un bout de papier, écrivit quelque mots, les ratura, en écrivit d'autres, tendit d'abord la feuille à sa femme, qui finit par approuver la dernière rédaction, la donna alors à mon père, qui, parmi les ratures, lut : « Ma femme... mère... enfant. »

En même temps, Laurent, sans perdre de vue les yeux de mon père, se mit à compter sur ses doigts : « Un, deux, trois, quatre, cinq, six », et s'arrêta avec un geste d'affirmation joyeuse, tandis que la jeune femme essayait de cacher sa confusion en passant derrière son mari.

« Oui, mes amis, ajouta mon père, sa femme était enceinte ! On pouvait s'y attendre ; je n'avais même pas lieu de m'en étonner ; et pourtant je fus ému, à cette nouvelle, autant que ceux qui me l'annonçaient, peut-être même davantage. »

Il s'était attaché à ces jeunes gens, si unis, si honnêtes, si laborieux. Le spectacle de ces deux infirmités, cette lutte contre les difficultés de la vie, où l'homme n'a pas trop de toutes ses facultés, de toutes ses ressourses, de tous ses sens, pour réussir à vivre, et qui devenait ici bien autrement pénible et compliquée, c'était plus qu'il n'en fallait à un cœur mal endurci pour éprouver une émotion qui devançait la nôtre. Mieux qu'eux, il se représentait, en un

instant, cette phase nouvelle de leur existence, ce grand bonheur qui pouvait être un grand chagrin, selon que la nature leur serait bienfaisante ou cruelle, cette loi d'hérédité menaçante, dont la vision passa comme un éclair devant ses yeux.

Est-il nécessaire de dire l'attente où vécurent dès lors le mari et la femme, leurs préoccupations de toutes les heures, leurs entretiens intimes sur une matière si nouvelle, dont le vocabulaire leur faisait défaut ? C'était avec une sympathie toujours plus vive que nous nous attachions à ce ménage, et que nous comptions, nous aussi, les semaines et les mois.

Mon père, qui n'avait jamais ménagé ses forces ni sa peine, et pour qui chaque malade pauvre devenait une occasion de dévouement tout naturel, s'était mis à la disposition de Laurent pour l'époque prévue, et allait, de temps en temps, s'assurer de la santé de la jeune femme. De son côté, ma mère, avec quelques amies mises au courant de la situation, avait entrepris de travailler à la layette; on s'y mettait le soir durant les veillées d'hiver; et vous devinez avec quelle joie elle réunissait en un paquet brassières, bonnets, jupes et tricots de laine, sans oublier quelques objets de lingerie utiles pour la mère.

A l'approche du Jour de l'an, la reliure marchait d'ailleurs assez bien, et nous avions procuré des clients à notre ouvrier. Le ménage vivait avec l'économie la plus stricte : ne fallait-il pas mettre quelque argent en réserve pour les dépenses prévues, le travail interrompu, et les charges de l'avenir qu'on devançait déjà ?

Cette perspective d'un enfant près de naître semblait devoir tout égayer, tout animer dans le

pauvre logis. L'ouvrier riait, simulait le geste d'avoir dans ses bras le petit être, de l'amuser, de l'allaiter, de le coucher, de le bercer, ou de le faire sauter sur ses genoux, comme pour calmer quelque douleur.

Cependant, après les premières semaines de joie et d'émotion souriante, Laurent, un beau jour, était subitement devenu triste. On ne pouvait pas dire qu'il parlait moins ; mais la vérité est que sa vivacité ordinaire avait disparu : ses doigts se taisaient ; son silence était morne. Mon père nous le dépeignait passant des heures entières à son établi, regardant à la dérobée sa femme, sans songer à communiquer avec elle du geste ou de la lèvre. Elle-même n'osait interroger, et chassait l'obsession en travaillant avec une sorte d'acharnement, ou bien, assise devant la fenêtre, distraite et alourdie par sa grossesse, elle se perdait dans son rêve intérieur. Il s'arrêtait brusquement au milieu de sa besogne, fronçait le sourcil, puis, d'un prompt mouvement, il allait l'embrasser et revenait à ses fers, à ses basanes et à ses maroquins, où plus d'un coup maladroit du polissoir laissait son entaille.

La voisine avait été témoin de ces scènes intimes et nous les rapportait. Laurent s'absentait aussi quelquefois, ou s'attardait après avoir porté son ouvrage. Un locataire, employé à la préfecture de police, l'avait aperçu, un jour, en revenant de son bureau, du côté du pont Marie, debout contre le parapet du quai, devant la boîte d'un bouquiniste, et lisant je ne sais quel livre de médecine ou de physiologie, qu'il ne devait guère comprendre, mais où il cherchait une réponse à quelque préoccupation secrète. S'il l'avait osé, il aurait demandé chez un

des libraires du quai Malaquais l'ouvrage de Gérando ou celui de Valade-Gabel sur les sourds-muets !

Au mois de décembre, mon père qui était monté chez Laurent, avant de rentrer dîner, le trouva dans ses humeurs noires. Le mari et la femme avaient quitté leur travail sans avoir encore allumé la lampe ; le poêle seul les éclairait un peu : elle était assise près de la table, où le couvert était déjà mis ; il regardait machinalement la rue à travers les vitres ; et, comme le sol de leur logement était carrelé, ils n'entendirent même point, par le léger ébranlement qu'ils transmettent aux sourds-muets sur les parquets de bois, les pas du visiteur. Ils parurent un peu troublés quand ils le virent. Mme Laurent approcha rapidement une allumette du poêle de fonte, pour éclairer la chambre. Elle paraissait avoir pleuré. Mon père les interrogea du regard et du geste. Sans doute, la réponse était difficile à faire, car, après avoir pris son crayon et du papier, Laurent demeura plusieurs secondes sans rien écrire, faisant signe qu'il appréhendait de s'expliquer ; et, finalement, il articula :

« Cha...grin ! »

Mon père lui prit la main, pour lui témoigner son affection, et, lui parlant des lèvres du mieux qu'il pouvait, syllabe par syllabe :

« Ne suis-je plus votre ami ? » lui dit-il.

Laurent répéta :

« A...mi ! »

Et, d'un signe de tête affirmatif, il reprit deux fois avec une conviction touchante :

« A...mi !... a...mi ! »

Et il parut de nouveau réfléchir.

Sa femme attendait ce qu'il allait résoudre, en les regardant tous deux avec anxiété.

« Qu'avaient-ils donc ? demandâmes-nous à mon père, quand il nous raconta le lendemain, cette visite.

— Ne le devinez-vous point ?

— Oh ! si ! dit ma mère.

— Pour moi, continua-t-il, j'en avais dès longtemps le pressentiment, et j'étais presque surpris qu'on ne m'eût pas encore fait confidence d'une appréhension si légitime..... Laurent s'était enfin décidé à reprendre son crayon, et, comme s'il eût craint de ne pas arriver à dire, en parlant, le secret qui brûlait ses lèvres, il écrivit d'une main tremblante : « J'ai peur enfant naître sourd-muet. » Et ses yeux entrèrent dans les miens avec une profondeur d'attention effrayante, tandis que sa femme, dont la pensée s'identifiait avec la sienne, ne perdait pas mes lèvres de vue.

« Que dis-tu, mon cher philosophe, de ma responsabilité de médecin ? Que penses-tu de cette terreur ? Est-ce donc là que devait aboutir toute la joie de ce jeune ménage, toute cette tendresse d'âme ! S'étaient-ils fait illusion ? Avaient-ils oublié la cruauté de la nature ? Pourtant, rassure-toi, mon hésitation ne fut pas longue ; loin de les troubler davantage, j'étais résolu à leur rendre un peu de calme. J'avais présent à l'esprit tout ce que j'avais lu, récemment encore, sur cette grosse question de l'hérédité, qui soulève tant de problèmes, et où je ne suis pas toujours d'accord, je l'avoue, avec mes confrères.

« Oui, sans doute, la loi de l'hérédité est terrible, et celui qui a dit, d'une façon si absolue, que le semblable produit le semblable, a condamné d'avance, bien témérairement, une foule d'êtres vivants à toutes les

fatalités de la matière. Mais faut-il t'apprendre, mon fils, qu'il y a encore plus d'un mystère dans les lois qui régissent le monde sensible, dans celles de l'hérédité comme dans les autres, et que les savants en ont pour longtemps avant de dire le dernier mot sur ces questions ? Si l'on peut soutenir, en général, que la transmission de certaines déviations de structure, de certaines anomalies physiques est malheureusement trop fréquente, qu'il y a des cas qui sont la règle, et que la non-transmission est une exception trop rare, cependant combien de faits, sur d'autres points, donnent un démenti au principe, ou le restreignent ! De même que, dans les espèces végétales ou animales, il y a une vertu latente, qui, lorsqu'on les abandonne de nouveau à elles-mêmes, après la culture artificielle, les ramène presque inévitablement au type originel et fait disparaître les anomalies acquises : de même aussi, on peut constater que la nature possède une force réparatrice, très mystérieuse, qui tend à détruire, au physique comme au moral, les effets de la transmission héréditaire dans les cas d'altération morbide. Cette transmission paraît avoir ses limites dans une loi plus générale de conservation et d'harmonie, qui est la loi bienfaisante des choses. La nature répugne aux anomalies ; elle les élimine lentement, loin de les étendre, et la propension au mal ou à la maladie finit d'elle-même par s'épuiser. Comment, sans cela, l'humanité aurait-elle résisté, depuis tant de siècles, au mal physique et au mal moral, qui donnent, à la fois, l'assaut à nos corps et à nos âmes ? La liberté, dans la vie morale, nous préserve de la déchéance universelle ; la santé, dans l'ordre physique, est l'état normal des êtres vivants ; et c'est pourquoi la nature est encore, pour

nous autres médecins, le plus sûr et le moins trompeur des auxiliaires.

« Si donc, mon cher ami, dans une vue de prévoyance sociale, où les croisements mêmes ont leur place, on a sagement fait de ne pas encourager ou approuver les alliances consanguines ; si la transmission de certaines infirmités ou de certaines maladies est indéniable, comme un avertissement, comme un châtiment de nos vices ou de notre incurie, elle n'est pourtant ni si absolue ni si irrémédiable qu'on l'imagine. Même l'union de deux sourds-muets est loin d'entraîner nécessairement l'hérédité pour leur descendance. La statistique est là qui le démontre. Chose étrange ! la double et commune infirmité du père et de la mère, par une sorte de résistance et de secrète tendresse de la nature pour ces héroïques unions, semble être une moindre cause de transmission que l'infirmité d'un seul. Des enquêtes spéciales sur ces cas très rares en font foi.

« Mais cette digression nous mènerait trop loin, ajouta mon père, et tu penses bien qu'il eût été difficile d'en dire autant à ce pauvre Laurent, qui, pour avoir une instruction première vraiment remarquable eu égard à son infirmité, comprendrait mal certains termes abstraits et scientifiques, et n'a pas fait, comme toi, sa philosophie. Pourtant, je tenais à lui dire une partie de ma pensée. »

J'écoutais mon père avec toute l'attention que comportait un tel sujet, alors moins banal et moins discuté qu'il ne l'a été depuis. Car les livres et les théories de Darwin ne parurent que plus tard. Son nom (c'était avant 1848) n'était pas encore prononcé en France et commençait seulement à se faire connaître en Angleterre.

« Mais alors, dis-je, comment t'y es-tu pris pour rassurer Laurent? Les petits papiers ?...

— Eh ! oui, sans doute, et, cette fois, plus longuement que de coutume, comme on s'entretient avec un sourd qui ne serait pas muet, ou comme font, à l'étude, des écoliers qui veulent jaser un peu par contrebande, sous l'œil du surveillant. Cependant, avant même d'user du crayon (car leur état faisait peine), je fis vivement, dès qu'il m'eut confié sa crainte, un mouvement de tête négatif, tandis que l'expression de mon visage et mon geste leur disaient clairement qu'en tout cas la chose était douteuse. Voici ensuite, je m'en souviens fort bien, quelle fut notre conversation écrite :

Moi. — Je m'explique votre inquiétude. Mais elle est loin d'être absolument fondée.

Lui. — J'ai peur, j'ai peur !... Je pense à cela toujours ! Ma femme aussi.

Moi. — Vous avez tort. Les infirmités se transmettent quelquefois en lignée directe ; pas toujours. (Et j'appuyai sur ces deux mots qu'il répéta à sa femme.)

Lui. — Vous devez le savoir.

Moi. — Certainement. Je craindrais davantage la transmission des maladies propres au sang ou à des organes essentiels.

Lui. (Après quelques secondes d'hésitation.) — Mais me dites-vous la vérité ? Vous ne voulez pas nous affliger...

Moi. — Je vous parle avec une sincérité parfaite. Un aveugle a très souvent des enfants qui ont de bons yeux. Un bossu peut avoir des enfants très droits, de beaux hommes. (Et je faisais le geste du dos rond, puis de la taille svelte et haute.)

Lui. — Les enfants des sourds-muets ne sont pas toujours sourds-muets ?

Moi. — Nullement. Quelquefois, l'oreille dure. Comprenez-vous ?

Lui. — Oreille dure. Oui. Entendre un peu.

Moi. — Quelquefois l'infirmité saute une, deux générations. Pas toujours. Une prédisposition de famille seulement.

Lui. — Prédisposition? (Il parut embarrassé en lisant ce mot; puis, rapidement, il écrivit.) Oui, oui, je comprends. (Et il passait, au fur et à mesure, les feuillets à sa femme. Elle prit, à son tour le crayon.)

Elle. — Une bonne chance sur deux?...

Moi. — Deux sur trois, et même davantage.

Lui. — Mais deux sourds-muets, mari et femme?

Moi. — Danger moindre peut-être.

Lui (Très étonné et comme incrédule). — Pourquoi? comment?

Moi. — Difficile à expliquer. C'est un secret de la nature; elle en a beaucoup.

Lui. — Dieu pas sourd, mais muet?...

— Oui, lui dis-je, profondément ému de ce résumé qui était toute une mètaphysique, et ne voulant pas prolonger l'entretien outre mesure. Espérez, ajoutai-je, en articulant.

Lui. — Es...pé...rer?

« Et il sourit doucement, en répétant à sa femme : *Espérer!*

« Je les ai laissés hier sur ce mot, dit mon père, et je souhaite de tout mon cœur que nous ne soyons pas déçus. Hélas! nous ne le saurons que dans quelques mois. »

Je m'attarde, avec un peu d'inquiétude, à tous ces détails, sans donner à mon récit d'autre unité que celle des événements mêmes, et je ne sais si on ne le trouvera pas trop simple pour mériter tant de développements.

Deux mois après cet entretien, mon père fut appelé, à six heures du matin, chez les Laurent. Émoi général dans la maison, car concierge et voisines s'intéressaient au ménage. Le mari était comme fou. C'était une agitation, des sons farouches, des cris, des mots entrecoupés, précipités, devenus inintelligibles par l'émotion. Jamais ce sourd-muet n'avait si mal parlé ! Il fallut le tenir presque à l'écart jusqu'à la délivrance, pour n'être pas troublé par ses démonstrations intempestives.

Quand on lui présenta son enfant, un fils, sa joie donna un spectacle à décourager toute description. Les jours suivants, il le montrait à mon père et à ses voisins ; il leur faisait comprendre, en étirant ses propres membres, en se palpant le thorax, les bras et les jambes, qu'il le trouvait bien portant, bien constitué.

« Beau !... fort ! » articulait-il.

Et il riait. Puis, s'adressant à mon père, avec une expression bien différente, il portait l'index à ses oreilles et à sa bouche, et d'un regard investigateur :

« Par...ler ?.... En...tendre ?. . demandait-il.

— Plus tard ! lui dit mon père. Pas encore ! »

Ma mère vit la jeune femme ; elle fut témoin de ses joies expansives, de ses surprises ingénues, mêlées pourtant toujours d'une arrière-pensée de tristesse dont nous avions le secret.

La nouvelle de cette naissance était devenue la conversation de la rue de Jarente et du quartier, encore

un peu provincial à cette époque. L'enfant fut baptisé à l'église Saint-Paul, et l'oncle du faubourg, qui s'appelait précisément Paul, fut parrain. Mme Laurent nourrissait elle-même. Outre que ces pauvres gens n'auraient pu supporter les dépenses d'une nourrice sur lieux et n'auraient pas consenti à se séparer de leur enfant, mon père avait jugé que l'allaitement de la mère, qui était saine, d'ailleurs, ne pouvait plus avoir d'effet sur la constitution de son fils au point de vue spécial d'une infirmité possible : pourquoi, sans raisons impérieuses, aurait-on privé cette jeune mère des plus grandes jouissances de la maternité ? N'était-il pas assez cruel de penser que, s'il avait le bonheur d'entendre, elle ne serait pas la première institutrice de son enfant, qu'elle ne pourrait pas lui enseigner, comme les autres mères, les noms les plus doux et les plus tendres, et qu'elle-même ne les entendrait pas sortir de sa petite bouche rose; qu'elle ne pourrait lui apprendre les mots les plus simples de la langue ; qu'il faudrait remettre à des étrangers le soin de l'initier à la parole de tout le monde, et que le premier venu serait mieux qu'elle en communication avec lui ?

Quant au lointain avenir, aux suites de cette infirmité pour la vie entière, elle n'osait y songer; elle en chassait bien loin le cauchemar, et c'était autour du berceau une vie intense, toute de gestes, d'agitation et de caresses. Tout, dans leur physionomie, dans leurs mouvements, dans leurs cris inarticulés, disait si bien : « Je t'aime ! aime-nous ! »

Ils étaient pourtant revenus à plusieurs reprises, dès la première heure, à la charge, et avaient demandé à mon père à quel moment l'enfant entendrait, à quel moment surtout on pourrait s'en assurer, et

combien de jours il leur faudrait trembler encore. Pauvres gens! C'était là, au fond, leur préoccupation incessante, celle qui, tout à coup, arrêtait le sourire sur leurs lèvres et confondait leurs âmes dans une même idée, comme leurs regards se rencontraient, à toute minute, pour une même interrogation! Mon père leur avait dit qu'il fallait patienter, que la lumière agit sur l'œil avant que le son n'affecte l'oreille; que, si l'œil se porte naturellement vers la lumière, l'oreille ne laisse pas voir aussi vite qu'elle se tend vers le son; qu'il saurait bien les avertir.

Chaque fois qu'il arrivait, durant ces premiers jours, pour voir la mère et le marmot, Laurent et sa femme cherchaient aussitôt à sonder sa pensée. Elle surtout ne le quittait pas du regard. Avec cette perspicacité singulière qu'acquiert le sens de la vue chez ceux qui ne sont pas distraits par les bruits du dehors, elle l'étudiait, elle voulait surprendre un premier signe d'espérance ou de crainte. Mon père sentait, me disait-il, qu'il était sans cesse sous l'œil d'un témoin clairvoyant, soupçonneux, tyrannique, d'un gênant observateur de tous les jeux de sa physionomie.

La question est plus délicate qu'on ne croit : entendre sans en rien laisser voir, ou montrer qu'on entend, sont deux. Est-ce par un mouvement instinctif, ou parce qu'il écoute, que l'enfant tourne la tête vers le bruit, comme l'œil vers la lumière? Car il ne saurait raisonner encore sur la cause et l'effet. Ce qui semble plus concluant, c'est qu'on le fait rire de bonne heure avec un murmure des lèvres, avec un susurrement qui l'étonne et l'amuse. S'il pleure et qu'une caresse de la voix le fasse taire, c'est qu'il

entend cette voix caressante. Si l'on chante pour l'endormir, c'est qu'il perçoit le rythme berceur qui invite au sommeil. S'il se retourne brusquement, à un bruit nouveau, c'est qu'il le perçoit à coup sûr.

Mais ni Laurent ni sa femme ne savaient trop comment s'y prendre, et mon père, par prudence, leur répétait : « Attendez! »

Une semaine, deux semaines se passèrent encore. Tout le jour, l'enfant était l'objet des plus tendres soins. Ils redevenaient enfants eux-mêmes pour jouer avec lui. La nuit, comme ils ne pouvaient l'entendre, ils se levaient l'un ou l'autre, allumaient un flambeau et le regardaient longtemps dormir.

« J'aime mieux voir qu'entendre, avait-il écrit; je vois mon enfant, c'est mieux. »

Et, en effet, ce qui se passait sur le visage et dans les membres de leur fils, ils le voyaient plus vite, plus sûrement que les autres parents; leur faculté d'attention s'exerçait à tous les instants et guettait sans relâche les moindres manifestations nouvelles de la vie.

Sans le dire à mon père, peut-être à l'insu l'un de l'autre, ils s'étaient mis à faire des expériences sur les bruits qu'ils savaient produire sans les percevoir. Ils frappaient des mains près du berceau, poussaient une porte, quand l'enfant avait la tête tournée ailleurs; ils articulaient : « Paul », monosyllabe facile à prononcer pour eux; naïvement, ils essayaient de l'effrayer par des cris inarticulés, dont ils attendaient les effets avec anxiété. Ils avaient acheté un hochet, une petite trompette, et s'en servaient eux-mêmes, comme ils avaient vu faire dans des ménages voisins. D'autres parents veulent endormir leurs enfants par quelque douce chanson;

leur rêve, à eux, était d'éveiller le leur avec un bruit!

Un jour, — c'était à déjeuner, — Mme Laurent tenait dans ses bras son fils qu'elle venait d'allaiter : elle tournait le dos à la table et regardait à travers les vitres de la fenêtre; il desservait, il rangeait la vaisselle, pour soulager sa femme. Tout à coup, par un mouvement maladroit, en regardant le groupe aimé, il laissa tomber une assiette, qui se brisa sur le carreau : l'enfant seul tourna vivement la tête. Il vit le mouvement, bondit vers sa femme, lui expliqua, lui montra ce qu'il venait de faire, de voir, de constater; il voulait recommencer, et toute sa vaisselle y aurait passé. Mais à quoi bon? son fils entendait! Cette fois, il en était sûr. La vieille voisine qu'on alla chercher sur l'heure fit avec eux plusieurs autres épreuves. Plus de doute. Mon père fut mandé, vint à son tour, et reconnut qu'ils ne se trompaient pas.

« Il... en... tend ! Il en... tend ! »

Et les sons rauques de cette voix avaient une énergie extraordinaire, et il serrait la main de mon père d'une pression si vigoureuse que jamais, m'a-t-il dit, il n'en avait senti de pareille.

A quoi bon poursuivre? Plusieurs mois après, pour remercier mon père et ma mère de quelques petits services, tous deux vinrent nous voir et amenèrent chez nous l'enfant, très gai et très fort. Leurs visages rayonnaient.

« Par... ler ! Par... ler! » dit Laurent à ma mère, et il tendit ses bras au petit, qui dit : « Papa ! » La mère, à son tour, s'approcha. « Maman ! » dit le cher ange, comme pour montrer tout son savoir! Et ils lui répétaient eux-mêmes ces mots, d'une aspi-

ration rauque et gutturale ; mais lui, l'enfant, les redisait d'une petite voix nette, mesurée, douce et naturelle, car les voisins s'en étaient mêlés, et l'éducation du petit Paul avait commencé par la solidarité humaine et par la charité.

Puis Laurent parla, gesticula, énonça tous les mots qui pouvaient marquer sa reconnaissance. Il prit enfin, sur le bureau de mon père, une plume et un bout de papier, et, après avoir dit, en montrant son cœur : « J'entends là ! » il parut chercher un instant. Puis, rapidement, avec une expression indéfinissable, où se mêlaient la joie, la conviction et le respect, il écrivit en gros caractères : « Dieu bon ! »

UNE VISITE A CHATEAUBRIAND[1]

C'était à l'École normale de la rue Saint-Jacques[2], dans la vieille annexe du lycée Louis-le-Grand, une ruine habitée, qu'on a démolie depuis, pour faire place aux nouveaux bâtiments du lycée. Il y avait alors parmi nous un usage qui n'a pas survécu à la Révolution de 1848, et dont nos camarades plus jeunes ne paraissent rien savoir. Le souvenir n'en est resté que parmi les survivants de notre âge : ceux-là se cherchent et se comptent.

Tous les ans, à l'approche du 1er janvier, les élèves de troisième année, — ceux de la section des lettres, — réunis en séance plénière, délibéraient sur un sujet bien digne de les passionner. Jugez-en : il s'agissait de savoir chez qui des plus illustres de nos contemporains l'École normale déposerait sa carte collective. On peut sourire aujourd'hui de l'importance que nous nous donnions. Individuellement, nous nous sentions peu de chose ; mais l'École avait, pour nous et dans l'opinion, un prestige qui nous justifiait. Elle était alors presque seule à pourvoir à tout ce qui était en vue dans l'enseignement : les Facultés ne lui faisaient point encore de concurrence ; le public con-

1. *Vie contemporaine*, 1er juillet 1895.

2. Voir la note de la page 219.

naissait les péripéties de son histoire, qui n'étaient pas très anciennes; on savait les épreuves qu'elle avait traversées sous le règne précédent, dont quatorze ou quinze ans à peine la séparaient. L'École avait un renom d'autant plus accepté qu'elle se confinait davantage en elle-même, moins mêlée qu'aujourd'hui à la vie extérieure, la regardant de plus loin, quelques-uns disaient de plus haut. Nous avions des respects et des admirations sincères qui prenaient toutes les formes; nous avions aussi des préventions et des ressentiments qui allaient jusqu'à l'injustice. Ce qui est certain, c'est que nous pensions faire honneur aux hommes les plus en vue, en leur offrant notre hommage, ou leur marquer par notre indifférence et notre abstention une défaveur non douteuse.

Nous discutions avec bruit sur tous ces noms; nous acclamions les uns, nous repoussions les autres souvent pour des motifs qui ne seraient plus tous compris de nos jours. On votait, et la majorité faisait loi. Libre à ceux qui avaient d'autres sentiments qu'elle d'aller porter une carte personnelle chez ceux qu'on avait éliminés; mais pour les autres, le vote supposait l'unanimité, et la carte de l'École — il y en avait une — nous engageait tous.

Donc, un des derniers soirs de décembre 1845, à la veillée, avant de regagner le dortoir, nous étions là, philosophes, historiens, littérateurs, grammairiens en formation, groupés en tenue de travail autour de l'énorme poêle de faïence, debout, ou assis sur les tables, dans cette longue salle d'étude du premier étage, tout enfumée et lézardée, à la lumière de trois mauvaises lampes à huile, suspendues par des fils de laiton aux solives à demi pourries du plafond, entre ces mêmes murs où nos aînés avaient passé depuis

les jours de la Restauration, et que nous avons connus jusqu'à l'exode vers la rue d'Ulm, terre promise que notre promotion n'a pas même aperçue.

Mes camarades d'alors, il me semble toujours que je les vois, dans leurs attitudes famillières, sous leurs vêtements négligés ; je retrouve les mouvements et les gestes, j'entends les discours et les cris. Il y avait là — à tout seigneur tout honneur — Boissier[1], ce savant si français, cet esprit si fin et si ingénieux, qui a porté à sa perfection un genre d'études archéologiques dont il est le créateur, et dont on serait embarrassé de dire si c'est la solidité des connaissances qui l'emporte, ou l'agrément de la forme : Perrens[2], alors grammairien malgré lui, plus tard historien de valeur, et qui siège également à l'Institut ; Antoine Grenier[3], prix d'honneur de Charlemagne, notre chef de section, nature abrupte, parole rude et forte d'Auvergnat, plume singulièrement vigoureuse, pousse, sous l'Empire, dans la politique, devenu rédacteur en chef du *Constitutionnel*, révolutionnaire de ton dans sa polémique conservatrice, mort journaliste et lutteur jusqu'au bout ; Hatzfeld[4], jusqu'en ces derniers temps maître de rhétorique impeccable et qui nous donne, avant l'Académie, le dictionnaire historique de la langue française[5] ; Ribert[6] qui fut un préfet de la troisième République, sans cesser d'être

1. M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de l'Académie française.

2. Mort en 1901, membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

3. Grenier, mort en 1854.

4. Mort en 1900. Professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, il occupa cette chaire pendant trente quatre ans et prit sa retraite en 1894

5. *Dictionnaire général de la langue française*, par Adolphe Hatzfeld et Arsène Darmesteter.

6. Mort en 1904.

fidèle à la philosophie; Magy[1], autre philosophe, caractère ombrageux, solitaire et un peu maniaque, que sa santé éloigna de bonne heure de l'enseignement, mais non de ses études préférées; Lanzi[2], honnête et chaude nature, brave garçon qu'une destinée bien extraordinaire fit, sous Napoléon III, secrétaire intime de son compatriote le préfet de police Piétri, ce qui me permit, un jour, de retrouver un paquet de copies oubliées dans un fiacre; Tivier, Duméril, Clavel, Duchesne[3], doyens ou professeurs de Faculté, et tous ceux que la mort a prématurément frappés au début de la carrière, ou qui se sont confinés, non sans talent, dans l'ombre discrète d'un lycée de province. Que d'espérances! que de deuils! que d'amitiés vivaces, trop tôt refroidies! que d'ambitions satisfaites, — et plus souvent avortées! A examiner ainsi, après quarante ou cinquante ans, chaque génération de l'École, que de réflexions l'on pourrait faire à l'usage des jeunes, qui trouveraient sans doute inutile d'en profiter! Nous doutions-nous, par exemple, que, dans la promotion des sciences, parallèle à la nôtre, ce camarade silencieux et modeste, s'effaçant volontairement dans sa timidité, permettant à peine à ses maîtres de mesurer sa vaste intelligence, serait un jour le plus glorieux d'entre nous, l'honneur de son siècle, notre cher et grand Pasteur[4] ?

1. Mort en 1887. Il avait été professeur de philosophie au lycée de Rouen.

2. Mort en 1883. Eugène Manuel a rédigé sa notice nécrologique pour l'*Annuaire de l'Association des anciens élèves de l'École normale*.

3. M. Tivier est doyen honoraire de la Faculté des lettres de Besançon. Duméril, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Toulouse, est mort en 1897; Clavel, professeur honoraire à la Faculté des lettres de Lyon, est mort en 1902; Duchesne, professeur à la Faculté des lettres de Rennes, était mort en 1892.

4. Pasteur est mort moins de trois mois après la publication de cet article, le 28 septembre 1895.

II

Les noms sur lesquels s'engageaient chaque année les débats vous donneraient une idée de l'état d'esprit des normaliens d'alors. Vous sauriez les renommées acceptées, les popularités discutées ; vous seriez surpris peut-être ou des omissions inexpliquées, ou des préférences dominantes. En 1845, venaient d'abord sans conteste Chateaubriand, Lamartine, Béranger, tous trois presque sur la même ligne. Puis c'étaient Cousin, Villemain, Augustin Thierry. Guizot et Thiers nous divisaient, comme au dehors : ce fut Thiers, cette année, qui l'emporta. J'ai conservé la carte de visite qu'il nous envoya, en retour de la nôtre, avec ces mots : « Pour Messieurs de l'École normale. » La véritable lutte, aiguë, ardente, commençait avec Victor Hugo ; elle continuait avec Lamennais, Berryer, Michelet, Quinet, Mickiewicz. On sait que les trois derniers soulevaient alors, au Collège de France, l'enthousiasme de la jeunesse du quartier latin ; les leçons qu'ils faisaient passionnaient un auditoire surexcité parfois jusqu'au délire. Nos maîtres surveillants, qui nous cherchaient, sans nous apercevoir, aux cours autorisés de la Sorbonne, auraient bien su où nous découvrir ailleurs, s'ils l'avaient voulu. Alfred de Vigny était peu sympathique ; Musset, qui n'avait à l'École que des partisans isolés, paraissait et disparaissait sur les listes ; nous n'étions guère que trois ou quatre à le défendre : ces jeunes gens écartaient le poète de la jeunesse. Il n'était question ni de Balzac, ni de George Sand, pourtant dans tout l'éclat de leur réputation ; il semblait que le roman n'eût

pas droit de cité à l'École. Il n'avait pas encore tout envahi, tout submergé. Il avait trop peu de rapport avec nos études : c'était une lecture de contrebande, assez limitée. Je crois bien que plusieurs d'entre nous en étaient restés à Walter Scott et à *Notre-Dame de Paris*.

Vous remarquerez que nous n'allions pas non plus, pour d'autres raisons, aux érudits ni aux critiques, à nos yeux sans prestige, Villemain mis à part, et très haut. L'esprit de critique ou d'érudition rigoureuse ne nous attirait pas. Nous tenions, en tout, à l'éloquence ; nous avions besoin d'être émus plus encore que d'être instruits ; la raison des choses était pour nous leur beauté ; et l'art, si développé aujourd'hui, si raffiné, si subtil, de diminuer nos plaisirs ne nous semblait ni très nécessaire, ni très enviable. Sainte-Beuve, que nous aurions préféré à ce bon Géruzez comme maître de conférences, n'avait pas encore donné toute sa mesure. Nous nous en tenions donc à la poésie (avec quelles réserves sans excuse !), à la philosophie, à l'éloquence, à l'histoire. On remarquera que la querelle des classiques et des romantiques n'était pas tout à fait close pour nous. Si Casimir Delavigne, mort depuis deux ans, avait vécu, il aurait eu des voix, et peut-être en nombre. Victor Hugo (quelles batailles j'ai dû engager pour lui !) n'avait pas encore pris la grande place du siècle, occupée par Chateaubriand, qui la gardait bien. Les refrains de Béranger sur la *Pologne* et la *Sainte Alliance des peuples* étaient déclamés, sinon chantés à l'École, comme des chefs-d'œuvre d'un lyrisme incontesté[1].

1. Voir *Introduction*, pages XI-XII.

Ce soir-là, bien avant dans la veillée, on discuta longuement, et les noms finalement choisis — huit, pas davantage — furent ceux de Lamartine, de Chateaubriand, de Béranger, de Lamennais, de Victor Hugo, de Thiers, de Michelet, de Quinet. Je rappelle que nous étions à la fin de 1845.

Restait à savoir qui porterait les cartes de l'École. On s'en rapportait au sort, à raison de deux élèves pour chaque carte. Par une faveur dont je suis encore reconnaissant envers le hasard, ce fut Chateaubriand qui m'échut. C'était alors mettre dans le mille. Mon camarade Henri Tremblay [1] m'était adjoint. J'oublie de dire que si, le plus souvent, on se contentait d'aller déposer le bout de carton aux mains d'un domestique ou d'une servante, sans oser dépasser le vestibule, il y avait des hardis et des téméraires, qui comptaient bien aller plus loin. On demanderait à être reçu, on verrait peut-être, on entendrait le grand homme ou l'écrivain populaire, on aurait pour plus tard un précieux souvenir. Chaque année, quelques-uns de nos camarades risquaient une de ces expéditions, et notre curiosité, au retour, ne les tenait quittes d'aucun détail. C'était l'entretien de toute une semaine. « Michelet nous a gardés près d'une heure et nous a parlé des jésuites. » — « Cousin nous a emmenés au Luxembourg, où nous avons eu peine à suivre ses grandes enjambées. » — « Béranger nous a parlé de la jeunesse de 1830 et des fautes de ses amis au pouvoir. » Nos aînés nous rappelaient que Victor Hugo était venu lui-même, quelques années auparavant, rendre sa visite à l'École, et que ceux qui s'empressaient autour de

1. Mort en 1860, professeur de rhétorique au lycée d'Orléans.

lui, dans la longue cour de la rue Saint-Jacques, s'appelaient Jules Simon, Wallon, Saisset, Havet, Lorquet, Danton, Joguet[1].

Et nous, comment résister à la tentation de connaître l'auteur de *René*, du *Génie du christianisme* et des *Martyrs ?* Quel homme pouvions-nous plus souhaiter d'approcher ? De nos jours, où l'on remonte à lui, où le siècle, sur sa fin, regarde plus volontiers vers son commencement, où l'on peut mieux mesurer l'influence unique de Chateaubriand, vérifier ses descendances littéraires et poétiques, constater que nos prosateurs à la mode n'ont cessé, depuis quarante ans, de le démarquer plus ou moins, où des études très complètes, quelques-unes de premier ordre, ont fait le jour sur cette grande, originale et complexe figure, on comprendra mieux ce qu'il était pour nous, dans la mystérieuse attente des *Mémoires d'outre-tombe :* de beaucoup le plus illustre des auteurs vivants, le monarque encore dans toute sa gloire, vieilli sans doute, fatigué de régner, mais non déchu, non dépossédé, simplement au repos, ou dans un demi sommeil que rien ne troublait. Nous étions pleins de lui ; le rayonnement, l'éblouissement se prolongeait encore. Nous n'avions pas, en ce temps-là, séparé ses qualités éclatantes de ses défauts, taches énormes qui disparaissaient parmi les reflets changeants de l'étoffe. Dans une sorte de carrefour des lettres

1. Sur Jules Simon, voir page 101 et suivantes; sur Danton, page 135, note 1. Saisset, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, était mort en 1863 ; Joguet, proviseur du lycée Saint-Louis, en 1874 ; Lorquet, secrétaire de la Faculté des lettres de Paris, en 1883 ; Havet, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, en 1889. Wallon, sénateur inamovible, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, est mort en 1904.

contemporaines, où tout aboutissait, religion, politique, histoire, roman, voyage, polémique ardente, de l'extrémité de toutes les avenues, nous l'apercevions au centre. Il était notre imagination, notre sensibilité, et aussi la limite extrême de notre goût. Sans partager sa foi religieuse ni ses convictions politiques, nous rattachions à sa personne, à ses écrits, tout ce qui, depuis Rousseau, avait remué les âmes, tout ce qui avait renouvelé la littérature, tout ce qui expliquait Lamartine et Hugo. Nous savions que ce Breton catholique avait été l'ami de Carrel, qu'il était resté l'ami de Lamennais et de Béranger : nous savions, d'ailleurs, fort peu de chose sur sa vie intime. D'autres étaient déjà mieux informés ; mais les indiscrétions, les révélations scandaleuses ou malignes n'avaient pas encore pris, dans les journaux et dans les livres, la place que leur a faite un goût malsain de médisance et de dénigrement. Nous ignorions les faiblesses de l'homme, surtout celles qui, vers la soixantaine, lui avaient procuré l'illusion sénile d'un rajeunissement sans dignité ni vraisemblance. Pourquoi en apprend-on toujours trop sur les hommes illustres, et pourquoi leur prestige est-il si mal défendu ? Chateaubriand était resté pour notre ingénuité l'ancêtre respectable, le vieillard olympien que Victor Hugo devint à son tour, par un épurement pareil. Peut-être notre génération a-t-elle vu les derniers dieux et les dernières apothéoses !

III

Chateaubriand demeurait rue du Bac, au numéro 112, devenu le numéro 120. Il y a là, aujourd'hui encore, deux hôtels jumeaux qui se touchent et dont

l'aspect n'a pas changé. Ils ont deux portes cochères pareilles, solides, de la hauteur de toute la façade, ornées de médaillons, d'amours, de carquois et de masques. Les bâtiments sont du XVIII^e^ siècle, d'un étage sur entresol. Le rez-de-chaussée a des demi-fenêtres cintrées, à barreaux; les toits sont bas, fuyants; un fronton en ronde bosse représente des sphinx, des chimères et diverses figures couchées; des urnes surmontent les angles de l'entablement. Sur le mur, une inscription dans le marbre : « Chateaubriand est mort dans cette maison le 4 juillet 1848. »

Nous ne nous étions pas contentés, Tremblay et moi, de nous procurer l'adresse ; nous étions venus, la veille, reconnaître le logis. Quant à notre résolution, dont nous ne parlâmes à personne, elle était bien prise. « Nous demanderons à le voir, n'est-ce pas? — Sans doute. — Arrivés à la porte, nous ne faiblirons pas? Nous ne reculerons pas? — Je suis, comme toi, bien décidé. Mais que lui dirons-nous, s'il nous reçoit? — On ne s'agenouille plus devant les souverains ; mais on s'incline devant tout ce qui est divin ; et nous saurons bien lui dire qu'il fait partie de notre culte et que, devant lui, nous nous sentons dans le temple. »

Le 1^er^ janvier 1846, nous sortîmes de l'École à neuf heures ; vingt minutes après, nous nous promenions sur le trottoir de la rue du Bac, fort émus, comme on peut l'imaginer. Je retrouve tout le récit de cette visite sur de vieilles notes prises le soir même, et qui ont dormi depuis des années, avec bien d'autres. Je m'aiderai aussi, dans le détail, d'une longue lettre que j'écrivis quelques jours après à mon ami Laurent-Pichat [1], et que j'ai sous les yeux,

1. Voir, sur Laurent-Pichat et l'amitié qui l'unissait à Manuel, pages 42-43.

comme une photographie instantanée. Il y bien longtemps que Tremblay n'est plus là pour m'apporter l'appui de ses souvenirs. Pauvre Henri Tremblay ! Combien, dans l'Université, gardent encore sa mémoire ? Il était grand, svelte, d'une pâleur un peu morbide, d'une nervosité presque féminine. Poète et musicien, il composait des romances dans le goût du temps, et les faisait graver sans nom d'auteur. Il tournait bien les vers, les disait mieux encore, et avait des succès de salon. Il est mort à trente-six ans, sans rien laisser, en prose, qu'un délicat discours de distribution de prix, où se trahit la tristesse d'une santé profondément atteinte et sans lendemain.

La matinée était froide et sombre. Il avait neigé toute la nuit. Nous entrâmes dans la cour ; on nous indiqua, au fond à gauche, un perron surélevé de quelques marches, et surmonté d'une marquise. Chateaubriand occupait le rez-de-chaussée, qui donnait sur un petit jardin. Un domestique en livrée prit la carte de l'École normale. Quant à nos deux noms, peu importait qu'il les connût, bien que le mien, sans nulle parenté, d'ailleurs, avec le député de la Restauration, eût pu lui rappeler de dures paroles et de désagréables souvenirs. Comme le cœur me battait ! Tremblay semblait plus maître de lui. Le domestique revint, après quelques minutes d'attente :

« Messieurs, veuillez entrer; M. le vicomte vous reçoit. »

Nous traversâmes un grand salon de style Empire, où je remarquai dans une corbeille des ouvrages de femme, des pelotons de laine, une tapisserie commencée (M^me^ de Chateaubriand vivait encore), et, entre les deux fenêtres donnant sur le jardin, un

buste en marbre du comte de Chambord. On ouvrit une deuxième porte à gauche : il était là, se soulevant d'un large fauteuil où il s'appuyait d'une main, en nous tendant l'autre. Nous n'avions jamais vu de si près ce qu'on appelle la gloire

Voulez vous la première impression ? Je la copie textuellement dans ma lettre de normalien dont j'ai parlé : « Nous attendions quelque chose de séculaire et de monumental. Il était vieux, très vieux, et comme honteux de l'être ; si cassé que le vieillard avait déformé l'homme, et qu'il nous fallut faire un effort pour retrouver sous ces rares cheveux blancs, sous ce front dénudé, vaste et allongé, mais étroit, tout en hauteur, profondément ridé, dans cette bouche contractée par un sourire énigmatique, dans ce corps grêle et affaissé, soutenu par des jambes trop faibles, dans cet ensemble tout humain, tout mortel, tout penché vers la tombe, le mélancolique adolescent de Combourg, le poète d'Amélie, d'Atala, de Cymodocée, ou encore le voyageur infatigable, le politique passionné, le chevalier de la royauté vaincue, le chantre du nouveau monde et le défenseur de l'ancien... Il ne lui reste rien de beau que ses grands yeux bleus, qui semblent se mouiller facilement de larmes, et qu'il levait sur nous avec une sorte de douceur étonnée... »

On voit, par cette citation d'un observateur qui vise à l'exactitude, que la couleur des yeux, qui a été une question sérieuse, dont Sainte-Beuve et d'autres se sont occupés, est bien tranchée ici, et, ce me semble, sans aucun doute possible ; car nos regards ne se détachaient pas de ce visage. Même émus, nous avions cette curiosité intense de l'œil, que rien ne déconcerte. Nous dévorions sa présence.

C'est ainsi que plus tard j'eus l'occasion de chercher un jour Raphaël dans Lamartine vieilli, et, bien souvent aussi, Olympio dans Victor Hugo octogénaire.

La pièce où nous étions servait à Chateaubriand de cabinet et de chambre à coucher. Au fond, un petit lit étroit, un lit de fer garni de rideaux blancs, un lit virginal. Sous les rideaux un crucifix surmonté d'un rameau de buis. En face de la haute cheminée où flambait un feu clair, un tableau de sainteté, que nous apercevions de profil sans en distinguer nettement le sujet. Au milieu de la chambre, une grande et massive table garnie d'ornements de cuivre, encombrée de papiers, de livres, de journaux, dans un désordre accepté ou voulu. Il s'était rassis dans son fauteuil, tout près du feu, après nous avoir fait signe de nous asseoir.

« Nous venons, monsieur le vicomte, lui dit Tremblay, qui avait médité sa phrase, vous offrir, pour la nouvelle année, les vœux et les hommages de l'École normale ; nous sommes les interprètes de son admiration et de son respect.

— Je suis bien touché de cette démarche, répondit-il. C'est une grande École que la vôtre. J'ai beaucoup connu, au temps du *Globe*, votre directeur Dubois [1], un Breton aussi. Il nous avait promis un important ouvrage sur le christianisme : a-t-il renoncé à en faire l'histoire? J'ai aussi connu Rémusat, qui m'a demandé ma voix pour l'Académie [2]. Il ne me la demandera plus longtemps !

1. Fondateur du *Globe* en 1824, Dubois est mort en 1874.

2. Charles de Rémusat est en effet entré à l'Académie française en 1846. Il n'a pas été élève de l'École normale ; mais il a

— Pardonnez-nous notre audace, dit Tremblay. Nous avions un ardent désir de vous voir, de vous dire à vous-même combien notre vénération est profonde. Nous nous demandions si nous pourrions jamais nous approcher de vous : vous êtes si haut qu'on peut vous croire loin ; vous avez déjà les avantages de la distance, et vous nous faites comprendre la postérité. »

Je l'entends encore nous répondre :

« Je ne mérite pas tout cela... Je suis d'un autre siècle... Vous me jugez avec trop d'indulgence... J'ai fatigué, j'ai usé l'attention... Me lit-on?... Et combien de temps me lira-t-on encore?... »

Sincère ou non, c'était là le souci qu'il laissait voir. C'était, vingt ans après, l'inquiétude de Mme Sand, un soir que, chez About, après dîner, j'avais l'honneur de causer avec elle, la rassurant de mon mieux contre l'oubli redouté [1]. Tremblay répondit :

« Nul n'est plus lu, plus admiré que vous parmi ceux de notre âge... »

Et j'ajoutai :

« Vous êtes notre père à tous. Vous nous avez communiqué à tous quelque chose de vous-même. Nous vous sentons, nous vous retrouvons partout dans nos lectures et nos études... »

Et quand Tremblay reprit pour lui dire qu'en passant de lui à Homère nous ne changions pas de poésie, il sourit, et ne parut pas trop en douter. Et nous étions sincères en lui parlant ainsi ; nous jugions d'instinct, avant d'en avoir eu toutes les preuves, qu'il avait suscité les plus fortes émo-

collaboré au *Globe* : de là le mot de Châteaubriand : « J'ai *aussi* connu...

1. Voir page 39, note 2.

tions de tout un siècle ; qu'il n'avait pas seulement devancé bien des formes littéraires, et créé presque une imagination et une langue nouvelles ; mais que nous lui devions, plus qu'à tout autre, ou les troubles du sentiment religieux mal satisfait, ou les transports de la passion dont souffraient tant d'âmes, ou les ardeurs et les tristesses dont chacun de nous pressentait qu'il aurait sa part. Il nous surprit un peu par le dédain qu'il affectait pour ses ouvrages les plus célèbres et par ses regrets hyperboliques.

Je venais d'apercevoir, à ce moment, sur sa cheminée, une statuette en plâtre, que je regardai avec une visible attention, pour changer un peu le cours de l'entretien devenu pénible. C'était l'ébauche de la *Velléda* de Maindron, dont le marbre, longtemps au Luxembourg, a été récemment[1] transféré dans les plates-bandes du Carrousel. Vous la connaissez, cette Velléda romantique, d'une élégance apprêtée, appuyée au tronc d'un chêne, sa faucille d'or à la main, la tête couronnée de branchages, en costume de druidesse de théâtre. Comme il la considérait à son tour :

« Nous l'avons vue encore ces jours-ci, lui dis-je ; est-ce bien ainsi que vous l'attendiez du statuaire ?

— Elle est belle, cette Velléda, répondit-il, très belle ; mais je ne l'avais pas rêvée ainsi. Je l'aurais voulue violente, échevelée, telle que je l'ai décrite dans sa dernière entrevue avec Eudore, ou chantant des paroles terribles avant de mourir. Celle-ci est trop calme... Du reste, ajouta-t-il, je ne suis pas artiste. »

1. En 1893. Maindron était mort, âgé de quatre-vingt-deux ans, en 1884. La *Velléda* est de 1837.

Est-il donc autre chose ? Ce souvenir parut éveiller en lui un monde de pensées, et la conversation, à partir de ce moment, ne fut plus guère qu'un monologue. Nous avions dit tout ce que nous étions venus dire ; mais lui n'avait dit encore qu'une partie de ce qu'il voulait nous faire entendre. Comme nous faisions mine de nous lever, il nous invita à nous rasseoir. Nous n'avions plus qu'à l'écouter, sauf à lui donner, de temps en temps, un mot de réplique, comme ces confidents de tragédie dont les courtes phrases sollicitent un nouveau développement. Mes notes, que je consulte, le font passer de Velléda au duc de Fitz-James [1], dont la statuette faisait pendant à la druidesse, et dont il nous fit l'éloge. Puis, ce fut son propre rôle sous la Restauration, la Grèce et ses voyages, Napoléon et la Révolution française, l'Angleterre et l'Amérique. Il trouvait moyen de rattacher par un fil ténu ces impressions, ces jugements, ces souvenirs rapides, qu'il semblait prendre plaisir à faire passer sous nos yeux dans un désordre factice où nous avions peine à le suivre, comme en une étrange table des matières de toutes ses œuvres. Un mot, un geste de nous amenait un trait inattendu, une esquisse nouvelle. Un coup d'œil jeté par Tremblay vers le jardinet blanc de neige fut un prétexte encore pour déplacer notre attention :

« Vous regardez cette neige ? nous dit-il. Elle me rappelle les solitudes du Nouveau Monde, par une température autrement rigoureuse ! Dans quels pays, sous quels climats différents n'ai-je pas fini et commencé l'année ! »

1. Pair de France sous la Restauration, démissionnaire en 1830, député de Toulouse en 1834, il était mort en 1838.

Ce fut alors un retour de tristesse, et le monotone refrain des espérances trompées. Il était « las de la vie » ; il s'étonnait « que la mort ne l'eût pas encore pris au mot » : « il en avait assez » : fallait-il donc « flatter la mort, pour la décider » ? Et encore :

« Vous qui êtes jeunes, vous verrez que la vie est trop courte pour la pensée, trop courte pour l'action, trop longue pour le bonheur ! »

Et, comme nous lui disions qu'il avait publié récemment encore [1] de belles pages (nous pensions à la *Vie de Rancé*) :

« Je suis las d'écrire, nous dit-il ; et qui sait si je n'ai pas beaucoup trop écrit !... A mon âge on ne doit plus que rêver. »

Et il continuait sur ce ton, prenant motif de tout pour exprimer, pour enfler sa mélancolie. L'ennui qu'il étalait devenait épique. C'était de plus en plus, il faut bien l'avouer, une espèce de mise en scène dont il nous donnait le spectacle, cherchant des effets de contraste propres à nous toucher ou à nous confondre.

A mesure qu'il parlait, il s'animait, s'agitait davantage dans son fauteuil ; un instant il voulut se lever d'un mouvement vif, et dut se rasseoir aussitôt. L'auréole lui revenait : ses yeux bleus (ils étaient bien bleus) avaient des lueurs d'autrefois. Nous ne disions plus rien, nous écoutions, nous attendions quelqu'une de ces grandes images qui semblaient nécessaires au sentiment qu'il exprimait ; mais son langage était plutôt familier, méprisant et trivial. C'était une mauvaise humeur ironique et verbeuse,

1. En 1844.

dont la Providence avait sa part. Tour à tour pénitent et insoumis, il avait fini par nous apparaître dans tout son orgueil maussade.

« Lisez-vous les journaux dans votre École? » nous demanda-t-il tout à coup.

— Très peu, » lui dis-je; et c'était vrai : il n'était pas très facile de nous les procurer à cette époque.

« Rien n'est possible sans eux, dit-il, et si j'avais à recommencer ma vie, je ne serais que journaliste. »

Et, étendant la main vers la table, il nous montra avec affectation, tout grand ouvert, un journal : c'était le *Charivari* :

« Voilà ce que je lis : on s'égaie comme on peut. »

L'effet était immanquable [1]. Pour commenter sa lecture, il se montra très sévère à l'égard du régime d'alors, raillant « le règne du pot-au-feu », ne parlant de rien moins que de « renverser la marmite »; et comme nous paraissions plus gênés de cette sortie que disposés à l'encourager, il s'arrêta. Il eut encore quelques paroles d'une émotion réelle sur « la monarchie légitime, voyageant d'exil en exil... », sur sa visite à Belgrave Square avec Berryer, sur sa devise « royauté et liberté », à laquelle il voulait rester fidèle, enfin « sur les révolutions nouvelles dont nous serions les témoins ». Étonnés plus que persuadés par ce flot de paroles, nous ne prenions guère au sérieux ses prophéties. Et comment nous douter que, deux ans après, lorsqu'il prendrait le lit, ce serait au

(1) Ce numéro du 1er janvier 1846, j'ai eu, le même jour, curiosité de savoir ce qu'il contenait. J'y trouvai une chanson de Lucien de la Hodde, passant en revue les faits de l'année, Pritchard, Pomaré, le mur d'enceinte et l'embastillement de Paris; en outre, d'assez mauvaises plaisanteries sur le roi Louis-Philippe et le maréchal Soult; une lithographie de Beaumont sur les bals de l'Opéra. (*Note d'Eugène Manuel.*)

bruit du canon de la guerre civile, et qu'il disparaîtrait au lendemain même d'une crise mortelle pour la seconde République! On sait qu'il vit les journées de Juin et mourut.

La visite avait duré longtemps, bien au delà de notre attente et de notre espérance. De peur de rien perdre de cet épanchement fébrile, nous n'osions plus nous lever, et nous nous regardions pour nous consulter. Enfin nous profitâmes d'une minute de silence pour prendre congé. Nous le remerciâmes d'un si bienveillant accueil et du souvenir sans égal que nous emportions pour la vie entière. Il nous tendit encore la main. Le domestique, probablement aux aguets, parut dès qu'il entendit le bruit de nos sièges, — et nous sortîmes.

IV

Nos premiers pas, quand nous nous trouvâmes rue du Bac, furent faits dans le silence, avec un air qui n'était certainement pas celui de la joie naïve. C'était à qui ne commencerait pas à parler. Quelque chose se passait en nous que nous hésitions à nous avouer. A la satisfaction intime, à l'orgueil juvénile d'avoir eu l'abord et l'entretien d'un si fameux personnage, d'être restés près d'une heure en sa compagnie, d'avoir suscité chez lui un tel besoin de confidences, sur tant de sujets différents, et de nous dire que c'était pour nous seuls qu'avec une prodigalité pareille il avait tant dépensé de lui-même, se joignait un état d'esprit indéfinissable, ou que nous avions peur d'analyser. Qu'éprouvions-nous? Un étonnement? Un trouble? Un chagrin? Faut-il dire un mécompte? Avions-nous eu tort

de trop attendre de cette visite? Avions-nous tort d'être moins émus? Même sous les ornements dont une imagination riche et puissante pouvait le charger, nous rêvions le génie plus simple et plus naturel, avec moins d'apprêt et des effets moins composés. Il nous semblait que la part des éléments factices et de l'appareil théâtral était ici trop visible, et qu'on nous jugeait trop ingénus de ne pas le reconnaître. Nous supposions une vieillesse calme et apaisée, vraiment entrée dans la sérénité de la gloire et dans l'oubli des choses passagères : nous trouvions un vieillard inquiet, mécontent, presque un révolté sans tendresse.

Quand nous pûmes enfin échanger nos idées, nous nous demandâmes tous deux si l'homme était tel que nous l'avions espéré; s'il n'avait pas perdu à être vu de près, touché, mesuré, pénétré; le *major e longinquo*... nous revenait à la mémoire. Et pourtant nous étions des enthousiastes, nous avions le goût et l'habitude, un peu perdus, de l'admiration quand même. Cet esprit de dénigrement malicieux et cruel qui est devenu le tempérament de tant d'écrivains distingués et la marque de leur talent n'avait pas pris le dessus; l'École, malgré quelques préjugés et quelques antipathies littéraires, était bien plutôt un foyer de chaleur sympathique. Il n'en est pas moins vrai qu'en quittant celui que nous avions abordé ainsi qu'un dieu, une préoccupation nouvelle s'éveillait en nous, comme un premier doute dans l'âme d'un croyant. Oui, quand ils sortirent de cette chambre, de cette maison, de ce rayonnement, ces jeunes gens étaient devenus malgré eux les juges de ce glorieux vieillard; ils ne gardaient plus intacte l'illusion de la veille, et quelque chose manquait à leur admiration

peut-être, en tout cas à leur respect. De tout le breuvage qu'il nous avait versé, il nous restait surtout un arrière-goût d'amertume. Ne devinait-on pas dans chaque regret une déception, dans chaque plainte une blessure faite à la vanité? Nous avait-il parlé d'autre chose que de lui? Nous avait-il dit un mot de nos travaux, de nos espérances, de notre avenir? Il semblait ne s'intéresser à notre jeunesse que par rapport à sa gloire. N'était-ce pas ce « masque mal attaché » dont parle Sainte-Beuve, ou cette « cellule sur un théâtre », selon le mot de Salvandy? Nous ne nous sentions pas à l'aise, et ce fut pour moi la première douleur de ce genre.

Depuis, et aujourd'hui encore, en recueillant ces souvenirs si anciens, mais si vivaces, j'ai beaucoup réfléchi sur cette désillusion du jeune homme, et je la crois injuste. L'âge et l'expérience ont fait ce changement. En plaçant alternativement si haut, puis si bas, les grands hommes, c'est l'homme même que nous oublions. Et l'homme, il ne faut pas trop le chercher dans ce modèle qui pose devant le peintre et qui veut laisser de lui une image conforme à son désir. Toute occasion devient bonne pour nous tromper. Ces illustres personnages sont-ils vraiment si orgueilleux ou si humbles, si violents ou si tendres, si fanatiques ou si incrédules, si attristés, si découragés, si égoïstes? Ne forcent-ils pas leurs attitudes? N'altèrent-ils pas leurs traits? N'exagèrent-ils pas leurs défauts dans un grossissement qui les tente? Ne les croyons pas trop sur parole. Cherchons-les dans leurs plus beaux ouvrages, c'est-à-dire au plus profond d'eux-mêmes. S'ils se déforment à plaisir, refaisons-les à leur avantage. A plus d'un, dont le culte avait souffert quelque temps

dans mon âme, j'ai rendu plus tard, par réflexion et par raison, tout ce que j'avais été tenté de lui retirer par impression fâcheuse et mauvaise humeur. Peut-être, en effet, vaut-il mieux ne considérer les grands hommes qu'à distance, au lieu de les poursuivre, comme aujourd'hui, jusque dans les derniers recoins de leurs faiblesses. Bien peu — il y en a pourtant, et j'en connais, — résistent à l'observation intime, à la curiosité indiscrète, et n'ont rien à craindre des aveux et des confidences. Pour Chateaubriand, s'il a manqué de sincérité, de simplicité et de mesure, tout ce siècle a été plus ou moins son complice ou son élève, et l'est encore. Aussi, dans la revision que nous faisons de nos gloires passées, devenons-nous plus équitables, et Chateaubriand a déjà le bénéfice de ces dispositions meilleures. On en revient au point où nous étions nous-mêmes ; on lui restitue de plus en plus ce qu'on lui avait enlevé : on le détache de ses faiblesses et de ses défaillances. Il convient à une critique qui se respecte de tenir toujours prêt pour les patriarches le manteau de Sem et de Japhet.

Quand, Tremblay et moi, nous fûmes rentrés à l'École, nous ne racontâmes l'entretien que d'une façon générale. Le soir même j'en notai les traits principaux et les phrases les plus frappantes. Quelques jours après, je rencontrai mon compagnon à la bibliothèque de l'École. Chacun de nous avait un livre en main. « Que lis-tu là ? lui dis-je. — *René*. Et toi ? — *L'Itinéraire*. » Tous deux nous avions éprouvé le besoin de retrouver l'homme aimé, admiré, de nous replonger dans ses maîtresses œuvres.

J'ai, depuis, rendu à Chateaubriand une autre visite : c'était à Saint-Malo, sur ce rocher où il a voulu dormir son sommeil terrestre, au bruit de cette mer qui a, comme lui, ses caresses et ses colères, ses tempêtes et ses accalmies, ses flots purs et ses bas-fonds limoneux ; qui nous fatigue, comme lui, de ses caprices inexpliqués, et se plaint, comme lui, sans raison. En est-elle moins grande, moins sublime, moins féconde en ses profondeurs, moins divine en ses secrets ? Ne sommes-nous pas toujours attirés et fascinés ?

MUSIQUE ET MUSICIENS

SOUVENIRS DE LA VIEILLE ÉCOLE NORMALE[1]

Il ne s'agit pas ici des beaux concerts destinés longtemps à alimenter la Caisse de secours et de bienfaisance de l'École, et qui précédèrent jusqu'en 1888, les bals si heureusement institués pour le même objet. Ces concerts, où les artistes les plus renommés, les comédiens les plus aimés du public tenaient à honneur de se faire entendre, appartiennent, comme nos bals, à l'histoire de la charité et de la solidarité à l'École normale, et cette touchante histoire n'est pas près d'être close. Les souvenirs que je vais réveiller sont plus anciens et plus modestes. C'est une page oubliée de l'histoire anecdotique de l'École que je voudrais essayer d'écrire, avec des notes bien incomplètes et des renseignements bien insuffisants, je l'avoue ; mais combien pourraient parler, parmi nos camarades, de ceux qui ont vu ces temps lointains où nous logions encore dans les vieux bâtiments de la rue Saint-Jacques ? Où sont-ils, pour la plupart, les témoins de ces âges préhistoriques ? Combien survivent, de ceux qu'on pourrait utilement interroger? Laissez-moi vous entretenir, comme

1. On sait que l'École Normale, établie d'abord dans les bâtiments de l'ancien collège du Plessis, qui dépendaient du collège Louis-le-Grand, rue Saint-Jacques, ne fut transportée rue d'Ulm qu'en 1847. L'article qu'on va lire a été écrit pour le recueil publié par la librairie Hachette, en 1895, *le Centenaire de l'École Normale*.

je pourrai, des concerts intimes et domestiques qui eurent lieu, quelques années seulement, durant certains longs soirs d'hiver, et dont nos camarades musiciens faisaient seuls les frais, sans autres auditeurs que nous-mêmes, et quelquefois nos chefs, par invitation spéciale. C'est de 1843 à 1846 ou 1847 que ces concerts à huis clos eurent lieu, non pas même régulièrement, mais selon les ressources musicales que le personnel des élèves pouvait fournir.

Avant comme après cette époque, l'École a eu ses musiciens, ses virtuoses solitaires ou groupés deux à deux, des instrumentistes surtout, amateurs passionnés, qui, dans l'École même ou au dehors, donnaient satisfaction à leur goût favori. Ils y consacraient leurs loisirs, ils y employaient leurs économies. On avait, aux sorties du soir, les Italiens (quelles jouissances, aujourd'hui perdues[1]) et, le dimanche, le Conservatoire ; à l'intérieur, un piano, dissimulé dans le coin d'une étude, un violon ou une flûte au fond du dortoir : mais point d'exécution d'ensemble, point d'auditeurs convoqués, point de Société de concerts organisée ; des vocations isolées, s'exerçant aux jours de sortie ou aux récréations, et dont le souvenir presque légendaire s'est conservé chez les rares contemporains. Faut-il remonter jusqu'à Delcasso, bon musicien dès l'École, en 1815, et qui, devenu plus tard recteur à Strasbourg [1], publia, à l'usage des sociétés chorales, des chants populaires dont il adaptait la musique connue à des vers de lui, ce qui gâtait un peu sa louable tentative ? Louis Quicherat aussi, dès 1819, préludait à la critique musicale où il se fit remarquer,

1. Il est mort en 1887.

et se préparait à l'amitié du grand chanteur Nourrit [1], en s'occupant, à l'École, de théories musicales et en exécutant pour quelques camarades les œuvres des maîtres d'alors. Notre vénérable M. Wallon [2] pourrait nous rappeler les duos qu'il exécutait, un peu plus tard, avec le mathématicien Aimé [3], pianiste habile, tandis que lui-même montrait un talent des plus distingués sur la basse. J'en omets ou j'en ignore beaucoup d'autres : mais comment oublier Lorquet, l'ancien secrétaire de la Faculté des lettres [4], musicien ardent, pianiste endiablé, exécutant de première force, pour qui Bach, Hændel et Beethoven n'avaient dès lors point de secrets, et dont le piano ébranlait les murs lézardés et les planchers disjoints du bâtiment de la rue Saint-Jacques ? Il avait découvert dans l'École un violon et un flûtiste, à qui l'on me conte qu'il rendait la vie dure. En 1835, c'était Daguin, le physicien [5], violoniste exercé et, comme Quicherat, théoricien savant de la musique, dans une voie où Vincent les avait tous deux devancés [6].

En m'excusant de ne pas tout dire ou tout savoir, j'ai hâte d'arriver à l'âge héroïque où chaque section, lettres ou sciences, semblait compter autant d'amateurs fanatiques que d'élèves, et où les musiciens

1. Louis Quicherat, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, est mort en 1884. Il avait, entre autres travaux, publié, en 1867, une biographie d'Adolphe Nourrit.

2. Voir la note de la page 270.

3. Aimé, de la même promotion que Wallon (1831), est mort en 1848.

4. Voir la note de la page 205.

5. Daguin, de la promotion de 1835, professeur à la Faculté des sciences de Toulouse, est mort en 1884.

6. Vincent, mathématicien et savant musicographe, de la promotion de 1816, mort en 1868. Il était membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

exécutants ne se comptaient plus. C'était Jacques, Talbert, Barni, Despois, de Tastes, Bachelet, et bien d'autres; c'était Didier, d'une assez belle force sur le violon; c'était Rigault, Riquier, Verdet, Beaujean[1]; je les cite un peu sans ordre. Plusieurs de ceux-là s'associèrent plus tard pour avoir, aux Italiens et au Conservatoire, leur loge et leur enthousiasme à l'année. On m'a rapporté qu'à l'École même ils discutaient à perte de vue sur les musiques italienne, allemande, française et sur les mérites des incomparables chanteurs d'alors, Rubini, Lablache, Nourrit, Levasseur, Dupré, M^mes^ Sontag, Grisi, Falcon, Damoreau. Avec quel feu Rigault m'en parlait encore, à l'époque où je l'ai le mieux connu! Et Verdet! quel appréciateur délicat des beautés musicales! Avec quelle compétence il admirait les maîtres! Croit-on qu'en ces matières il n'y ait de passion dépensée que depuis Wagner? Il est vrai qu'en ces temps oubliés on acceptait Auber, on exaltait Rossini, on adorait Mozart, on ne méprisait ni Halévy, ni Donizetti, on respectait Meyerbeer, et l'on com-

1. Sur Barni (promotion de 1837), voir la note de la page 81. Jacques (promotion de 1832), ancien professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand et à l'École Normale, est mort directeur du collège de Buenos-Ayres en 1865. Talbert (1838), qui fut directeur du collège Rollin, est mort en 1882 : Eugène Manuel lui a consacré une no ice dans l'*Annuaire de l'Association des anciens élèves de l'École Normale*. Despois (1838), l'éditeur du *Molière* de la collection des *Grands Ecrivains de la France*, est mort en 1867. De Tastes (1840) est mort en 1886, professeur honoraire du lycée de Tours; Bachelet (1840), en 1879, professeur honoraire du lycée de Rouen. Didier (1839) est mort en 1870, professeur de rhétorique au lycée Henri IV. Rigault (1841), le fin chroniqueur du *Journal des Débats*, en 1858. Riquier (1841) est mort en 1887, proviseur honoraire du lycée de Limoges; Verdet (1842, en 1866, maître de conférences de physique à l'École Normale; Beaujean (1841), inspecteur d'Académie à Paris, en 1888.

mençait à comprendre ou plutôt à deviner Berlioz.

C'est dans l'hiver de 1843 que l'idée d'une constitution régulière de séances de musique se présenta tout naturellement à l'esprit, tant l'École se trouvait pourvue en musiciens amateurs. Une cotisation volontaire de deux francs par an et par tête suffisait amplement à couvrir les frais qu'entraîneraient l'abonnement de musique, la location et l'accord du piano, etc. On avait, à ce moment-là, deux pianistes assez habiles, artistes dans l'âme, l'un, Riquier, longtemps proviseur à Limoges, et qui mourut aveugle : il avait aussi une voix très agréable, et chantait de la musique ancienne : ceux de son temps se souviennent de lui avoir entendu chanter un air de l'*Iphigénie* de Piccini, chose rare! L'autre était Lissajous [1], un physicien encore, dont le nom est resté attaché à l'adoption du diapason normal, et dont les travaux sur les ondes sonores font autorité. Beaujean, le collaborateur futur de Littré [2], violoniste soigneux et convaincu, avait quité l'École, en qualité de grammairien ; mais il restait Hippolyte Rigault, dont l'archet, un peu incorrect, avait autant d'esprit et de verve que la plume. Duchesne, entré cette année même à l'École [3], jouait de la flûte avec courage et persévérance. Ribert [4] lui donnait la réplique sur le même instrument. Pour le chant, la promotion de 1843 nous avait donné un ténor léger *di primo cartello*, l'étoile de nos concerts, Boissier, oui, Boissier, et un baryton d'une belle prestance,

1. Lissajous est mort en 1880, recteur honoraire.

2. Pour le *Dictionnaire de la langue française*, dont il a également publié plusieurs abrégés.

3. Sur Duchesne, voir page 201, note 3.

4. Voir page 200, note 6.

Hatzfeld[1]. Vous devinez si on leur fit fête! Je ne dois oublier ni ce pauvre Tremblay[2], mort trop jeune, et qui cultivait la romance sentimentale (il en composait les paroles), ni Boutet de Monvel[3], neveu du chanteur Nourrit et de Mlle Mars, qui avait choisi la spécialité de la chansonnette comique, à la façon de Levassor.

Les concerts de cette année furent très brillants. Mais l'année suivante fut moins heureuse. Rigault, l'organisateur, et plusieurs autres étaient partis : on ne réussit point, malgré nos chanteurs, à donner des séances régulières. Il manquait un pianiste exercé, un accompagnateur. Sans négliger absolument la musique, on se rejeta sur le théâtre. Quelques représentations bouffonnes de Molière, — et même de Racine, — en des costumes d'une fantaisie outrée, occupèrent les loisirs du soir. Il faut avoir vu jouer, par des Normaliens en déshabillé, *le Mariage forcé*, loin du regard des surveillants, pour savoir jusqu'où peut être poussé le burlesque, quand on veut chercher dans Molière des effets inconnus à la Comédie-Française.

Le pianiste qui nous faisait défaut nous arriva en 1845 : c'était Beulé. Il était bon musicien et vraiment artiste, mais sans laisser entrevoir encore qu'il serait un jour, en passant par Athènes, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts[4]. Il ranima le zèle des trois promotions. C'était à qui s'inscrirait, sérieusement ou par plaisanterie, pour une participation plus ou moins effective, sur les feuilles d'engagement que Tivier[5] préparait et enjo-

1. Sur M. Boissier et sur Hatzfeld, voir les notes 1 et 4 de la page 200.
2. Sur Tremblay, voir la note de la page 204.
3. Mort en 1898, professeur honoraire du lycée Charlemagne.
4. Il est mort en 1874.
5. Voir page 201, note 3.

livait d'un coup de plume spirituel. On accorda le vieux piano fêlé, *lignea moles*, comme l'un de nous, qui en rougit encore, l'avait appelé, dans une pièce de vers latins sur nos concerts, remise au terrible latiniste M. Gibon[1]. « C'est d'une bûche que vous parlez ? » dit-il de ce ton de raillerie froide qui nous déconcertait ; et il ajoutait : « C'est peut-être une voie de bois ? » Pourquoi ces vieilles histoires me reviennent-elles ? Jeunes gens, vous aurez les vôtres aussi, qui peut-être ne vaudront guère mieux !

Les répétitions allèrent bon train dès la rentrée. Beulé se multipliait. Duchesne répétait son solo de flûte ; Boissier, qui ne ménageait ni son activité ni sa belle humeur, d'une voix fraîche et agile dont on retrouverait mieux que les restes, après bientôt un demi-siècle, chantait la sérénade de *Don Pasquale* : « *Nuit étoilée, astre aux rayons d'argent !* » et la ballade de *Zampa* : « *Belle comme à seize ans, Alice dans Florence...* » Une autre fois, c'était le grand air de *Joseph*, ou le duo de *La Favorite* avec Hatzfeld. Ce dernier triomphait dans le récitatif et le chant de guerre de *Judas Macchabée* : « *Chantons victoire !* » que reprenaient en chœur Duvernoy, Tivier, Tremblay, Guignault, Bressant, Houël, Lanzi[2], et j'en passe ! La prière de *Moïse* et celle de *La Muette* étaient aussi fort appréciées. On reconnaît à tous ces choix le répertoire ordinaire de

1. Ancien élève (promotion de 1816) et maître de conférences à l'École Normale. Mort en 1859.

2. Sur Lanzi, voir page 201, note 2. Duvernoy (promotion de 1844) est mort en 1904, professeur honoraire du lycée de Nancy. Guignault (1844) est mort peu de temps après sa sortie de l'École Normale, membre de l'École française d'Athènes, en 1852. Bressant (1843), professeur au lycée Louis-le-Grand, est mort en 1880 ; Houël, professeur à la Faculté des sciences de Bordeaux, en 1886

l'époque et le goût du temps. *La Marseillaise* n'était pas de mode.

Par un samedi brumeux de novembre, — je n'en ai pas retrouvé la date, — le premier concert de l'année eut lieu avec une certaine solennité. C'était au fond de la longue cour, au rez-de-chaussée, dans la salle des conférences de la seconde année, dont on avait déplacé les tables et rangé les bancs. On avait attaché au plafond tous les quinquets disponibles. Devant le piano, des chaises avaient été disposées pour les autorités invitées. M. Dubois, notre directeur, n'avait pu venir cette fois ; mais tous nos maîtres surveillants étaient là, Hébert, Alluard, Waddington-Kastus, Cartelier[1] ; et lorsque entra dans la salle notre excellent directeur des études, M. Vacherot, qui, Dieu merci, peut s'en souvenir encore[2], tout le chœur entonna : « *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?* » Et M. Vacherot, souriant, mais sincèrement ému, répondait : « Merci, mes amis, merci ! C'est très bien... c'est très bien !... » Et tout cela, je vous l'assure, n'était nullement plaisant ni ridicule, mais très simple, très naïf et très *bon enfant*.

Après le chœur, et quand chacun eut pris sa place, le brave Lanzi, notre impresario, en tenue de sortie, s'avança devant le piano, un papier à la main,

1. Sur Dubois, voir page 210, note 1. Hébert (promotion de 1833), membre de l'Académie des sciences, est mort en 1890. Cartelier (1832) est mort en 1855, professeur au lycée Henri IV. M. Alluard (1836) est doyen honoraire de la Faculté des sciences de Clermont ; M. Waddington-Kastus (1838), professeur honoraire de philosophie à la Sorbonne, est membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

2. Vacherot (promotion de 1827), membre de l'Académie des sciences morales et politiques, devait mourir deux ans après les fêtes du centenaire de l'École, en 1897.

C'était un Prologue d'ouverture, écrit en vers qui portaient bien leur date, et que l'auteur (à quoi bon le nommer ?) n'avait pas eu le courage de débiter lui-même. Dissimulé derrière un pilier, comme un coupable, il regrettait son audace, et en redoutait les effets. Cette improvisation plus ou moins poétique, griffonnée de la veille, et dont notre camarade ne garda point copie, Bersot en retrouva le manuscrit, après 1870, un jour qu'il remuait, comme directeur de l'École [1], de vieilles paperasses, autrement dit Archives, et il eut l'idée d'en donner communication à l'auteur, à titre de curiosité rétrospective : assurément c'en est une, même pour celui qui en avait perdu le souvenir !

Je vois encore Lanzi ; je l'entends, de sa voix chaude de Corse, un peu voilée, dire, en apaisant du geste un murmure approbateur :

Messieurs, deux mots ! De grâce, un instant de silence !
Leur voix, après la mienne, aura plus de douceur,
Je désire avec vous, avant qu'on ne commence,
Causer — comme un ami, non comme un régisseur.
L'an passé (pour nous tous ce souvenir est triste), —
Les vieux murs de l'École, égayés autrefois,
Faute d'un violon, d'un chanteur, d'un artiste,
D'un Riquier, d'un Monvel, d'un Rigault, de tous trois,
Ont dormi trop longtemps sans échos et sans voix.
Et nous le regrettions ! Car c'est chose divine
Quand l'art prend sa revanche en ce grave séjour.
Il est si bon, après le long travail du jour,
D'entonner à pleine poitrine
Quelque beau chant d'église, ou de guerre, ou d'amour,
De bercer son loisir dans un rêve sonore,
De faire succéder, durant les froids hivers,

1. Mort à l'École en 1880. Membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

A Virgile si doux Mozart plus doux encore,
Et la Muse des chants à la Muse des vers !
Aussi par des chansons brusquement suspendues
Que de fois en riant nous bravions le devoir !
Et, dès qu'avec la nuit sur ce bâtiment noir
Les ombres s'étaient répandues,
On surprenait dans l'air mille notes perdues,
Concerts disséminés à tous les vents du soir !
Ici plus de remords : cette fête est légale ;
Et, sous l'œil paternel qui sourit à nos jeux,
Nous pouvons, à loisir, de l'onde musicale
Épancher les flots orageux !
Chantons, amis, chantons ! Tout, tout est harmonie,
Depuis le faible son qui bégaie en mes vers
Jusqu'à cette musique éternelle, infinie,
Qui roule avec l'étoile au train de l'Univers !
Chantons ! Le monde entier qu'elle emplit et pénètre,
Soumis à l'harmonie, a reconnu sa loi ;
Elle unit l'âme à l'âme, elle joint l'être à l'être,
Et la terre et le ciel s'accordent à sa voix.
Elle trace aux soleils les routes qu'ils vont prendre,
Quand Dieu les a lancés de sa puissante main ;
Aux mystiques accords que l'éther fait entendre,
Les mondes égarés retrouvent leur chemin.
C'est elle dans les bois qui gémit et soupire,
Elle qui dans les airs mugit avec les vents,
Qui coule avec les flots, chante avec le zéphyre,
Pleure avec les vieillards, rit avec les enfants !

Amis, vous m'arrêtez !... Après cette préface,
Ne faut-il pas ravir vos sens ?
Pythagore lui-même, ému de nos accents
Aurait-il béni notre audace
Et protégé là-haut nos concerts renaissants ?
Hélas ! Détrompez-vous : nous sommes peu de chose.
Et je devrais parler sur un ton moins altier :
Le moins novice à ce métier
Succombe au fardeau qu'il s'impose ;
« Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier ! »
Nos chanteurs inquiets n'ont qu'un faible murmure ;
Ils pratiquent en étrangers
La roulade et la fioriture :

Barytons ou ténors légers
Ne doivent rien à l'art. — et guère à la nature !
Sans peine vous sauriez où diriger vos coups :
Nous le savons, et mieux que vous !
Et c'est pourquoi je vous demande
(Tant notre défiance est grande)
D'être bénins, d'être indulgents
A tous ces braves jeunes gens.
Excusez-nous, Messieurs, mais vous surtout, ô Maîtres,
Qui pourriez nous juger impertinents et traîtres,
De travestir ainsi, sans honte ni remords !
Au nom de la mélomanie.
Vos chants harmonieux, miracles du génie,
Qui jusqu'en leurs tombeaux ranimeraient les morts !
Rossini, Meyerbeer, Hérold, chantres sublimes,
Rubini, Malibran, gosiers mélodieux,
Dignes seuls de parler la langue de ces dieux,
De vos temples et de vos cimes,
D'où vous rayonnez triomphants,
Pardonnez à ces grands enfants,
Plus imprudents que les Pygmées,
De toucher à vos renommées !
Oui, bien présomptueux, dans ce réduit obscur
D'ensevelir ces chants nés pour le clair azur !
Pourtant nous les sentons, et c'est là notre excuse :
Car nous savons vouer un culte à toute Muse
Et nos cœurs, je le jure, ont souvent palpité
A vos accents où court la flamme !
La voix nous manque, et non pas l'âme,
Et l'on a bien compris, quand on a mal chanté.
Nos instincts sont profonds, si nos forces sont nulles :
Nous souffrons toutes vos douleurs,
Et nos voix, même ridicules,
Voudraient pleurer aussi, quand vos chants ont des pleurs.
Aussi vous le voyez, Messieurs, la tâche est rude :
Ayez pour nos efforts quelque sollicitude ;
Nous semons au hasard dans le champ musical ;
Montrez le sourire amical :
Et que ces murs fumeux, ces piliers, cette voûte,
Dans un an pour toujours abandonnés sans doute,
Avant de faire place à des hôtes nouveaux,
Retentissent encor de complaisants bravos !

Les applaudissements ne manquèrent point à de si modestes aveux, non plus qu'à cette poésie démodée ; et toutes les parties du programme allèrent aux nues. Le succès se renouvela quelques semaines après, quand M. Dubois voulut assister au concert, et dérida pour nous son visage léonin.

Ce fut à peu près la fin. L'année suivante on émigra vers la rue d'Ulm. Il y eut bien encore, avec l'arrivée des promotions nouvelles et le retour de Beaujean, surveillant et premier violon, quelques soirées agréables, où Beulé fit goûter son jeu brillant, où Dhugues se montra baryton remarquable et musicien exercé, où Vierne égaya longtemps l'auditoire par ses parodies de l'Énéide en pot-pourri sur des airs connus [1]. Mais 1848 éclatant tout à coup détourna les esprits de ces divertissements amis du calme. Les concerts disparurent : la direction de M. Michelle [2] n'y encourageait guère : et l'on ne revit plus que des groupements isolés de musiciens plus ou moins bien doués, se livrant entre eux à leur goût préféré. Taine, dont l'organisation musicale était remarquable et qui déchiffrait sans peine les compositions les plus difficiles, jouait avec Fernet des morceaux à quatre mains, ou des trios de maîtres, avec Rieder, violon et mon vieil ami Quinot violoncelle [3]. Plus tard, — car je n'ai pas la prétention de tout dire et de connaître

1. Dhugues (promotion de 1846) est mort en 1902, professeur honoraire de la Faculté des lettres de Dijon. Vierne était de la même promotion.

2. Michelle fut nommé par le ministre De Falloux, en 1850, directeur de l'École en remplacement de Dubois. Cette direction dura jusqu'en 1857.

3. Rieder est mort en 1896, directeur honoraire de l'École alsacienne ; Quinot, en 1903, professeur honoraire du lycée Condorcet : ils appartenaient l'un et l'autre à la promotion de 1840.

tous nos artistes. — c'est Grenier, c'est Jarry, c'est Pruvost[1], et combien d'autres ! C'est Rabier avec Dauriac, deux philosophes, deux artistes excellents, l'un avec son violon, l'autre sur le piano[2].

Après 1860, le mouvement musical, à l'École, prit une tout autre forme. On s'éprit de la méthode Galin-Paris-Chevé ; c'était le goût du jour. On chantait aux récréations, on déchiffrait les chœurs de l'orphéon ; Staub avait une voix particulièrement agréable ; Félix Alcan tenait le piano ; André, avec une rare compétence, dirigeait tout ce mouvement musical[3]. Mais ce fut une passion passagère, et l'on n'alla jamais jusqu'à réorganiser nos concerts d'autrefois.

Je ne pousserai pas plus avant ces notes très incomplètes. Ce sont quelques souvenirs surtout personnels, dont je lève un coin à peine, et pour une période très restreinte. Il semble qu'il y ait quelque chose d'original et de piquant à ne voir dans tant d'esprits distingués, ou même supérieurs, que les musiciens, à laisser de côté tout ce qu'ils furent dans les sciences, les lettres, la philosophie ou l'histoire, pour ne considérer en eux que les aptitudes musicales. L'étude serait même curieuse, si l'on avait les moyens de la pousser un peu loin et d'en tirer des conséquences. Et, à un autre point de vue, n'y a-t-il pas quelque intérêt à suivre chez des

1. Jarry (promotion de 1851) est mort recteur de l'Académie de Rennes en 1900. M. Grenier (1850) et M. Pruvost (1853) sont inspecteurs généraux honoraires de l'Instruction publique.

2. M. Rabier (1866) est directeur de l'Enseignement secondaire; M. Dauriac (1867), professeur honoraire de la Faculté des lettres de Montpellier.

3. M. Ch. André (1861) est professeur à la Faculté des sciences de Lyon ; M. Félix Alcan (1862), libraire-éditeur à Paris ; M. Staub (1864), proviseur du lycée Buffon.

hommes intelligents et heureusement doués les variations du goût en musique, depuis le temps où Rossini était le Dieu, jusqu'aux luttes de Berlioz et à l'épanouissement de la musique moderne ? Nous savons que Wagner a mis la main sur les plus jeunes, sur les derniers venus.

Mais cette causerie est déjà bien longue sur un si mince sujet. J'avoue qu'il ne peut offrir quelque agrément qu'aux élèves de l'École, à qui tous ces noms sont plus ou moins familiers. Aussi est-ce bien pour eux, et pour eux seuls, que j'ai écrit ces quelques pages, que ceux-là peut-être trouveront trop courtes que je n'ai pas mentionnés dans cette sèche nomenclature. Il est sûr que la liste complète des Normaliens musiciens reste à faire. Je ne m'en charge point. On la fera peut-être un jour, et j'y aurai moi-même aidé. C'est aujourd'hui ma seule excuse.

DERNIER ÉCRIT

LETTRE AUX INSTITUTEURS SUR LA TOLÉRANCE

SUR LA TOLÉRANCE

LETTRE OUVERTE AUX INSTITUTEURS DE FRANCE[1]

Messieurs les Instituteurs,

Peut-être ne suis-je pas tout à fait un étranger à vos yeux.

Parmi les plus anciens d'entre vous, il s'en rencontre peut-être encore qui se souviennent d'avoir retrouvé, au fond d'une armoire d'école, un *Livre de lecture courante pour toutes les écoles*, sous ce titre : *La France*[2]. On a fait beaucoup mieux depuis ; mais cet ouvrage, quand il parut, il y a bientôt un demi-siècle, était une nouveauté, pour le plan comme pour l'exécution ; et jamais auteurs — car nous étions deux — ne mirent une ardeur plus passionnée à faire connaître et aimer la France aux petits Français. Vers le même temps, de jeunes apprentis parisiens, le soir, au Marais, dans une salle d'école, venaient assister à un cours de langue et de littérature à leur portée, que je

1. *Manuel général de l'Instruction primaire* 4 mars 1899. Ce journal publiait une série de *Lettres ouvertes* sur divers sujets de morale sociale et de pédagogie. — Sur les circonstances qui inspirèrent à Eugène Manuel l'idée de cet opuscule, voir *Introduction*, page XLVI.

2. Voir *Introduction*, page XVI.

faisais chaque semaine avec un vif plaisir[1]. Lorsque j'écrivis plus tard pour le théâtre mon petit drame, *Les Ouvriers*[2], je me proposais de combattre, en même temps que l'ignorance du peuple, les affreux ravages de l'alcoolisme. Quand la guerre éclata et que nous fûmes enfermés dans Paris, les vers qui me furent inspirés par nos efforts durant la lutte et notre relèvement après la défaite prirent place dans le recueil que je destinais aux écoliers, *Poésies du foyer et de l'école*. Ces poésies, les Prussiens m'ont fait le grand honneur de les interdire, de les proscrire, par arrêté spécial, dans nos provinces perdues; et c'est par contrebande — on me l'a dit — que les enfants d'Alsace et de Lorraine peuvent lire les petits poèmes du vieux patriote.

Et puis, au lendemain de nos malheurs, n'ai-je pas été associé de près, de très près, pendant trois ans[3], à tout ce qu'a conçu et préparé pour vous, pour vos écoles, un de vos grands amis disparu, l'auteur du beau livre *l'École*, mon cher maître Jules Simon ? Enfin, pourquoi ne vous dirais-je pas aussi que, dans cette inspection générale des lycées, qui est depuis longtemps ma fonction même, quand j'ai suffisamment vérifié que l'élite de notre jeunesse sait encore du latin, du grec, et même du français, alors, pour me reposer et me distraire délicieusement de ma tâche, docile à l'attrait toujours nouveau qui m'entraîne, j'entre dans les plus petites classes, confiées à des instituteurs comme vous ou à des institutrices : j'interroge et

1. Voir *Introduction*, page XVIII.
2. Voir *Introduction*, page XXVIII.
3. Voir *Introduction*, page XXXI.

j'écoute ces intelligences à peine écloses ; je tâche de surprendre tous les éveils de la raison ; je demande à l'enseignement primaire et à ses maîtres les secrets de la première instruction ; après avoir vu ce qu'on récolte, je vais voir ce qu'on sème, et par quels soins heureux on travaille à la future moisson.

Vous le voyez, mes chers collègues, je suis des vôtres depuis longtemps ; je vous suis fidèle encore aux jours de la vieillesse, que j'ai atteints et dépassés ; mes œuvres, mes pensées, mes préférences vont à vous ; de tous ceux qui vous ont parlé jusqu'ici à cette tribune libre, je suis certainement l'aîné par les années, et peut-être, sur certains points, par l'expérience acquise. J'ai vu quatre révolutions, trois rois, un empereur, deux républiques, — et beaucoup de programmes.

Vous jugerez donc que les excuses ne me manqueraient pas pour m'entretenir avec vous. Mais si tant de motifs, dont j'ai l'air de me prévaloir, vous paraissent légitimes, je vais bien vous surprendre en vous disant qu'il en est un dernier qui m'a incité plus que tous les autres, et qui est l'explication même de cette lettre.

***

Vous saurez donc, si vous ne le saviez pas, que j'appartiens par mes origines et ma naissance à ce culte israélite, autour duquel il se fait aujourd'hui tant de bruit, et qu'on est tout confus — j'emploie le mot le plus doux — d'avoir à défendre contre l'intolérance d'un autre temps. Mon père était un médecin israélite de Paris, médecin des pauvres, et mon grand-père paternel, un bien modeste citoyen

israélite de Versailles[1]. Je possède encore son certificat de civisme, daté de 1792 ; et son nom — le mien — figure parmi ceux des habitants de cette ville qui firent avec empressement des dons à la patrie. Ainsi je descends de ces malheureux que l'on dépouillait, que l'on pourchassait, que l'on brûlait vifs au moyen âge, en France ou hors de France, et qui, de nos jours encore, dans plus d'un pays, un siècle après la proclamation de l'égalité de tous les hommes devant la loi, sont restés l'objet de mesures iniques ou d'une inqualifiable réprobation.

Dieu merci, la France n'a pas biffé de son code, ni même éliminé de ses mœurs, ces droits imprescriptibles, consacrés par elle dans une heure de sublime inspiration, annoncés d'une voix retentissante dont le monde entier a tressailli. Mais si la raison, la justice, la liberté, dans leurs rapports avec les choses de la conscience, sont garanties par les lois de notre cher pays contre les retours du fanatisme ; si même l'influence contagieuse de la France au dehors, son prestige, sa meilleure renommée viennent de là, il faut néanmoins veiller toujours sur une si précieuse conquête. Tous les ennemis de la liberté de conscience n'ont pas désarmé ; et, si j'ai choisi pour notre entretien un sujet pareil, étant ce que je suis, c'est que ces inimitiés se sont réveillées, dans des circonstances particulièrement tragiques, et que ce réveil des passions religieuses est redevenu un danger.

Une des voix les plus autorisées de ce temps[2] vous a parlé ici même « de ces principes vitaux,

1. Voir *Introduction*, page II.

2. Léon Bourgeois : *Lettre ouverte*, n° du 29 janvier 1898 (*Note d'Eugène Manuel.*)

nécessaires, par lesquels, à travers la diversité des races, les violences du passé, les luttes sanglantes des nations et des cultes s'est faite peu à peu, sur tous les points du monde civilisé, l'unité de la conscience humaine... C'est là le véritable lien social qui subsiste invariablement sous la variété des opinions et des croyances. » Ce *lien social* ne saurait subsister sans les trois mots de notre devise républicaine : sans la liberté, protectrice des opinions et des croyances; sans l'égalité, âme de la loi ; sans la fraternité, accord des sentiments entre des créatures faites pour s'aimer.

Malheureusement, cette haute conception du droit moderne, outre qu'elle n'a pas triomphé partout en Europe, lutte encore en France contre des préjugés invétérés.

La liberté de conscience, celle qui assure l'inviolabilité des âmes et permet à chacun, dans l'obscur problème de la destinée humaine, de choisir ses convictions, sa foi, sa prière, son espérance ; cette liberté, vraiment sacrée, qui est la condition de toutes les autres, êtes-vous bien sûrs, en dépit d'apparences rassurantes, qu'elle ne subisse aujourd'hui aucune grave atteinte ? Ne voit-on pas, en ce moment même, dans des milieux très différents, également respectables, au nom d'intérêts matériels ou moraux que rien ne menace, ou d'un patriotisme exalté, qui n'est pas en péril, se trahir des haines sans nom, s'agiter des brutalités furieuses ? N'a-t-on pas lu des excitations, entendu des cris qui retardaient de six siècles ? Et n'a-t-il pas fallu toute l'autorité des pouvoirs publics, toute la sagesse de la très grande majorité des citoyens, jointe heureusement à une certaine douceur de mœurs qui ne

permet plus si aisément aux passions d'aller jusqu'au bout de leur élan, pour empêcher les pires excès ? Il y a là des restes d'une intolérance séculaire, difficiles à déraciner même en pleine civilisation moderne.

Combien de villages, de bourgs, peut-être même de petites villes où l'on n'a jamais vu de protestants, ni surtout de juifs, où l'on se fait de ces derniers — je parle des milieux les plus incultes — une idée saugrenue, parfois grotesque ! Sait-on bien sur quel ensemble d'erreurs, de superstions légendaires, se fonde l'*antisémitisme*, quand il n'est pas inspiré par l'esprit de parti, ou simplement par l'intérêt et la mauvaise foi ? C'est un champ où la sottise humaine en prend à son aise, j'en pourrais conter de bien étranges exemples.

Il va sans dire que l'État n'est en rien complice de ces aberrations ou de ces mensonges. Il les répudie hautement, puisque, depuis un siècle, il y a des protestants et des juifs dans toutes les carrières publiques, jadis fermées pour eux ; quelques-uns se sont illustrés dans les plus hauts postes ou par les plus honorables travaux. Les Israélites français, depuis qu'ils jouissent de l'égalité absolue devant la loi, ont poussé un grand soupir de délivrance. Comme on ne les a plus contraints à s'occuper uniquement de négoce et de banque, de commerce aléatoire et de colportage, ils se sont redressés tout à coup et tournés avec toute la fougue de leur liberté nouvelle vers les professions libérales. Peut-on le leur reprocher ? C'est là le signe même et le plus manifeste de leur émancipation, le témoignage éclatant de leur reconnaissance ! La magistrature et le barreau, la philosophie, les

sciences, les arts, les lettres les ont également attirés, fascinés. Ils ont fait bonne figure dans les grandes écoles, dans l'enseignement, dans l'administration, à l'Institut. Ils ont été soldats et ont aimé à l'être, dès le début de la Révolution. Un grand nombre sont morts pour la patrie, *leur patrie* désormais. Il en est qui ont conquis de hauts grades : pour ma part, je connais aujourd'hui cinq généraux vivants. Je pourrais vous raconter leurs combats, vous dire leurs blessures. Voilà l'usage que ces proscrits d'autrefois ont fait de leur réhabilitation sociale, rendant en dévouement à la France ce qu'elle leur accordait enfin en indépendance et en dignité.

Neanmoins l'intolérance n'a pas abdiqué. Sincère ou non, elle s'arme de tous les motifs, saisit tous les prétextes, s'insinue sous toutes les formes. Dans les hautes classes, elle obscurcit parfois le jugement de ceux qui, croyant posséder, avec la foi, la vérité absolue, n'admettent pas sans peine, en religion ou en philosophie, qu'on puisse professer d'autres idées que les leurs. Dans les classes populaires ou dans les campagnes, elle est surtout l'effet de l'ignorance et la suite naturelle de traditions ridicules ou odieuses, insuffisamment combattues. On généralise, on accepte comme une réalité des portraits de fantaisie. Parce qu'il y a des Israélites riches, — surtout des étrangers, — on les suppose tous riches, et Dieu sait s'il y en a de pauvres et de misérables, qu'il faut relever et secourir ! Parce qu'ils ont conservé, comme les Arabes, et même comme les Bretons, les Basques ou les Flamands, un type reconnaissable, — bien qu'à cet égard on ait bien exagéré, — et parce que le mélange des unions hors du culte n'a pas altéré ce type, on fait d'eux d'ineptes carica-

tures : parce qu'ils ont souvent des noms de famille semblables, étant peu nombreux, et qu'ils n'ont aucune raison honnête d'abandonner ces noms, on les range à part, et, si l'on ne les oblige plus, comme aux temps passés, à loger dans un quartier à eux, parqués comme des animaux, il y a encore des gens qui affectent de les tenir en quarantaine.

*
* *

C'est ici, Messieurs, que la question vous touche directement, car vous avez un rôle considérable dans l'éducation du plus grand nombre.

Sans doute, votre tâche essentielle, modeste et grande à la fois, est de donner aux enfants les premières connaissances, bases de toutes les autres. Mais est-ce tout ? Nous n'en sommes plus, vous le savez bien, au temps où l'on donnait tant de place aux mots, et si peu aux idées. Ces même mots, qu'il fallait écrire si correctement, les enfants étaient si souvent dispensés de les comprendre ! Aujourd'hui, il faut qu'ils comprennent. C'est votre tâche d'éveiller à la fois leur intelligence et leur conscience.

Michelet l'a dit : « C'est avec les simples qu'on apprend le plus de choses. » C'est en enseignant les simples, — et les simples, ce sont les enfants, c'est le peuple, — qu'on redevient simple soi-même, c'est-à-dire propre à enseigner la vérité, qui est simple, la justice, qui est simple, la morale, qui est simple.

Mais les simples sont facilement crédules. C'est pourquoi vous veillez incessamment sur les erreurs graves qui peuvent se glisser, sous le couvert des mots, dans l'intelligence de vos élèves. L'enfant

aime à interroger: qu'il y soit invité toujours ! C'est à vous de trouver les meilleures réponses et les raisons les plus justes, avec les exemples les plus frappants. Enseignez-leur surtout l'habitude d'interroger leur conscience d'enfant : ce sera le moyen de les initier dès aujourd'hui aux idées et aux sentiments de demain Les petites injustices, les petits mensonges les prépareront à détester les injustices publiques et les mensonges qui les couvrent. Il ne s'agit pas d'inculquer à cette jeunesse inexpérimentée les grandes vérités abstraites, mais de mettre en ces petites mains l'outil, l'instrument nécessaire qui les fera successivement découvrir : le bons sens, merveilleux instrument de travail à tout âge, et qu'on laisse se rouiller trop souvent, pendant et après l'école ! Il y a dans *Le Peuple*, de Michelet, une parole effrayante, que j'hésite presque à rappeler : « Nulle absurdité sacrée n'aurait tenu en ce monde, si l'homme n'avait fait taire les objections de l'enfant. »

Et puisqu'il s'agit de préjugés, et d'un des pires, vous me direz : « Comment s'y prendre pour expliquer à des enfants ce qu'est un préjugé ? » Par des faits et par des exemples. L'intolérance religieuse est dans l'air ; elle est un danger de l'heure présente : il n'est que trop facile de la rendre populaire. Quand le fanatisme se réveille, la persécution n'est pas loin. N'avions-nous pas assez de nos dissentiments politiques, sans y mêler un nouvel et si pernicieux élément ?

Vous avez l'histoire pour vous aider. Vous avez les premiers chrétiens et la fureur païenne, s'acharnant contre eux; vous avez les excès de l'Islam ; la guerre des Albigeois ; les *auto-da-fé*

de l'Espagne fanatisée par l'Inquisition ; la Saint-Barthélemy ; la révocation de l'édit de Nantes et les dragonnades ; les violences contre le clergé catholique sous la Révolution ; les récents massacres en Arménie. Je rappelle les exemples les plus terribles.

Il faut faire haïr toutes ces atroces folies, maudire la disposition d'esprit qui les rend possibles, en écarter ainsi le retour. N'a-t-on pas vu les persécutés devenir persécuteurs ? Ce que les païens ont fait subir aux chrétiens, les chrétiens ne l'ont-il pas fait subir à leur tour, et n'a-t-on pas frémi en lisant de quelle façon les Espagnols conquérants du Mexique ou du Pérou traitaient les peuples idolâtres de ces pays qu'ils prétendaient civiliser ? Rien de plus touchant qu'une prédication qui tente, par la douceur et la persuasion, la conquête des âmes : mais comment qualifier les fanatiques qui ne parlaient que de convertir ou d'anéantir ? Ces souvenirs font horreur. Que votre élève apprenne à détester tous les bourreaux, à plaindre toutes les victimes !

On alléguait jadis l'intérêt de la religion. Aujourd'hui, il n'y a plus de religion d'État : l'État est neutre et doit l'être. Les divers cultes, comme les diverses opinions qui ne mettent pas la morale en péril, ont droit non seulement à la sécurité, mais au respect. Qui serait juge entre eux ? La majorité religieuse d'un pays est souvent la minorité d'un autre. Les bouddhistes sont, en Asie, cinq cent millions : les brahmanistes dépassent cent quarante millions, et les musulmans cent vingt millions ; il y a peut-être deux cent cinquante millions d'hommes encore adonnés aux diverses formes du fétichisme. Faut-il les massacrer ? Le catholicisme compte deux cent

cinquante millions d'adhérents et le protestantisme cent vingt millions. Les catholiques grecs ont leurs pratiques à part. Le judaïsme, bien moins nombreux que tous les autres cultes, n'a pas huit millions de fidèles. Voulez-vous que tous ces millions d'hommes s'entretuent pour le triomphe d'une vérité que chacun d'eux croit posséder à l'exclusion des autres? La foi exige-t-elle cette tuerie générale? Le grand et salutaire principe de la liberté de conscience tranche tout, apaise tout. C'est celui qu'il faut faire pénétrer dans les esprits, en haut, en bas, partout. Il n'y a pour la société moderne qu'un besoin, qu'un salut, l'exercice incessant de la raison.

Et à quoi la raison doit-elle s'appliquer, sinon à faire comprendre, dans tous les actes de la vie, la loi morale, la vrai loi divine dont toutes les lois écrites doivent de plus en plus s'inspirer? Montrez-la dans les relations de la famille, dans les travaux de l'école ; montrez-la dans l'histoire, expliquez-la à tout propos ; dégagez-la de tous les nuages qui l'obscurcissent, de toutes les équivoques et de toutes les hypocrisies qui la déguisent. Pour y arriver, tirez au clair les paroles qu'on répète sans les bien comprendre, les préventions qu'on accepte sans les vérifier Définissez avec le plus grand soin les mots essentiels : droits et devoirs, conscience, liberté, religion.

Ah ! les admirables progrès que la science a faits dans ce siècle si grand par ses victoires sur la matière brutale, vapeur et électricité, communications fantastiques, télégraphe et téléphone, machines merveilleuses, agents chimiques d'une extraordinaire puissance ! Oui, tout cela est fort beau ! Mais si ce fil électrique transmet le mensonge et

l'erreur ! Si ces rails font circuler la haine ! Si ces agents chimiques préparent, — dans le siècle de Pasteur, — les férocités d'une destruction sans merci ! Ce serait à décourager les inventeurs et les penseurs !

* * *

En voilà bien long, Messieurs, quand je ne voulais arrêter votre attention que sur un seul préjugé, — l'antisémitisme, — qu'une étrange et dangereuse infiltration a fait circuler de nouveau dans les veines de ce généreux pays, comme un germe infectieux, dont toutes les parties saines auraient à souffrir de proche en proche. Si ce préjugé est le plus odieux à l'heure qu'il est, parce que l'intolérance religieuse s'attaque au sanctuaire même de la conscience, il en est d'autres qui paralysent bien lourdement la marche de l'humanité, et dont on pourra ici même vous parler un jour. Vous avez la direction, la préparation des intelligences les plus nombreuses, dans l'école, hors de l'école. Jamais on n'estimera trop haut votre rôle social ; mais jamais non plus on ne vous signalera avec trop de sollicitude, avec une émotion trop patriotique, vos devoirs et vos reponsabilités.

APPENDICE

I

(Voir *Introduction*, pages XII-XIII.)

UN « TRAVAIL DE PREMIÈRE ANNÉE »

A L'ÉCOLE NORMALE EN 1844

PENSÉES

SUR LA PRIÈRE ET L'ADORATION [1]

> Il n'y a rien de meilleur que Dieu; c'est lui que vous devez désirer: c'est à lui que vous devez aspirer.
>
> SAINT-AUGUSTIN.

L'homme est fait pour agir, car il est libre ; et si le monde lui appartient, il appartient au monde. Mais il est fait aussi pour rêver, pour prier, pour aimer ; « il est né éminemment sympathique » ; et cette sympathie, ou bien se répand sur les hommes, et alors elle s'appelle dévouement, patriotisme, philanthropie ; ou bien se concentre en Dieu, et alors elle s'appelle religion.

Dans la vie active, qui est la vie du monde, toute la liberté de l'homme se met en mouvement ; l'âme s'agite avec une mobilité merveilleuse ; elle est, si je puis dire, hors d'elle-même, et va d'objet en objet,

1. Ce titre, sur le manuscrit, est précédé des indications suivantes : « 16 février 1844. — École normale. — Conférence de Monsieur J. Simon. — Eugène Manuel. — Travail de philosophie. »

ou bien s'attache à quelque objet unique, dont elle se fait l'esclave. Si le but que l'âme poursuit est noble, si l'objet qui la tient mérite qu'on s'en occupe, il en résulte de grandes choses ; et l'âme s'est élevée à Dieu par le mérite des actions mondaines.

Mais c'est là une voie indirecte pour arriver à lui : et ceux qui font les grandes choses, les font quelquefois pour elles-mêmes, sans songer au mérite éternel qui leur en peut revenir au regard de la divinité. Il est pour les âmes, et surtout pour celles qui sont tendres et aimantes, un autre chemin, qui mène droit à Dieu, et qui est dans la contemplation immédiate de Dieu même. Non pas qu'il faille lui offrir notre liberté en sacrifice, mais nous la conservons pour lui, pour son service ; et il est le centre unique où elle doit tendre, par la prière et par l'adoration.

Dans les circonstances ordinaires de la vie, le commun des hommes oublie Dieu, et semble faire bon marché, je ne dis pas de son existence, mais de sa protection. L'esprit, absorbé par les intérêts de chaque jour, entraîné à la poursuite de la fortune ou de la renommée, tombe, pour tout le reste, dans une facile insouciance et s'abandonne au dédain des choses saintes.

On ne songe guère à Dieu qu'au jour du succès ou de la désillusion ; il faut qu'un grand bonheur ou un grand malheur surprenne l'homme, le secoue, le réveille ; ou bien qu'un profond sentiment de tristesse et de dégoût l'arrache aux distractions du monde et le ramène en lui-même, pour qu'il se souvienne enfin de cet être suprême, de cette intelligence prévoyante et juste, qui gouverne ses des-

tinées : il faut le contraste ou l'imprévu pour convertir les incrédules.

Que la mort vienne ravir à un homme les objets de ses plus chères affections, ou qu'une guérison miraculeuse lui rende ce qu'il était si près de perdre ; qu'un revers de la fortune le réduise à la misère, ou qu'un retour de la fortune récompense de longs efforts et l'élève à des honneurs souhaités : qu'il soit mourant, et qu'il revive ; qu'il soit criminel, et qu'il se repente ; alors, fût-il d'abord indifférent, sceptique, athée, le sentiment religieux le saisira, malgré lui ; Dieu, jusque-là négligé si longtemps, reprendra possession de cette âme désolée ou triomphante ; et cet homme, ainsi éprouvé, laissera couler ses larmes ; et il priera, il remerciera, il adorera.

Je n'appelle pas prière cette psalmodie en langue barbare, héritage traditionnel que les dévotes lèguent aux dévotes ; je n'appelle pas prière ce rituel banal qu'on défile ainsi qu'un chapelet, sans trop penser à Dieu : les lèvres parlent, non le cœur : la prière est devenue affaire d'horloge ou de calendrier. Et, parce qu'on a, matin et soir, prononcé à la hâte je ne sais quels mots, sans conviction, sans onction, parce qu'on a suivi l'habitude commune, qui légitime ce mépris de la pure religion, on se croit quitte envers le ciel! On s'imagine que Dieu n'en demande pas davantage, qu'il doit être content, que la grâce — efficace ou suffisante, que sais-je? — est descendue, que le salut est assuré!

J'appelle prière toute communication intime avec Dieu, orale ou tacite ; j'appelle prière toute ardeur, tout élancement vers l'inconnu, vers l'infini, vers le parfait, toute aspiration qui nous enlève à la terre

et qui tend à nous confondre dans le sein de la divinité ; j'appelle prière toute action de grâces, tout cri de la douleur, toute confidence, tout épanchement, tout dialogue avec l'âme invisible et mystérieuse de l'univers ; tout effort de l'être mobile, pour entrer en rapport avec l'être immobile, éternel, parfait, pour se rapprocher de cet être et devenir une partie de lui.

Certes l'homme est beau, il est admirable, lorsqu'il développe toutes ses facultés au profit de l'intérêt général, ou de sa gloire, ou de son bonheur. Il est beau, le poète qui remue les âmes; il est beau, le politique qui dirige les peuples avec sa parole, ou le savant qui les guide avec sa pensée : mais est-il moins beau, l'homme inconnu qui prie? La prière n'est-elle pas aussi un développement des facultés humaines? Et ces mots : sentir, penser, vouloir, triple attribut de l'homme, renferment-ils plus de choses que ce seul mot : prier? L'homme a sa sublimité dans la prière, comme dans l'action; et rien n'est plus grand que cette femme, pauvre, malade, abandonnée, désolée, qui, dans une causerie divine, raconte au ciel ses malheurs; qui s'unit à Dieu par la contemplation, et répand devant lui ses larmes et ses espérances.

On m'a dit : A quoi sert la prière? Que signifie-t-elle? Pense-t-on que le Dieu immobile et glacial de la philosophie entre en rapport avec cette femme? Pense-t-on que la prière aura sur Dieu quelque efficace? La volonté divine n'est-elle pas éternellement immuable? Si une mère prie pour son enfant mourant, et si les lois de la nature exigent que cet enfant meure, Dieu modifiera-t-il, pour cette

mère, la marche des choses, l'ordre de la création? Se laissera-t-il attendrir comme un bon juge? Quel est donc ce Dieu qui doit prêter l'oreille à toute prière, qui revient, à chaque instant, sur sa volonté comme sur son œuvre, qui se fait l'esclave de toutes ces petites voix humaines, qui satisfait leurs désirs, quelquefois leurs caprices?

Il est vrai, tel n'est pas le Dieu que proclamera l'avenir; tel est le Dieu mon enfance: tel est le Dieu que j'abandonne! Mais pourtant, sans rabaisser Dieu jusqu'à l'homme [1], ne pourrait-on pas dire que la prière est puissante sur Dieu même? Sans doute, au moment où nous prions, l'âme divine ne prend point à notre égard une résolution nouvelle: mais le jour où toute chose fut, toute chose aussi a été prévue, non pas d'une manière particulière, mais selon je ne sais quelles lois générales, qui sont la pensée de Dieu même, et qui dominent indépendamment des temps et des espaces. Dieu n'a pas dit: J'écouterai toute prière, comme un bon juge qui se laisse toucher; Dieu n'a pas dit: Je me rendrai aux conseils des hommes, s'ils me persuadent que j'ai tort et que la raison est de leur côté; ce n'est pas là un Dieu; c'est un roi, et encore un roi débonnaire, que son peuple gouverne. Dieu n'a point de paroles son sceptre, son trône ne sont que dans notre imagination, qui s'attache aux objets sensibles. Mais la pensée de Dieu, sa pensée universelle, miséricordieuse, absolue, a pu être celle-ci: Il se trouvera des hommes insouciants ou pervers, qui négligeront l'âme pour le corps, l'avenir pour le présent, et qui m'oublie-

1. Un double trait vertical en marge indique sans doute que le maître de conférences blâmait les deux ou trois lignes qu'on vient de lire (voir *Introduction*, page xiii).

ront; aussi je les oublie; ils sont coupables; je les déshérite, un temps, de mon amour, parce qu'ils ont fait un mauvais usage de leur liberté. Mais il s'en trouvera de sages qui s'épancheront dans mon sein, qui me prieront, qui appelleront vers moi : or je tiens compte de ces prières futures; elle ne seront pas entendues en vain; et je veux, de toute éternité, qu'elles soient récompensées. Il est des conditions dans lesquelles tout homme est louable, au regard de moi : tout homme donc, qui aura usé de sa liberté pour se ranger dans ces conditions méritoires, est louable; et je suis lié envers lui. Je ne sais quels hommes prieront, car les hommes sont libres; mais ceux qui prieront, ils méritent. Et c'est pourquoi, de toute éternité, leur prière peut être exaucée, pourvu que leur bonheur en dépende, et que leur vertu n'en souffre pas.

Certes, la prosopopée est audacieuse et misérable : mais comment la parole humaine pourrait-elle exprimer ce qui peut être dans la pensée divine?

Quoi qu'il en soit, la prière n'est pas pour Dieu quelque chose d'inattendu; elle n'a pas sur lui d'action immédiate; mais son action ne se borne pas non plus uniquement à l'homme qui prie : c'est ôter à la prière ce qu'elle a de plus admirable pour la pensée, de plus délicieux pour le cœur, je veux dire cette influence de la prière, non pas seulement sur nous-mêmes, mais sur les événements malheureux qui nous menacent.

Je sais qu'implorer ce qu'on appelle la grâce, demander à Dieu qu'il nous assiste dans nos efforts, nous console dans nos peines, nous affermisse dans notre vertu, c'est déjà avoir obtenu cette grâce, c'est déjà être plus fort, plus vertueux : mais ce n'est pas

assez : Dieu me doit davantage. Comment donc! il n'interviendrait pas, quand je suis tout occupé de lui? Je le prie pour qu'il m'exauce, et je puis être exaucé. J'ai foi en ma prière, parce que j'ai foi en la bonté de Dieu. Que signifierait cette grâce sans efficace, qui m'échaufferait, qui m'aveuglerait en face du malheur? On enivre de liqueurs spiritueuses le soldat qui marche à la mort : mais est-ce à Dieu de me donner cette force artificielle? Dieu m'aveuglera, au lieu de m'exaucer? Il m'étourdira des vapeurs de sa grâce, quand il peut m'arracher au malheur, ou commander aux événements?

Si l'homme ne peut pas agir sur Dieu, je ne comprends plus aussi bien, la providence. Je prie. Dieu ne s'émeut pas ; je souffre. Dieu ne s'émeut pas ; je maudis. Dieu ne s'émeut pas ; il n'aime pas : il se contente d'être! Ainsi ce n'est plus en nous qu'est la fatalité : on l'a transportée en Dieu, pour en délivrer l'homme ! Et voici que nous avons un Dieu sans mouvement ni sentiment ; un Dieu qui reste indifférent à toutes nos angoisses ; un Dieu qui nous entend prier, et ne nous en sait pas gré ; un Dieu qui nous voit souffrir, et nous laisse souffrir ; un Dieu qui nous entend maudire, et nous laisse maudire ; un Dieu qui se dit éternellement : Ce qui est, est !

Je ne crois à aucun miracle, si ce n'est aux miracles de la prière ; la raison a beau faire, mon cœur aime à garder cette pensé d'autrefois. La chose est rare et merveilleuse (car les prières communes sont impuissantes ici) ; mais peut-on dire qu'elle est impossible? Pour que le miracle s'opère, il faut, je le crois, que l'âme tout entière se répande en cris déchirants ; il faut qu'il n'y ait pas dans la nature un

atome de matière, il faut qu'il n'y ait pas dans l'univers une fibre sensible, qui ne soient remués et attendris à de pareils accents. Il faut encore que dans cette prière suprême et solennelle, aucun intérêt méprisable n'intervienne ; il faut que tout soit purifié dans l'âme qui prie, et qu'elle ne demande rien qui ne soit juste aux yeux de Dieu, et bon en soi-même. Alors qui nous dit qu'il n'y a pas un prodige caché ? Pourquoi une mère qui prierait ainsi pour son fils mourant ne serait-elle pas plus puissante devant Dieu que l'ordre implacable des choses ? Je conçois que la mort recule ; et Dieu doit dire du fond de son éternité : S'il se trouve une telle mère, s'il se fait entendre une telle prière, que la volonté de la mère s'accomplisse, que la prière soit exaucée !

Mais cette prière n'est pas semblable à l'autre, dont nous parlions d'abord, à ce dialogue intime entre l'âme et Dieu, où ils traitent presque d'égal à égal. — Ce n'est plus en effet la même prière ; et, comme je l'ai déjà fait entendre, il y en a deux : l'une qui demande, l'autre qui ne demande pas ; l'une qui garde le nom de prière, l'autre qui porte un plus beau nom : c'est l'adoration, c'est-à-dire un culte purement intelligent et contemplatif, sans formes bizarres, sans symboles, sans figures transitoires et intermédiaires ; l'adoration, c'est-à-dire cette religion naturelle, entrevue et souhaitée par de grands philosophes, qu'on appelle des rêveurs, et par de grands poètes, qu'on appelle des insensés !

L'adoration est supérieure à la prière, autant que le désintéressement est supérieur à l'intérêt. Il y a entre elles cette autre différence, que la prière est

le dernier refuge des malheureux, tandis que l'adoration est l'état suprême des heureux et le plus haut degré de leur bonheur.

Jamais l'homme n'est homme autant que dans la prière ; mais dans l'adoration l'homme cesse d'être homme : il n'est plus sur la terre, mais dans l'infini : tout disparaît à ses yeux, hormis ce qui est tout en soi-même, Dieu, l'intelligence, la beauté universelle ! N'ôtez pas la prière aux malheureux, elle est leur espoir ! Que feraient-ils, dans leur affreuse misère, menacés de la mort dans ce qu'ils aiment, s'ils n'avaient pas ce dernier remède à toutes les infortunes, ce talisman qui opère merveilleusement sur leur âme, et parfois sur la destinée ? Laissez aussi l'adoration aux heureux : je parle de ceux qui le sont surtout par la vertu : l'adoration est leur hymne de reconnaissance ; ils deviennent saints, et le bien est devenu leur propre nature ! A ce moment, leur foi n'est plus douteuse ni chancelante, comme jadis ; car cet instinct sublime qui les emporte à Dieu ne peut pas les tromper, à moins que la suprême grandeur et la suprême beauté ne soient la suprême erreur.

Il est pour l'homme un autre état de l'âme, qui est à la fois doux et pénible, et qui n'est ni une prière, ni une adoration : c'est un état mixte, c'est une situation confuse et indéfinissable, qui suit les instants de tristesse morale et d'impuissance.

Par exemple, hier, j'avais l'esprit vaste et plein de choses ; j'embrassais tout, dans mon orgueil ; j'étais satisfait de moi-même, et j'admirais les secrets ressorts de mon intelligence ; la vie la plus longue me semblait ne devoir pas suffire aux projets que

je méditais ; mes idées allaient déborder sur le papier et ma pensée impatiente accusait déjà la lenteur de ma plume : j'instruisais les hommes par de graves leçons, ou bien je les servais par de fécondes découvertes, ou bien je les charmais par des récits touchants et variés. — Aujourd'hui, que suis-je devenu ? Qu'y a-t-il en moi qui soit changé ? Comment une nuit de sommeil a-t-elle pu me modifier à ce point ? Je ne sais ; mais je ne suis plus le même. O mes idées ! où êtes-vous ! Trésor que je croyais posséder hier, vous ai-je perdu ? Créations de mon intelligence, n'êtes-vous que de vaines ombres ? Était-ce une illusion, un aveuglement ? Me suis-je trompé, quand j'ai cru en moi-même ? Étais-je insensé, quand je berçais mon imagination par de si beau rêves et quand je lâchais la bride à mes espérances ? Je veux penser : pas un mot ne me revient à la mémoire ! Je veux écrire : ma plume est oisive, elle attend ! C'est elle, c'est elle qui s'impatiente ! Je me frappe le front : rien n'en sort ! Tous mes grands desseins, où sont-ils ? Où sont ces superbes théories ? Qu'une pauvre idée me revienne, elle est méconnaissable : j'ai beau la manier et la remanier, et en tirer tout ce qu'elle peut contenir, je travaille sur de la matière morte ; au lieu de cet édifice de ma pensée, que j'admirais hier, tout construit, dans mon âme, je ne retrouve plus que des ruines, au travers desquelles je me promène, sans rien trouver qui soit entier et debout ! Je me sens faible, petit et misérable ! Mon horizon s'est étrangement rétréci ; je vois partout des voiles, des ombres, des ténèbres ! Je me heurte à mille obstacles, en moi et hors de moi ; la science, la volonté, tout me fait défaut : je suis honteux de

moi-même, et épouvanté de mon impuissance!

C'est alors que je pense à Dieu. Ce n'est pas une prière, car je n'ai pas la force de prier ; ce n'est pas une adoration, car l'idée de Dieu, dans ces instants là, n'est pas assez fortement enracinée dans mon âme. Encore une fois, c'est quelque chose de doux et de pénible ; mais il y a plus d'amertume que de douceur et j'implore à grands cris la foi vive et sincère qui ne laisse plus de place au doute et qui satisfait complètement.

Dieu, l'âme, la liberté, l'immortalité, la prière, l'adoration, voilà quels doivent être les dogmes éternels de toute religion. S'il en est une qui néglige de s'appuyer sur tous ces fondements, elle n'est pas religion ; elle n'a rien des conditions qui la feraient vivre. Quant à la religion idéale, ce serait celle qui n'ajouterait rien à ces dogmes, qui ne les modifierait, ni ne les travestirait sous aucune forme, qui leur laisserait en partie leur demi-jour mystérieux et ne les rabaisserait pas, sous prétexte de les rendre plus compréhensibles.

Mais le temps qui verra ce culte accepté par tout homme et par toute nation, ce temps est lointain, si jamais il doit être. L'adoration et la prière, telles que je les conçois, vont bien au sage, au philosophe éclairé, qui comprend les abstractions et les anime même d'une vie métaphysique. Mais le peuple? Est-ce à lui qu'on pourrait expliquer ces rêveries profondes, ces pures vérités, cette vie en Dieu? Ne lui faut-il pas des vérités plus sensibles et un Dieu plus humain? L'artisan qui prie Dieu, pourra-t-il dire : « Premier principe de toutes choses, vérité, intelligence suprême » ? Combien son cœur

ne sera-t-il pas plus rempli, combien n'espérera-t-il pas davantage, quand il prononcera cette première partie, si admirable, d'une prière toute anthropomorphique : « Notre père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite... »

Le juif, pauvre et méprisé, ne mettra pas moins de ferveur et de conviction dans cette autre prière toute pleine de personnalité juive, et qui commence ainsi : « Père éternel, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, toi leur appui, toi leur bras protecteur, continue de les aimer et de les défendre, dans leurs derniers enfants !... »

Ainsi le peuple, quel qu'il soit, ne peut, jusqu'ici voir en Dieu qu'un roi tout-puissant, qui occupe le trône des cieux, qui a sa cour, et qui gouverne les hommes selon sa justice ou sa clémence.

Mais ce n'est pas là le Dieu du philosophe. Dans une partie de cette belle prière qui précède les méditations chrétiennes, Malebranche, a deviné dans quels termes on doit parler à Dieu : « O sagesse éternelle, je ne suis point ma lumière à moi-même ; et les corps qui m'environnent ne peuvent m'éclairer !... Vous êtes seule la raison universelle des esprits... »

Peut-être est-ce ainsi qu'un jour tous les hommes s'uniront à la sagesse éternelle. Peut-être toute la terre n'aura-t-elle qu'une prière, une adoration, un Dieu, un culte. Peut-être alors entendra-t-on, dans toutes les bouches, des paroles, pour le fond, semblables à celles-ci :

« C'est toi que j'implore, beauté, sagesse, bonté infinie, harmonie intelligente, qui es mon Dieu ! Je te prie d'abord pour ceux qui ne te prient pas ; je te prie pour les malheureux et les heureux ; je te prie

pour tous les hommes. Puissent être refoulées leurs passions désordonnées ; puisse la vertu leur paraître aimable ; puisse la vérité triompher de l'erreur, la sagesse, de la folie, la liberté, de la servitude !

« Et puis, je te prie pour ceux qui m'entourent, pour ceux que j'aime : qu'ils vivent ! qu'ils soient heureux, même si j'en dois souffrir ! Ils ont une moitié de mon culte, et je les confonds avec toi dans mon adoration !

« Laisse-moi vivre moi-même : car je suis une part de leur vie, comme ils sont une part de la mienne. — Tu as voulu que je fusse intelligent et libre, pour t'aimer dans tes œuvres, et te plaire par mes actions : mais tu m'as fait passionné, pour que la portion de mon être qui est toute à toi fût combattue sans cesse par cette autre portion qui est toute aux instincts de la bête ; je te prie donc, car alors je suis vainqueur de la bête.

« Déjà, mon Dieu, j'espère en toi, j'espère en moi. La prière modère mon âme dans la joie, la fortifie dans la résignation. Elle apaise mes sens révoltés ; elle éclaire ma raison obscurcie. Merci, âme du monde, qui t'es révélée à mon âme ! Je t'aime en toute chose, et j'aime toute chose en toi. Chaque matin, chaque soir, à toute heure du jour, tu entendras ma voix se mêler en secret à toutes ces voix de l'univers, qui s'élèvent à toi ; je remplirai pour toi mes instants de bonne œuvres ; et puis, quand je serai fatigué de l'action, quand mes devoirs seront remplis, selon ta volonté, et selon ma conscience, alors je m'absorberai, je m'oublierai dans ton amour infini : car ma vie, présente et future, est là tout entière ! »

II

LES DEUX DERNIÈRES POÉSIES

(Voir *Introduction*, page XLVII, note 1)

31 DÉCEMBRE 1900

Cette fois, nous allons le voir,
Ce nouveau siècle, le vingtième !
Il nous montre plus d'un point noir
Et nous pose plus d'un problème ;

Mais le voir, c'est déjà très beau,
Et je veux, par ces quelques rimes,
Donner un grand coup de chapeau
Au dernier-né des millésimes.

Pour vous, amis, j'y joins mes vœux,
Notre tendresse douce et grave :
« Jeune cœur sous de blancs cheveux ».
C'est ma devise de burgrave.

Franchissons, souriants, le seuil
De ce siècle plein de mystère,
Et qu'il nous fasse bon accueil,
En attendant qu'il nous enterre !

« ULTIMA VERBA »

Je lègue à mes amis le soin de ma mémoire :
S'ils ont souci de moi, je survivrai par eux.
Si de moins dignes sont plus grands ou plus heureux,
L'avenir, mieux instruit, connaîtra mon histoire.

A qui s'oublie et rêve à huis clos de la gloire
Sans pousser au dehors ses pas aventureux,
Le lendemain prépare un réveil douloureux :
J'ai chanté trop longtemps seul, dans ma tour d'ivoire.

Les misères d'autrui, nos combats, nos revers,
Ont stimulé mon âme et secoué mon vers ;
J'ai consolé le pauvre et j'ai maudit les armes :

Et tout ce que j'attends, c'est que l'on dise un jour :
« Sur la patrie en deuil il a versé des larmes :
« Aux sillons de la haine, il a semé l'amour. »

12 mars 1901.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Introduction. Les *Souvenirs* d'Eugène Manuel 1

PREMIERE PARTIE

LA LITTÉRATURE

Qu'est-ce que la poésie? 3
Brizeux 22
Joséphin Soulary. 32
Deux poètes. — I. Laurent Pichat 41
II. Le général Pittié 49
Octave Feuillet. 56
Adolphe Franck 78
Jules Simon 101

DEUXIEME PARTIE

L'UNIVERSITÉ

L'esprit de l'Université 111
L'année du centenaire. 120
Le Collège Charlemagne vers 1840 131
La question des maîtres répétiteurs. 141
L'enseignement secondaire des jeunes filles.— Extraits du rapport sur le concours d'agrégation de 1885 :
A. A propos d'un sujet de composition littéraire 151
B. Du débit 153
C. Des aptitudes générales de l'esprit des femmes et du niveau nécessaire du concours d'agrégation 155

Pages

II. Extraits du rapport sur le concours d'agrégation de 1891 :

A. De l'explication des textes. 159
B. A propos de l'épreuve de morale 162
C. Conclusion du rapport. 166

TROISIÈME PARTIE

SOUVENIRS DE JEUNESSE ET D'ÉCOLE NORMALE

Le ménage Laurent. 171
Une visite à Chateaubriand 197
Musique et musiciens. — Souvenirs de la vieille École Normale. 221

DERNIER ECRIT

Sur la tolérance, lettre ouverte aux instituteurs de France 237

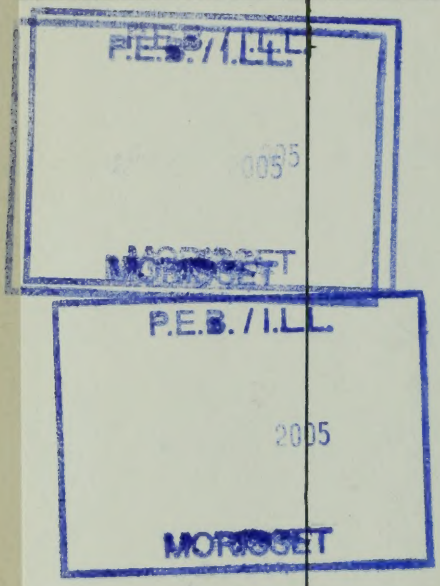
APPENDICE

I. — Un travail de première année à l'École Normale en 1844 : Pensées sur la prière et l'adoration. 251
II. Les deux dernières poésies 264

Lyon. — Impr. A. STORCK & Cie

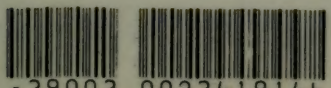
La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Librar
University of O
Date Due



NO 23 AOU 2006

CE PQ 2347
.M2M4 1905
COO MANUEL, EUGE MELANGES EN
ACC# 1225007


a39003 002341914b